*Ex Libris*

PROFESSOR J. S. WILL

# LE VŒU D'UNE MORTE

# OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

## DANS LA BIBLIOTHÈQUE CHARPENTIER

à 3 fr. 50 chaque volume.

---

## LES ROUGON-MACQUART

HISTOIRE NATURELLE ET SOCIALE D'UNE FAMILLE SOUS LE SECOND EMPIRE

**LA FORTUNE DES ROUGON.** 22e mille. . . . . 1 vol.
**LA CURÉE.** 33e mille. . . . . 1 vol.
**LE VENTRE DE PARIS.** 30e mille . . . . . 1 vol
**LA CONQUÊTE DE PLASSANS.** 22e mille . . . . . 1 vol.
**LA FAUTE DE L'ABBÉ MOURET.** 40e mille. . . . . 1 vol.
**SON EXCELLENCE EUGÈNE ROUGON.** 21e mille. . . . . 1 vol.
**L'ASSOMMOIR.** 117e mille . . . . . 1 vol.
**UNE PAGE D'AMOUR.** 70e mille. . . . . 1 vol.
**NANA.** 155e mille. . . . . 1 vol.
**POT-BOUILLE.** 75e mille. . . . . 1 vol.
**AU BONHEUR DES DAMES.** 55e mille. . . . . 1 vol.
**LA JOIE DE VIVRE.** 44e mille. . . . . 1 vol.
**GERMINAL.** 77e mille. . . . . 1 vol.
**L'ŒUVRE.** 50e mille . . . . . 1 vol.
**LA TERRE.** 88e mille. . . . . 1 vol.
**LE RÊVE.** 77e mille. . . . . 1 vol.

## ROMANS ET NOUVELLES

**LE CAPITAINE BURLE.** Nouvelle édition. . . . . 1 vol.
**NAÏS MICOULIN.** . . . . . 1 vol.
**LES MYSTÈRES DE MARSEILLE.** Nouvelle édition. . . . . 1 vol.
**LE VŒU D'UNE MORTE.** Nouvelle édition. . . . . 1 vol.
**THÉRÈSE RAQUIN.** Nouvelle édition. . . . . 1 vol.
**MADELEINE FÉRAT.** Nouvelle édition. . . . . 1 vol.
**LA CONFESSION DE CLAUDE.** Nouvelle édition. . . . . 1 vol.
**CONTES A NINON.** Nouvelle édition. . . . . 1 vol.
**NOUVEAUX CONTES A NINON.** Nouvelle édition. . . . . 1 vol.

## THÉATRE

**THÉRÈSE RAQUIN. — LES HÉRITIERS RABOURDIN. — LE BOUTON DE ROSE.** 3e mille. . . . . 1 vol.

## ŒUVRES CRITIQUES

**MES HAINES.** 3e mille. . . . . 1 vol.
**LE ROMAN EXPÉRIMENTAL.** 7e mille. . . . . 1 vol.
**LE NATURALISME AU THÉATRE.** . . . . . 1 vol.
**NOS AUTEURS DRAMATIQUES.** . . . . . 1 vol.
**LES ROMANCIERS NATURALISTES.** . . . . . 1 vol.
**DOCUMENTS LITTÉRAIRES.** 3e mille . . . . . 1 vol.
**UNE CAMPAGNE, 1880-1881.** 4e mille. . . . . 1 vol.
**LES SOIRÉES DE MÉDAN.** 11e mille. . . . . 1 vol.

---

14. — Imprimeries réunies, A, rue Mignon, 2, Paris.

ÉMILE ZOLA

# LE VOEU D'UNE MORTE

NOUVELLE ÉDITION

PARIS
G. CHARPENTIER ET Cie, ÉDITEURS
11, RUE DE GRENELLE, 11

1890
Tous droits réservés.

LIBRARY
NOV 27 1961
UNIVERSITY OF TORONTO
775545

PQ
2521
V6
1890

Ce roman de ma jeunesse, publié en 1867, était le seul de tous mes livres qui restait épuisé, et dont je refusais de laisser paraître une nouvelle édition.

Je me décide à le rendre au public, non pour son mérite, certes, mais pour la comparaison intéressante que les curieux de littérature pourront être tentés de faire un jour, entre ces premières pages et celles que j'ai écrites plus tard.

ÉMILE ZOLA.

Médan, 1er septembre 1889.

# LE

# VŒU D'UNE MORTE

---

Vers la fin de 1831, on lisait le fait-divers suivant dans *le Sémaphore*, de Marseille :

*Un incendie a dévoré hier soir plusieurs maisons du petit village de Saint-Henri. La lueur des flammes, qui se reflétaient toutes rouges dans la mer, a été vue de notre ville, et les personnes qui se trouvaient sur les rochers d'Endoume, ont pu assister à un spectacle effrayant et grandiose.*

*Les détails précis nous manquent encore. On signale plusieurs traits de courage. Nous nous*

*contenterons, pour aujourd'hui, de raconter un des épisodes poignants de ce sinistre.*

*Une maison s'est enflammée si subitement par les parties basses, qu'il a été impossible de porter le moindre secours aux habitants. On a entendu ces malheureux hurler d'épouvante et de douleur.*

*Tout d'un coup, une femme s'est montrée à une des fenêtres, tenant un jeune enfant entre les bras. D'en bas, on apercevait sa robe qui commençait à brûler. Le visage terrible, les cheveux dénoués, elle regardait devant elle, comme frappée de folie. Puis, les flammes ont monté rapidement le long de ses jupes, et alors fermant les yeux, serrant étroitement l'enfant contre sa poitrine, elle s'est précipitée d'un bond par la fenêtre.*

*Quand on est venu pour les relever, la mère avait le crâne brisé, mais l'enfant vivait encore, et tendait ses petites mains en pleurant, pour échapper à l'étreinte terrible de la morte.*

*On nous assure que cet enfant, qui n'a plus un seul parent au monde, vient d'être adopté par une toute jeune fille, dont nous ignorons le nom, et qui appartient à la noblesse du pays. Un tel acte n'a pas besoin d'être loué.*

# I

La chambre se trouvait à peine éclairée par la clarté pâle du crépuscule. Les rideaux des fenêtres, à demi écartés, laissaient voir les branches hautes des arbres, que rougissaient les derniers rayons du soleil. En bas, sur le boulevard des Invalides, des enfants jouaient, et leurs rires aigus montaient, adoucis et caressants.

Le printemps qui suivit les terribles journées de l'insurrection de février, eut des fraîcheurs pénétrantes. Les tièdes soirées de mai gardent ainsi parfois les frissons de l'hiver. Des souffles frais agitaient les rideaux et apportaient les roulements lointains des voitures.

Ici, tombait une mélancolie. Les meubles,

vagues dans l'ombre, tachaient de noir les tentures claires; le tapis, à rosaces bleues, pâlissait peu à peu. La nuit avait déjà envahi le plafond et les coins de la pièce. Il n'y avait plus qu'une longue traînée blanche, qui partait d'une des fenêtres et venait éclairer d'une lueur blafarde le lit, sur lequel madame de Rionne râlait, dans les angoisses de la mort.

A cette heure dernière, dans cette douceur naissante du printemps, cette chambre, où se mourait une jeune femme, avait comme une pitié navrée et recueillie. L'ombre s'y faisait transparente; le silence y prenait une tristesse indicible; les bruits du dehors s'y changeaient en murmures de regrets, et il semblait qu'on y entendait des voix lointaines qui se lamentaient.

Blanche de Rionne, la tête appuyée sur des oreillers, se tenait assise, les yeux grands ouverts, regardant l'ombre. La clarté pâle éclairait sa face amaigrie; ses bras nus s'allongeaient sur le drap; ses mains s'agitaient et tordaient la

toile, sans qu'elle en eût conscience. Et, muette, les lèvres ouvertes, la chair secouée par de longs frissons, elle songeait en attendant la mort, roulant la tête avec lenteur comme font les mourants.

Elle avait trente ans à peine. C'était une frêle créature, que la maladie rendait plus délicate encore. Cette femme devait être une intelligence rare, une bonté et une tendresse suprêmes. La mort est la grande épreuve, et ce n'est que dans l'agonie qu'il faut juger les courages.

Et, cependant, on sentait des révoltes en elle. Par moments, ses lèvres tremblaient, ses mains tordaient le drap avec plus de violence. Une angoisse contractait sa face, et de ses yeux coulaient de grosses larmes, que la fièvre séchait sur ses joues. Elle semblait vouloir écarter la mort, dans un élan soudain de volonté.

Alors, elle se penchait, et elle regardait longuement une petite fille de six ans, assise sur le tapis, et qui jouait avec les glands de la couverture. Parfois, l'enfant levait la tête, prise

d'une peur subite, près de pleurer sans savoir pourquoi; puis, comme elle allait crier, elle se mettait à rire, en voyant sa mère rire doucement, et elle reprenait ses jeux, parlant tout bas à un des coins du drap dont elle avait fait une poupée.

Rien n'était plus triste que ce sourire de la mourante. Elle voulait garder Jeanne près d'elle jusqu'à la dernière minute, et elle mentait à la douleur pour ne pas l'effrayer. Elle la regardait jouer, écoutait son babil, se perdait dans la contemplation de cette tête blonde, oubliant qu'elle allait mourir et qu'il lui fallait quitter la chère tendresse. Puis, elle se souvenait, se sentait froide déjà, et l'épouvante la reprenait à la gorge, car son seul désespoir était l'abandon de ce pauvre être.

La maladie avait été implacable envers elle. Un soir, comme elle se couchait, le mal l'avait prise, et n'avait pas mis quinze jours pour la réduire à l'agonie. Elle ne s'était plus relevée, elle mourait sans avoir pu assurer l'avenir de Jeanne. Elle

se disait qu'elle la laissait sans soutien, n'ayant pour guide que son père ; et, à cette pensée, elle tremblait, sachant quel triste guide celui-ci serait pour sa fille.

Blanche, soudain, se sentit défaillir. Elle crut que la mort venait. Éperdue, elle reposa la tête sur l'oreiller.

— Jeanne, dit-elle, va dire à ton père que je désire le voir.

Puis, lorsque l'enfant fut sortie, elle se remit à rouler doucement la tête. Les yeux grands ouverts, les lèvres serrées, elle avait l'énergique volonté de vivre, de ne point partir, avant d'avoir rassuré son cœur.

On n'entendait plus les rires des enfants sur le boulevard, et les arbres se détachaient par masses sombres, dans le gris pâle du ciel. Les bruits de la ville montaient plus vagues. Le silence grandissait, interrompu seulement par la respiration lente de la moribonde et par des sanglots étouffés qui sortaient de l'embrasure d'une des fenêtres.

Là, caché derrière un rideau, pleurait à chaudes larmes un garçon de dix-huit ans, Daniel Raimbault, qui venait d'entrer dans la chambre et qui n'avait point osé s'avancer jusqu'au lit. La garde étant absente, il s'oubliait à sangloter dans un coin.

Daniel était un être chétif, à qui l'on aurait donné au plus une quinzaine d'années. Il n'était pas contrefait, mais ses membres maigres et courts s'emmanchaient d'une façon bizarre. Ses cheveux blonds, presque jaunes, tombant par mèches raides, encadraient un visage long, à la bouche grande, aux pommettes saillantes. Cependant, à le regarder, on se sentait de la sympathie pour son front large et haut, pour ses yeux pleins de douceur. Les jeunes filles riaient lorsqu'il passait. Il avait l'allure gauche, et tout son pauvre être vacillait de honte.

Madame de Rionne avait été la bonne fée de sa vie. Elle s'était cachée pour le combler de ses bienfaits; et, le jour où il la voyait enfin, où

il lui était permis de la remercier, il la trouvait mourante.

Il se tenait là, derrière le rideau, et ses sanglots, qu'il ne pouvait réprimer, éclataient. Blanche, dans le silence, entendit ces cris étouffés. Elle se leva à demi, et, cherchant à voir :

— Qui est là? demanda-t-elle; qui pleure près de moi?

Alors, Daniel vint s'agenouiller devant le lit. Blanche le reconnut.

— C'est vous, Daniel, dit-elle. Relevez-vous, mon ami, ne pleurez pas.

Daniel oublia sa timidité et sa gaucherie. Son cœur était sur ses lèvres. Il tendit ses mains suppliantes.

— Oh! madame, s'écria-t-il d'une voix déchirée, laissez-moi m'agenouiller, laissez-moi pleurer. J'étais descendu pour vous voir; le désespoir m'a pris, et je n'ai pu retenir mes larmes. Je suis bien là, il n'y a personne, et j'ai besoin de vous dire combien vous êtes

bonne et combien je vous aime. Voici plus de dix ans que j'ai tout compris, plus de dix ans que je me tais, que j'étouffe de reconnaissance et de tendresse. Il faut me permettre de pleurer. Vous comprenez, n'est-ce pas? Souvent, j'avais songé à l'heure bienheureuse où je pourrais m'agenouiller ainsi devant vous ; c'était là mon rêve, qui me reposait dans mes amertumes d'enfant. Je me plaisais à imaginer les plus petites circonstances de notre rencontre; je me disais que je vous verrais belle et souriante, que vous auriez tel regard, que vous feriez tel geste. Et voilà que vous êtes là... J'ignorais qu'on pût devenir orphelin deux fois.

Sa voix se brisait dans sa gorge. Blanche, aux dernières lueurs, le regardait, et elle reprenait un peu de vie, en face de cette adoration et de ce désespoir. A l'heure suprême, elle était récompensée de sa bonne œuvre, elle sentait son agonie adoucie par cette affection qu'elle laisserait derrière elle.

Daniel reprit :

— Je vous dois tout, et je n'ai que mes larmes aujourd'hui pour vous prouver mon dévouement. Je me considérais comme votre œuvre, je voulais que cette œuvre fût bonne et belle. Ma vie entière devait vous montrer ma reconnaissance, je désirais vous rendre fière de moi. Et, maintenant, je n'ai que quelques minutes pour vous remercier. Vous allez croire que je suis un ingrat, car je sens que mes lèvres sont inhabiles, qu'elles disent mal ce que j'ai dans le cœur. J'ai vécu seul, je ne sais point parler... Que vais-je devenir, si Dieu n'a pas pitié de vous et de moi?

Madame de Rionne écoutait ces paroles entrecoupées, et une grande douceur descendait en elle. Elle prit la main de Daniel.

— Mon ami, dit-elle, je sais que vous n'êtes pas un ingrat. Je veillais sur vous, et on m'a dit quelle est votre gratitude. Vous n'avez que faire de chercher des mots pour me remercier, vos larmes apaisent mes souffrances.

Daniel retenait ses sanglots. Il y eut un court silence.

— Lorsque je vous ai appelé à Paris, reprit la mourante, j'étais encore debout, j'avais la pensée de vous faire continuer vos études. Puis, la maladie m'a prise, vous êtes venu trop tard, avant que j'aie pu assurer votre avenir. En m'en allant, j'emporte le regret de n'avoir pas achevé ma tâche.

— Vous avez fait une œuvre de sainte, interrompit Daniel. Vous ne me devez rien, et je vous dois ma vie entière. Le bienfait est déjà trop grand. Regardez-moi, voyez le pauvre être que vous avez adopté et protégé. Lorsque je me trouvais si chétif et si gauche, lorsqu'on riait de moi, je pleurais de honte pour vous. Pardonnez-moi une pensée mauvaise : j'ai eu peur, souvent, que mon visage ne vous déplût; je tremblais de vous rencontrer, je craignais que ma laideur ne m'ôtât un peu de votre bonté. Et dire que vous m'accueillez comme votre fils! Vous, si belle, vous avez tendu la main à un misé-

rable enfant que personne n'a encore voulu aimer. Plus je me voyais raillé et repoussé, plus je me sentais laid et faible, et plus je vous adorais, car je comprenais quelle bonté vous deviez avoir pour descendre jusqu'à moi. En venant ici, je souhaitais ardemment d'être beau.

Blanche souriait. Tant d'adoration jeune, tant d'humilité caressante lui faisait oublier la mort.

— Vous êtes un enfant, dit-elle.

Puis, elle se tut, songeuse. Elle tâchait de voir dans l'ombre le visage de Daniel. Un sang plus chaud courait dans ses veines, et elle pensait à sa jeunesse.

Elle reprit :

— Vous êtes un passionné, la vie sera rude pour vous. Je ne puis, à cette heure dernière, que vous dire de garder mon souvenir comme une sauvegarde. S'il ne m'a pas été permis d'assurer votre existence, j'ai pu heureusement vous mettre en état de gagner votre vie, de marcher droit et ferme, et cette pensée me console un peu de l'abandon forcé dans lequel je

vous laisse. Songez à moi parfois, aimez-moi, contentez-moi dans la mort, comme vous m'avez aimée et contentée dans la vie.

Elle disait cela d'une voix si douce et si profonde, que Daniel se remit à pleurer.

— Non, s'écria-t-il, ne me quittez pas ainsi, donnez-moi une tâche à accomplir. Mon existence va être vide demain, si vous en disparaissez brusquement. Pendant plus de dix ans, je n'ai eu d'autre pensée que celle de vous plaire et d'obéir à vos moindres vœux; ce que je suis, c'est pour vous seule que j'ai voulu le devenir; vous avez été mon but en toutes choses. Si ce n'est plus pour vous que je travaille, je sens que je vais être lâche. A quoi bon vivre, et pourquoi lutterais-je! Faites que je me dévoue, faites que je puisse encore vous témoigner ma gratitude.

Tandis que Daniel parlait, une pensée soudaine avait comme éclairé le visage pâle de madame de Rionne. Elle se mit sur son séant, forte encore, luttant contre la douleur.

— Vous avez raison, dit-elle d'une voix rapide, j'ai une mission à vous confier. C'est Dieu qui vous a mis là, à genoux, devant mon lit de mort. Le ciel m'a fait vous tendre la main pour que vous puissiez un jour me tendre la vôtre. Relevez-vous, mon ami, car c'est moi qui vous supplie maintenant, c'est moi qui vous demande de me consoler et de me protéger.

Et, quand Daniel se fut assis :

— Écoutez, j'ai peu de temps. Il me faut vous tout dire. J'implorais la venue d'un bon ange, je veux croire que vous êtes cet ange que Dieu m'envoie. J'ai foi en vous : je vous ai vu pleurer.

Et, brusquement, elle vida son cœur. Elle oublia qu'elle parlait à un enfant. Cette pauvre âme, pleine d'anxiété, s'épanchait et se soulageait, disant dans la mort ce qu'elle avait caché toute la vie.

Les adorations ardentes et humbles du jeune homme avaient amolli son stoïque courage d'épouse. Elle était heureuse de se confesser

enfin, de pouvoir, avant de quitter la terre, confier à quelqu'un toutes les amertumes amassées. Elle ne se plaignait pas, elle allégeait simplement son cœur des souffrances de ce monde.

— J'ai eu une vie de solitude et de larmes, disait-elle. Il faut que je vous avoue ces choses, mon ami, pour que vous compreniez mes angoisses. Vous ne connaissez de moi que la créature heureuse, vous m'avez mise en plein ciel, en pleine félicité. Hélas! je ne suis qu'une pauvre femme qui s'est raidie contre le chagrin pendant de longues années. Je me souviens, en pleurant, des joies de ma jeunesse. Que l'enfance était bonne, là-bas, en Provence! Puis, j'ai été fière, j'ai voulu lutter contre la vie, et je ne suis sortie de la lutte que le cœur en sang.

Daniel écoutait, comprenant à peine, croyant que le délire de l'agonie s'emparait de la mourante.

— J'avais épousé, continua-t-elle, un homme que je ne pus aimer longtemps et qui me rendit bientôt à ma solitude de jeune fille. Dès lors, je

dus étouffer mon cœur. M. de Rionne reprit ses habitudes de garçon. Je le voyais parfois aux repas, je savais qu'il m'insultait dans sa vie de chaque jour. Moi, je m'enfermai avec ma fille dans ce coin de l'hôtel; je me dis que c'était là mon couvent, et je fis vœu d'y vivre. Parfois, tout mon être s'est révolté, et ce n'est qu'au prix de bien des souffrances cachées, que j'ai pu paraître sereine et victorieuse.

— Eh quoi! pensait Daniel, telle est la vie? Ma bonne sainte a souffert. Celle que je me plaisais à regarder comme une puissance supérieure, toute bienheureuse et toute divine, pleurait de misère, tandis que je l'adorais à deux genoux. Il n'y a donc que douleur? Le ciel n'épargne pas même les âmes dignes de lui. Quel monde effrayant est-ce que le nôtre? Lorsque je songeais à elle, je me l'imaginais dans la joie et dans la paix, mise à l'abri du mal par sa bonté; elle m'apparaissait lumineuse et sereine, comme une de ces saintes femmes qui ont des auréoles autour de la tête et des rires

paisibles sur les lèvres. Et voilà qu'elle pleure, voilà que son cœur a saigné comme le mien, voilà qu'elle est ma sœur en souffrance et en abandon!

Son âme était navrée. Il se taisait, épouvanté des tristesses qu'il entrevoyait. C'était le premier pas qu'il faisait dans la science de la vie, et tout son être ignorant se révoltait en face de l'injustice du malheur. Il n'eût pas autant frémi, s'il se fût agi d'une tête moins chère; mais la cruelle réalité se révélait en le frappant dans son unique affection. Il avait comme un frisson de peur, car il sentait bien que, dès ce moment, il lui faudrait vivre et lutter. Pourtant, son besoin de se dévouer le poussait à écouter ardemment cette confession dernière. C'étaient des ordres suprêmes qu'il recevait, il attendait que son devoir lui fût dicté.

Madame de Rionne, à son silence, comprit ce qui se passait au fond de lui. Elle le sentit trembler en enfant peureux, et elle eut comme un regret de troubler ce cœur tranquille. Par une

sorte de coquetterie divine, elle aurait préféré que son image restât en lui grande et droite, plus qu'humaine.

— Je vous dis là des choses tristes, reprit-elle doucement, et je ne sais même si vous me comprenez bien. Mes lèvres s'ouvrent malgré moi, il faut me pardonner. Je me confesse à vous comme à un prêtre : un prêtre n'a pas d'âge, il n'est qu'une âme qui écoute. Vous êtes un enfant aujourd'hui, et mes paroles vous effrayent. Quand vous serez homme, vous vous les rappellerez. Elles vous répéteront ce qu'une femme peut souffrir, elles vous diront ce que j'attends de votre dévouement.

Daniel l'interrompit.

— Me croiriez-vous lâche? dit-il. Je ne suis qu'ignorant. La vie me fait peur, parce que je ne la connais pas et qu'elle me paraît toute noire. Mais j'y entrerai résolument, dès qu'il s'agira de vous. Parlez, quelle doit être ma mission?

Blanche s'approcha, et, à voix plus basse, comme si elle eût craint d'être entendue :

— Vous avez vu ma petite fille, ma pauvre Jeanne, qui jouait là tout à l'heure. Elle vient d'avoir six ans, je m'en vais sans la connaître, sans savoir si elle porte en elle le bonheur ou le malheur. Cette incertitude double mes souffrances et me rend la mort affreuse. Et je me dis que je laisse cette enfant seule. Je songe qu'elle sera peut-être comme moi, blessée par la vie, et qu'elle pourra ne pas avoir le courage que j'ai eu.

D'un geste, la mourante semblait écarter une vision importune.

— Je me disais, continua-t-elle, que je serais là, toujours près d'elle, lui préparant une existence heureuse, instruisant son cœur. Lorsque j'ai senti la mort venir, j'ai cherché quelqu'un pour remplir à ma place ce rôle de mère dévouée, et je n'ai trouvé personne. Mes parents sont morts, j'ai vécu cloîtrée, je ne me suis fait aucune amie. M. de Rionne n'a plus qu'une sœur, lancée dans le luxe, et chez qui Jeanne ne trouvera que des leçons mauvaises. Quant à

mon mari lui-même, il m'effraye. Je vous en ai dit assez pour que vous compreniez la peur qui me prend, lorsque je songe que ma fille va retomber entre ses mains. C'est contre lui que je veux défendre cette enfant.

De nouveau, elle s'arrêta, avant de conclure.

— Vous comprenez maintenant, mon ami, quelle sera votre mission. Je vous donne pour tâche de veiller sur ma fille. Je désire que vous soyez près d'elle comme son ange gardien.

Daniel s'agenouilla. L'émotion le faisait trembler. Il ne put parler, et pour toute réponse, pour tout remerciement, il baisa la main de madame de Rionne.

— C'est une tâche difficile que je vous impose là, dit-elle encore. La mort me presse, et je me hâte, ne sachant comment vous pourrez l'accomplir. Je ne veux pas songer à la difficulté, à l'étrangeté de votre rôle. Le ciel a été bon de vous amener ici et de permettre que je puisse soulager mon cœur; il continuera d'être bon, il vous dira ce qu'il faut faire, il vous donnera

les moyens de me tenir parole. Rappelez-vous seulement mon dernier vœu, et marchez droit. J'ai foi dans votre dévouement.

Daniel put enfin parler.

— Oh! merci, merci, dit-il. Je vais vivre maintenant. Que vous êtes bonne d'avoir songé à moi, d'avoir eu confiance en moi! Jusqu'à la dernière heure, vous m'aurez comblé de vos bienfaits.

Blanche l'interrompit du geste.

— Laissez-moi finir. Ma fierté m'a empêchée de disputer ma fortune aux caprices de mon mari; je lui ai, avec dédain, abandonné ce qu'il m'a demandé. Aujourd'hui, j'ignore où nous en sommes. Ma fille sera pauvre sans doute, et cette pensée est presque douce pour moi. Je regrette seulement de ne pouvoir vous laisser quelque argent.

— Ne regrettez rien, s'écria Daniel. Je travaillerai. Le ciel pourvoira à tout.

La mourante s'affaiblissait. Sa tête glissa sur l'oreiller, et d'une voix plus difficile :

— Ainsi, dit-elle, tout va bien. J'ai vidé mon cœur. Je me sens calme, je puis mourir maintenant. Vous veillerez sur Jeanne, vous serez un ami pour elle. Il vous faudra la protéger contre le monde. Suivez-la pas à pas, le plus près possible; écartez d'elle les dangers, éveillez toutes les vertus de son cœur. Mais surtout mariez-la à un homme digne d'elle, et alors votre tâche sera accomplie. Quand on épouse un mauvais homme, je sais combien la solitude est lourde et combien il faut d'énergie pour ne pas tomber. Quoi qu'il arrive, ne l'abandonnez pas. Dites-vous sans cesse que votre bonne sainte, à son lit de mort, vous a supplié d'être fidèle à votre mission. Vous me le jurez?

— Je vous le jure, balbutia Daniel, que les larmes étouffaient.

Blanche ferma les yeux comme un enfant las qui s'endort. Puis, elle les rouvrit lentement.

— Tout cela est terrible, mon ami, murmura-t-elle. Je ne sais ce que les événements vous gardent, je prévois de grands obstacles. Enfin,

le ciel pourvoira à tout, comme vous l'avez dit... Embrassez-moi.

Daniel, éperdu, se pencha et posa ses lèvres frémissantes sur le front pâle de madame de Rionne. La pauvre femme, les yeux fermés, souriait vaguement sous ce baiser suprême de dévouement et d'amour.

La nuit était complètement venue, on apercevait les étoiles dans le ciel clair. Un bruit de pas se fit entendre, et une femme de chambre entra, portant une lampe. Elle s'approcha de la mourante.

— Voici votre mari, madame, dit-elle.

Et, comme Daniel reprenait sa place dans l'embrasure de la fenêtre, M. de Rionne entra, effrayé.

## II

Blanche était née dans le Midi, près de Marseille. A vingt-trois ans, elle avait épousé M. de Rionne. C'était une âme noble, ayant la prescience des misères de ce monde et s'étant fait une règle de conduite droite et fière. Elle mettait sa force dans sa dignité et dans sa volonté. Elle se mariait pour complaire au désir de son père, sans chercher à connaître M. de Rionne, se disant, avec une sorte d'orgueil naïf, qu'elle saurait souffrir, s'il le fallait, et rester digne.

Elle souffrit et elle resta digne. Son mari était un homme charmant, d'une politesse et d'une élégance parfaites, une misérable créature qui aurait pu être bonne et qui préférait rester

mauvaise. Il y avait en lui une déplorable faiblesse, une lâcheté profonde devant le vice. Avec cela, les plus beaux sentiments du monde, le cœur ouvert à toutes les pitiés. Il faisait le mal sciemment, sans honte aucune, et il savait également faire le bien, quand il voulait. Mais cela ne l'amusait pas.

Il joua d'abord avec sa femme comme il aurait joué avec une maîtresse. Elle était charmante, elle avait un parfum de grâce et d'honnêteté qu'il respirait pour la première fois. Puis, sa femme l'ennuya. Il trouva dans cette frêle créature une volonté si forte, une noblesse si sereine, qu'il finit par en avoir presque peur. Tout au fond de lui, sa lâcheté se mit à haïr ce jeune courage invincible. Pour éviter de se trouver faible devant Blanche, il s'éloigna d'elle peu à peu; il s'établissait dans sa conscience de fâcheuses comparaisons, lorsqu'il était en présence de cette belle et bonne nature, et il ne redoutait rien tant, pour sa gaieté, que la voix désagréable des remords. Il reprit ses habitudes, joua,

courut les amours faciles, oubliant le plus possible qu'il avait une famille.

Blanche avait certainement aimé cet homme, ne fût-ce que pendant quelques jours; mais elle l'avait méprisé ensuite, et la plaie s'était trouvée comme cautérisée par un fer rouge. Il lui restait seulement un immense regret. Elle avait compté sur son courage, et son courage ne lui donnait qu'une existence vide. Elle demeurait haute et ferme, digne toujours, au-dessus des hontes qui l'entouraient; mais son cœur saignait dans cette solitude sereine. Si elle avait pu recommencer sa vie, elle n'aurait plus mis le bonheur dans la dignité seule, elle aurait tenté de le mettre aussi dans l'amour.

Trois ans après son mariage, son père et sa mère moururent, elle resta comme orpheline. Sa famille était éteinte, elle n'avait plus aucun parent qui pût lui prêter secours. Alors, elle jouit amèrement de sa solitude, elle prit une sorte de plaisir à s'enfermer avec sa fille, âgée d'environ un an. Cette enfant lui apporta, sous

une autre forme, toutes les joies tendres de l'amour. Une affection suffit pour emplir une existence, et la chère petite fut pour elle cette affection nécessaire et consolante.

Pendant cinq ans, elle vécut ainsi en tête-à-tête avec Jeanne. Elle ne soffrit personne auprès d'elle, voulut être sa servante et son amie, son guide en toutes choses. Elle la promenait, jouait avec elle, lui donnait les premières leçons du cœur et de l'intelligence. Sa vie n'eut plus qu'un but, elle n'exista plus que pour et que par son enfant.

Que de rêves elle fit pendant les longues heures de cette solitude volontaire! Tandis que Jeanne jouait à ses pieds, elle l'étudiait déjà, dans les premiers bégaiements de ses jeux. Elle voulait qu'elle eût l'âme droite. Elle s'était promis de lui faciliter le bonheur, d'être sans cesse à son côté, comme un conseil et comme un exemple.

Puis, son imagination aidant, elle la voyait mariée et heureuse. Le songe d'amour qu'elle

ne faisait plus pour elle, elle le faisait pour sa fille. Jamais elle n'avait pensé que la mort pouvait venir et les séparer. Et la mort allait la prendre, et Jeanne allait rester seule. Ses rêves avaient menti : elle ne pourrait lui donner son expérience, elle ne guiderait ni ne développerait son intelligence et son cœur. Demain, Jeanne passerait aux mains de son père, aux mains d'un inconnu insouciant qui s'inquiéterait peu du précieux legs de la morte. C'était alors qu'elle s'était tranquillisée en dictant à Daniel le testament de sa tendresse.

Tandis que madame de Rionne se mourait, son mari était chez mademoiselle Julia, une ravissante créature, pas ennuyeuse du tout, mais chère en diable. Il n'ignorait pas que sa femme fût malade. Seulement, pour ne point avoir à trop s'attrister, il traitait de légère indisposition le mal terrible qui devait l'emporter ; et il avait réussi à se persuader qu'il pouvait vivre sa vie ordinaire, sans s'inquiéter aucunement.

Tel était cet homme parfait, dont la bourse

s'ouvrait largement. Il eût jeté cent francs à un pauvre, il n'eût pas sacrifié un seul de ses plaisirs. Il fuyait les émotions, et, pour ne pas blesser la bonté qu'il y avait en lui, il s'arrangeait de façon à se dire quand même que tout allait bien.

Le matin, il avait vu le médecin, et s'était repenti de l'avoir questionné. Le médecin n'avait pas dissimulé que la mort pouvait venir d'un moment à l'autre. Lui, à cette déclaration brutale, avait senti un grand froid lui glacer le sang. La mort l'épouvantait, il ne pouvait en entendre parler sans un frisson. Puis, cette pensée que sa femme allait mourir, lui avait brusquement montré tous les ennuis qui résulteraient de ce deuil. Il est vrai qu'il recouvrerait sa liberté ; mais que de tracas : l'enterrement, le jeûne de tout plaisir, et le reste! Son cœur redoutait la pitié, sa chair tremblait devant la privation. Aussi avait-il, tout haut, plaisanté le médecin, se refusant à l'évidence. Sa femme ne pouvait mourir ainsi, il n'y avait pas quinze jours qu'elle était encore

sur pied. Il disait ces choses d'une voix rapide et saccadée, inquiet, cherchant à retrouver l'heureux équilibre qu'on voulait lui faire perdre.

Enfin, vers le soir, il courut en toute hâte chez Julia. Mais il n'était pas complètement rassuré, il se souvenait par instants et se retournait, comme si quelqu'un se trouvait là, pour lui apprendre une mauvaise nouvelle. Si, de plusieurs jours, il ne pouvait voir son cher vice, il pensait qu'en se dépêchant il aurait bien encore le temps de l'embrasser une fois. Puis, au bout d'une demi-heure, il avait retrouvé son calme égoïste. Le petit salon bleu de sa maîtresse était un coin perdu où il vivait à l'aise, dans les senteurs aimées. Il venait là comme un chien va à sa niche, parce qu'il y avait chaud.

Mais Julia, ce jour-là, était nerveuse, d'humeur fantasque. Elle l'avait fort mal reçu. Il ne s'en inquiétait guère, car ce qu'il aimait en elle, c'étaient les parfums légers de son corps, ses vêtements à peine attachés, sa liberté de paroles et d'allures, son logis en désordre, discret

comme une alcôve. Il la plaisanta, se mit à l'aise, oublia tout. Comme elle continuait de faire la moue, il parla de la mener, en loge fermée, à une première représentation, qu'on devait donner le soir. Il allait avoir raison de son ennui, lorsqu'une femme de chambre entra et dit qu'on le demandait en toute hâte chez lui.

M. de Rionne resta glacé. Un remords brusque l'avait pris au cœur. Il n'osa embrasser sa maîtresse, et se sauva, après lui avoir serré la main. Mais, dans l'escalier, il se dit qu'après tout il aurait bien pu embrasser la jeune femme. La vérité était qu'il craignait de l'avoir blessée et de ne pouvoir revenir plus tard, lorsqu'il en aurait fini avec ces déplorables histoires.

En bas, il trouva Louis, son valet de chambre, un grand garçon blanc et froid dont il avait fait sa créature. Louis avait le mérite de ne jamais s'émouvoir, de ne jamais parler, de ne jamais entendre : c'était une excellente machine que l'on montait et qui fonctionnait. Mais il y avait, à bien le regarder, une ombre de sourire aux

coins de ses lèvres, qui disait que la machine avait en elle quelque rouage secret marchant pour son propre compte.

Louis apprit simplement à son maître qu'il avait entendu mademoiselle Jeanne courant dans l'hôtel et appelant son père. Il avait pensé que madame se mourait et il avait cru pouvoir venir le déranger.

M. de Rionne se sentit bouleversé. Des larmes montaient à ses yeux, de peur et d'angoisse. C'était une souffrance personnelle, égoïste, qui le torturait. S'il s'était interrogé, il aurait vu que sa femme ne se trouvait pas au fond de son désespoir. Mais il se mentait de bonne foi à lui-même, et il eut la consolation de croire qu'il pleurait réellement la mort prochaine de Blanche.

Il arriva ainsi à l'hôtel, souffrant et se révoltant. Lorsqu'il entra dans la chambre où agonisait la malade, il fut pris d'une défaillance. Sa pensée ne se souvenait plus du petit salon bleu de Julia, mais sa chair en avait gardé le souvenir, et elle frémissait, elle qui venait de quitter cette

alcôve parfumée, dans cette grande pièce solennelle où passait le souffle froid de la mort.

Il s'approcha du lit, et, lorsqu'il vit le visage pâle de la mourante, il éclata en sanglots. Julia, là-bas, dans le large fauteuil, avait une petite mine demi-fâchée, demi-souriante, qui boudait, au milieu des boucles de ses cheveux cendrés. Ici, Blanche, dans la lueur douce, posait sa tête sur l'oreiller; ses yeux étaient fermés, et ses traits, déjà tirés par le doigt rude de la mort, paraissaient plus allongés et plus sévères : elle semblait une figure de marbre, raide déjà, le front agrandi, les lèvres serrées.

M. de Rionne resta un instant muet devant cette face immobile, qui avait, pour lui, une éloquence terrible.

Puis, il voulut voir ses lèvres se desserrer, pensant qu'un signe de vie calmerait son angoisse. Il se pencha, et, d'une voix tremblante :

— Blanche, dit-il, m'entendez-vous? Parlez-moi, je vous en prie.

Un léger tressaillement passa sur la face de la

mourante, et elle leva les paupières. Ses yeux apparurent vagues, d'une limpidité profonde. Ils cherchèrent comme éblouis, ils se fixèrent enfin sur M. de Rionne. Celui-ci n'avait jamais vu mourir; et, comme il n'éprouvait pas la vraie douleur, celle qui est aveugle, qui embrasse avec emportement le cadavre d'une personne aimée, il analysait l'horreur de l'agonie. Il songeait à lui, il se disait qu'il mourrait un jour et qu'il serait comme cela.

Blanche le regarda et le reconnut. Elle soupira, essayant de sourire. Une pensée de pardon l'envahissait, à cette heure dernière. Il y eut cependant lutte en elle. Ses amertumes d'épouse lui revinrent, et il lui fallut, pour être douce, se dire qu'elle était morte déjà, que les misères de la terre ne pesaient plus à ses épaules.

D'ailleurs, elle ne se souvenait pas d'avoir fait appeler son mari. Un instant, ne trouvant personne à qui se confier, elle avait eu la pensée d'exiger de lui des serments. Maintenant que

son cœur était vide et qu'elle avait pu mettre un gardien au côté de sa fille, elle ne se sentait plus le besoin d'être rassurée.

Son mari était là, et elle s'en étonnait presque. Elle le regardait sans rancune, comme une personne que l'on connaît et à qui l'on sourit avant de partir. Puis, à mesure que la vie revenait, elle se rappelait, elle avait presque pitié de cet homme que sa lâcheté rendait indigne. Elle était pleine de miséricorde.

— Mon ami, dit-elle, — et ses paroles n'étaient qu'un souffle, — vous avez bien fait de venir. Je mourrai plus calme.

M. de Rionne, touché par cette plainte douce, sanglota de nouveau.

Blanche reprit :

— Ne vous désespérez pas. Je ne souffre plus, je suis paisible, je suis heureuse. Je n'ai plus qu'un désir, c'est d'effacer tout le dissentiment qui a pu exister entre nous. J'ai besoin de ne pas emporter de mauvaises pensées, et je ne veux pas que vous viviez avec le moindre

remords. Si je vous ai offensé, pardonnez-moi, comme je vous pardonne.

Ces paroles agirent très vivement sur les nerfs de M. de Rionne, et son cœur se brisa. Il ne se débattait plus contre l'ennui des larmes.

— Je n'ai rien à vous pardonner, balbutia-t-il. Vous êtes bonne. Je regrette que nos caractères différents nous aient séparés l'un de l'autre. Vous voyez, je pleure, je suis désespéré.

Blanche le regardait parler avec effort. Il lui faisait pitié. Cet homme ne trouvait pas un mot pour s'accuser, il ne joignait pas les mains pour lui demander pardon. Il était simplement ivre de peur.

Elle comprenait que, si Dieu l'eût épargnée, par miracle, il aurait le lendemain repris sa vie, l'abandonnant de nouveau. Elle mourait, et ce n'était pas une leçon pour lui, c'était uniquement un accident lamentable, auquel il était forcé d'assister et qui le torturait.

Elle se remit à sourire, le regardant en face, le dominant.

— Dites-moi adieu, reprit-elle. Je ne vous en veux pas, je vous le jure. Plus tard, cette assurance vous consolera peut-être. Je le souhaite.

Et, comme elle se taisait :

— Quels sont vos derniers désirs? demanda M. de Rionne.

— Je n'ai aucun désir, répondit-elle. Je n'ai rien à vous demander, rien à vous conseiller. Agissez selon votre cœur.

Elle ne voulait pas lui parler de sa fille, elle aurait cru mal faire, en lui arrachant des serments qu'il ne tiendrait pas.

Puis, d'une voix plus douce :

— Adieu, répéta-t-elle. Ne pleurez pas.

Et elle le repoussait lentement du geste, fermant les yeux, ne voulant plus le voir. Il se retira au pied du lit, sans pouvoir détourner les regards du terrible spectacle.

On était allé chercher le médecin. Il venait d'arriver, tout en sachant que sa présence serait inutile. Un vieux prêtre, qui avait administré la mourante le matin, se trouvait égale-

ment là. Il s'était agenouillé et récitait à demi-voix les prières des agonisants.

Blanche s'affaiblissait de plus en plus. C'était la fin. Brusquement, elle se souleva, elle demanda sa fille. Comme M. de Rionné ne bougeait pas, Daniel qui était resté, muet, retenant ses larmes, courut chercher Jeanne, en train de jouer dans la pièce voisine. La pauvre mère, les yeux agrandis, comme folle, contempla sa fille, voulut tendre les bras. Mais elle ne put les soulever, et Daniel fut obligé de tenir Jeanne toute droite, les pieds appuyés sur le bois du lit.

L'enfant ne pleura pas. Elle regardait le visage bouleversé de sa mère, avec une sorte d'étonnement naïf.

Puis, comme ce visage se calmait, s'emplissait d'une joie céleste, rayonnait peu à peu de douceur, elle reconnut ce bon sourire, et elle aussi se mit à sourire. Elle tendit ses petites mains.

Et Blanche mourut ainsi, dans son sourire et dans le sourire de son enfant.

Elle avait fixé sur Daniel son dernier regard, regard suppliant et impérieux. Il soutenait Jeanne, sa mission commençait.

Devant le corps de sa femme, M. de Rionne s'agenouilla, en se rappelant qu'on s'agenouille d'habitude. Le médecin venait de se retirer, et une des gardiennes se hâta d'allumer deux cierges. Le prêtre, qui s'était levé pour offrir un crucifix aux lèvres de Blanche, reprit ses prières.

Daniel avait gardé Jeanne dans ses bras, et, comme l'air de la chambre devenait étouffant, il s'était mis à la fenêtre de la pièce voisine. Là, il pleurait en silence, tandis que l'enfant s'amusait à suivre les lueurs rapides des voitures qui passaient sur le boulevard.

L'air était calme. Au loin, on entendait les clairons de l'École militaire qui sonnaient la retraite.

## III

Vers le matin, Daniel remonta dans sa chambre.

Ce grand garçon de dix-huit ans avait le cœur d'un enfant. Les circonstances particulières dans lesquelles il se trouvait, avaient exalté ses facultés aimantes. Il se rendait ridicule de jeunesse, de dévouement et d'affection.

On a compris qu'il était l'orphelin dont parlait *le Sémaphore*. Blanche de Rionne, la jeune protectrice inconnue, le fit élever et, lorsqu'il eut grandi, le mit au lycée de Marseille. Elle ne se montra d'ailleurs à lui que rarement, elle voulut qu'il la connût à peine, et qu'il n'eût, pour ainsi dire, à remercier que la Providence. Quand

elle se maria, elle ne parla même pas à M. de Rionne de son enfant adoptif. C'était là une de ses bonnes œuvres secrètes qu'elle cachait.

Au lycée, les attitudes gauches de Daniel, sa timidité d'orphelin, lui attirèrent les plaisanteries de ses camarades. Il fut profondément blessé de ce rôle de paria. Ses allures en devinrent plus maladroites. Il resta solitaire, et son âme garda ainsi des innocences. Il échappa à ces premières leçons du vice que les petits hommes de quinze ans se donnent entre eux. Il ignorait tout, ne savait pas un mot de la vie.

Dans cette solitude que sa gaucherie lui créait, il s'était pris d'un amour ardent pour le travail. Son intelligence vive et passionnée qui aurait dû en faire un poète, le poussa, par une apparente contradiction, vers l'étude des sciences. C'est qu'il y avait en lui un désir immense de vérité.

Il goûtait des joies profondes à vivre dans le monde exact des chiffres, à chercher le vrai, pas

à pas et sûrement, à se reposer dans une solution définitive et complète. Il faisait ainsi de la poésie à sa façon.

Il se replia sur lui-même. Sa nature et les circonstances le conduisirent à une vie contemplative. Il était à l'aise dans la science, car il n'y trouvait pas les hommes, il n'y trouvait pas ses camarades, qui riaient de ses cheveux jaunes. Toute société humaine l'effrayait, il préférait vivre plus haut, dans la spéculation pure, dans la vérité absolue. Là, il poétisait à son aise, il n'était plus embarrassé de sa personne gauche. Ces savants, ces vieux enfants aux allures timides, que l'on rencontre dans les rues, sont parfois de grands poètes.

Raillé par ses compagnons, vivant dans une tension d'esprit incessante, Daniel mit ses tendresses au plus profond de son être. Il n'avait à aimer en ce monde que cette mère inconnue qui veillait sur lui, et il l'aimait avec toute la fougue des passions uniques. A côté du mathématicien poète, il y avait en lui un amant pas-

sionné, un cœur d'autant plus ardent à se donner qu'on le repoussait.

Daniel avait donc grandi dans l'adoration de la bonne fée qui lui faisait une existence si douce. L'ombre où elle se tenait, la lui rendait encore plus sainte. Il connaissait son visage pour l'avoir entrevu deux ou trois fois, et il en parlait comme d'une chose merveilleuse et sacrée.

Un jour, comme il venait de quitter le lycée, on lui dit que madame de Rionne le mandait à Paris, près d'elle. Il faillit perdre la tête. Il allait pouvoir la contempler, la remercier, l'aimer à son aise. Le rêve extravagant de sa jeunesse se réalisait : la bonne fée, la sainte, la Providence l'admettait dans le ciel où elle vivait. Il partit en toute hâte.

Il arriva, et il trouva madame de Rionne dans son lit, mourante. Pendant huit jours, chaque soir, il descendit de la chambre qu'il occupait dans l'hôtel, il vint la regarder de loin, et il pleura. Il attendit ainsi le terrible dénoûment,

ivre de douleur, ne comprenant pas comment il se faisait que les saintes fussent mortelles.

Puis, il avait enfin pu s'agenouiller et jurer à la mourante que son dernier vœu serait accompli.

Il passa la nuit près du cadavre, en compagnie du prêtre et d'une gardienne. M. de Rionne était resté agenouillé pendant une heure ; ensuite, il s'était discrètement retiré.

Tandis que le prêtre priait et que la gardienne sommeillait dans un fauteuil, Daniel avait songé, les yeux secs, ne pouvant plus pleurer. Il se sentait accablé, il avait comme un grand poids dans la tête. C'était un état doux, sans amertume, comparable à cet assoupissement léger qui précède le sommeil. Il ne voyait pas nettement les objets, sa pensée lui échappait par instants. Pendant près de dix heures, une seule idée lui emplit ainsi le cerveau : il se disait que Blanche était morte, et que désormais la petite Jeanne serait la sainte qu'il aimerait, pour laquelle il se dévouerait.

Mais, sans qu'il en eût conscience, pendant cette longue nuit funèbre, il grandissait en courage, il devenait un homme. La scène terrible à laquelle il venait d'assister, le désespoir qui l'avait profondément secoué, toute cette éducation forte de la souffrance tuait en lui l'enfant peureux. Dans son accablement, il sentait vaguement ce travail de la douleur, il s'abandonnait à cette force qui le transformait, mûrissant en quelques heures son cœur et son intelligence.

Le matin, lorsqu'il rentra dans sa chambre, il était comme un homme ivre qui ne reconnaît pas son logis.

Cette chambre, étroite et longue, située sous les toits, avait une fenêtre mansardée qui s'ouvrait en plein ciel. De là, on apercevait, ainsi qu'un lac de verdure, les cimes des arbres de l'Esplanade ; et, plus loin, à gauche, on voyait les hauteurs de Passy. La fenêtre était restée ouverte, une lumière claire emplissait la chambre. Il faisait presque froid.

Daniel s'assit sur le bord de son lit. Il tombait

de fatigue, et ne songea même pas à se coucher. Il resta ainsi longtemps, s'oubliant à regarder les meubles, se demandant parfois ce qu'il faisait là, et, brusquement, se rappelant tout. Parfois, il écoutait, il était étonné de ne pas s'entendre pleurer.

Il se mit à la fenêtre. L'air lui fit du bien. Aucun bruit ne montait de l'hôtel. Il y avait, en bas, dans le petit jardin, des gens qui se hâtaient silencieusement. Sur le boulevard, les voitures roulaient, comme si la nuit n'eût rien amené de douloureux. Paris s'éveillait lentement, et un soleil pâle blanchissait les feuilles hautes.

Cette joie du ciel, cette indifférence de la ville attristèrent profondément Daniel. Il put pleurer encore. Ce fut là une crise salutaire qui allégea sa tête. Il demeura à la fenêtre, dans l'air frais, cherchant à réfléchir à ce qu'il allait faire.

Puis, il comprit qu'il ne trouverait rien de raisonnable, et il voulut s'occuper mécaniquement. Il déplaça différents objets, fouilla dans

sa malle, en retira des effets qu'il y remit ensuite. Sa tête le faisait moins souffrir.

Quand la nuit vint, il fut tout surpris. Il eût juré que le jour se levait à peine. Il était resté enfermé, vivant dans une pensée unique, et cette longue journée de souffrance lui avait paru toute courte.

Il sortit, essaya de manger, puis voulut voir une fois encore madame de Rionne. Il ne put entrer dans la chambre mortuaire. Alors, il remonta chez lui et s'endormit d'un sommeil lourd, qui le tint comme écrasé jusqu'au lendemain, très tard.

Quand il s'éveilla, il entendit un murmure discret de voix. C'était le convoi qui allait partir. Il s'habilla en toute hâte et descendit.

Dans l'escalier, il rencontra le cercueil, que quatre hommes emportaient avec peine, et qui se plaignait sourdement à chaque heurt.

A la sortie, il y eut quelque désordre sur le boulevard. L'assistance était nombreuse, le cortège ne s'organisa que lentement.

M. de Rionne se plaça en tête, accompagné de son beau-frère. Sa sœur, une jeune femme qui promenait un regard clair sur la foule, monta dans une voiture.

Immédiatement derrière M. de Rionne, venaient les familiers de l'hôtel et les domestiques. Daniel s'était mis au milieu de ces derniers.

Puis, le reste des assistants suivait par groupes, en file irrégulière.

On arriva ainsi à Sainte-Clotilde, cette église mondaine entourée de fleurs et de verdure. La nef s'emplit, les chants commencèrent.

Daniel s'agenouilla dans un coin, près d'une chapelle. Il était calme maintenant, et il put prier. Mais il ne sut pas suivre les oraisons des prêtres; ses lèvres restèrent muettes, sa prière ne fut qu'un élan continu et passionné de son cœur.

A un moment, sa tête tourna, et il dut sortir. Ces odeurs de cire, ces longues tentures noires coupées de croix blanches, ces plaintes des chantres pesaient sur lui et l'étouffaient. Dehors, il se promena lentement, dans les allées sablées du

petit parterre qui entoure l'église. Il s'arrêtait, par instants, il regardait les massifs de verdure. Son cœur continuait son ardente prière.

Lorsque le convoi reprit sa marche, il vint se placer de nouveau parmi les domestiques. Le cortège gagna les boulevards et se dirigea vers le cimetière du Mont-Parnasse.

La matinée était douce, le jeune soleil verdissait les premières feuilles des grands ormes. L'air limpide et frais donnait une netteté singulière aux horizons. On eût dit que les pluies de l'hiver avaient lavé la terre avec soin, et qu'elle rayonnait maintenant de fraîcheur et de propreté.

Les gens qui suivaient le corps de madame de Rionne, dans cette gaie matinée, avaient oublié, pour la plupart, qu'ils assistaient à un enterrement. On voyait des sourires sur les visages. On eût dit des promeneurs qui s'attardaient au soleil et qui jouissaient des douceurs de la saison.

Le cortège s'avançait lentement, par groupes plus irréguliers, et on entendait les bruits iné-

gaux des pas et le murmure croissant des conversations. Chacun causait avec son voisin de ses petites affaires, chacun s'animait peu à peu, respirant à l'aise, heureux.

Daniel, les regards à terre, la tête nue, dans une douleur muette, songeait à cette mère qu'il venait de perdre; il évoquait les souvenirs de sa jeunesse, il se rappelait les plus minces détails de la nuit de mort; et c'était là une rêverie triste et profonde où son cœur se perdait.

Et ses oreilles, malgré lui, entendaient ce que les domestiques disaient. Les paroles arrivaient jusqu'à son intelligence, brutales et nettes. Il ne voulait point écouter, et pas un mot ne lui échappait. Tandis que son pauvre être saignait, tandis qu'il se donnait tout entier au désespoir de l'adieu suprême, il était, pour ainsi dire, de moitié dans les conversations cyniques des valets de chambre et des cochers.

Derrière lui, se trouvaient deux domestiques qui discouraient avec animation. L'un tenait pour monsieur, l'autre pour madame.

— Bah! disait ce dernier, la pauvre femme a bien fait de mourir. Elle doit être heureuse dans sa boîte. Monsieur lui rendait la vie dure.

— Qu'en sais-tu? répondait le premier, elle souriait toujours. Son mari ne la battait pas. Elle était fière et se posait en victime pour faire souffrir les autres.

— Je sais ce que je sais. Je l'ai vue pleurer, cela faisait peine à voir. Son mari ne la battait pas, c'est vrai, mais il avait des maîtresses; et, vois-tu, elle est sûrement morte de ce qu'il ne l'aimait plus.

— S'il s'en allait, c'est qu'elle l'ennuyait. Elle n'était pas amusante, madame. Je ne pourrais pas vivre avec une femme comme ça : toute petite et si sérieuse, qu'elle paraissait très grande. C'est elle, je parie, qui a fait répandre le bruit que monsieur avait des maîtresses... Est-ce que tu les as vues, toi, ces maîtresses?

— J'en ai vu une. Je lui ai remis une lettre. Une chipie blonde toute chiffonnée, dont je n'aurais pas voulu pour deux sous, tant elle était

maigre. Elle m'a ri au nez, elle m'a donné des tapes dans le dos en me tutoyant, et c'est ce qui m'a fait comprendre ce qu'elle était. Puis, elle m'a dit pour toute réponse : « N'oublie pas de recommander à ton maître de ne plus m'envoyer ta bête de figure. »

L'autre domestique se mit à ricaner. Il trouvait sans doute la chipie blonde très amusante.

— Eh bien ! après tout, où est le mal? reprit-il. Les gens riches, c'est fait pour avoir des maîtresses. Chez mes derniers maîtres, comme le mari sortait trop souvent, la femme avait pris un amant, et toute la maison vivait contente. Pourquoi madame, au lieu de mourir, n'en a-t-elle pas fait autant?

— Ça ne plaît pas à tout le monde.

— Moi, je n'aurais pas pu aimer madame.

— Moi, je crois que je l'aurais aimée. Elle était très douce et avait une figure qui me revenait. En voilà une maîtresse autrement jolie que la blonde de monsieur!

Daniel ne put en entendre davantage. Il se

retourna brusquement, et son visage irrité effraya les causeurs, qui parlèrent d'autre chose.

Mais le jeune homme avait aperçu, à son côté, la face froide de Louis, le valet de chambre. Lui seul conservait une attitude décente. Il avait certainement entendu la conversation des deux domestiques, et il était resté digne, les lèvres plissées légèrement par son rire mystérieux.

Daniel reprit ses tristes rêveries. Il pensait maintenant aux souffrances cachées dont madame de Rionne lui avait parlé, et il commençait à comprendre ces souffrances. Les paroles qu'il venait d'entendre, lui expliquaient ce que son innocence d'enfant lui avait rendu obscur. Et il baissait la tête, il rougissait de ces infamies, comme s'il les eût commises lui-même. Il se disait que la morte devait s'indigner dans sa bière.

Ce qui le navrait, c'était l'outrageuse liberté de parole de ces hommes. Le corps était à peine froid, on le portait en terre, et il y avait là des gens qui semblaient se plaire à le salir. Rien ne

fut cruel pour lui comme de recevoir sa première leçon de vice à l'enterrement de sa bonne sainte.

Comme il pensait à ces choses, le convoi entra dans le cimetière.

La famille de Rionne avait un tombeau en marbre qui simulait une chapelle gothique. Ce tombeau se trouvait placé dans un endroit où les monuments se touchaient presque, ne laissant entre eux que d'étroits sentiers.

L'assistance était loin d'être aussi nombreuse qu'à l'église. Ceux qui avaient eu le courage de venir jusque-là, firent le cercle, parmi les tombes.

M. de Rionne s'approcha, et les prêtres récitèrent les dernières prières. Puis, on descendit le corps dans le caveau. Le triste mari avait éclaté en sanglots, à la vue de la petite chapelle gothique. Tout enfant, il y avait conduit son père et sa mère, et elle était restée pour lui un objet d'épouvante, auquel il songeait dans ses heures noires. Il savait que ce serait là que son corps

viendrait pourrir, pensée qui lui en rendait la vue terrible.

Il eut un soupir de soulagement, lorsqu'il fut remonté en voiture. Cette funèbre cérémonie était donc finie, il allait enfin pouvoir oublier. On ne s'avoue pas ces pensées-là, mais elles sont au fond des cœurs lâches.

Les assistants s'étaient retirés, et Daniel se tenait encore debout devant le tombeau. Il voulait rester le dernier, pour être seul avec la chère morte et lui faire ses adieux, sans que la foule fût entre elle et lui. Il demeura longtemps muet, causant en lui avec l'âme de l'ange envolé.

Puis, il quitta le cimetière et rentra à l'hôtel.

Il crut remarquer que le concierge le regardait d'un air singulier. On eût dit qu'il hésitait à le laisser entrer, et qu'il était sur le point de lui demander son nom, comme s'il se fût agi d'un inconnu.

Dans le petit jardin, situé entre la grille et l'hôtel, les domestiques, encore en vêtements

noirs, causaient entre eux, réunis devant les écuries. Un palefrenier, qui n'avait pas assisté à l'enterrement, lavait une voiture avec une grosse éponge.

Daniel, qui, par timidité, évitait de passer par la grande allée sablée, fit un détour et s'avança vers le groupe que formaient les domestiques. A sa vue, la conversation s'arrêta brusquement, et il vit tous les regards se tourner vers lui. De méchants sourires s'étalaient sur ces faces épaisses. Ces gens ricanaient et se montraient le pauvre garçon, qui se prit à rougir sans savoir pourquoi.

A mesure qu'il s'approchait, il devinait dans le groupe une hostilité. Les deux hommes auxquels ses regards irrités avaient imposé silence, pendant l'enterrement, étaient là, au milieu de leurs camarades, et parlaient à demi-voix, excitant les autres. Au silence subit qui s'était fait, succédèrent des paroles prononcées à haute voix, sur un ton agressif.

Daniel, rouge de honte, s'arrêta, se deman-

dant s'il ne retournerait pas en arrière. Puis, la pensée de madame de Rionne lui vint, il marcha bravement en avant.

Comme il passait, il entendit des rires ironiques, et des phrases cruelles vinrent le souffleter au visage. Chacun disait son mot.

— Voyez donc le beau page que madame avait là!

— Et cela a reçu de l'éducation! Tandis que nous travaillons comme des nègres, ce va-nu-pieds vit sans rien faire.

— Oui, il nous a fallu servir ce monsieur. Mais tout ça va finir.

— A la porte, le mendiant!

Et, comme Daniel se trouvait devant l'homme qui lavait la voiture :

— Hé! camarade, cria cet homme, viens donc me donner un coup de main.

Tout le groupe éclata de rire.

Daniel avait passé, frémissant. Ces hommes lui rappelaient ses compagnons de collège qui l'insultaient. Il se sentait abandonné comme

autrefois, et il avait hâte de se réfugier dans la solitude. Sa sensibilité délicate était brisée par les paroles grossières de ces malheureux, qui, comptant sur l'impunité, satisfaisaient leurs basses rancunes.

Puis, l'indignation le prit, il revint et regarda les insolents en face. Ceux-ci eurent peur d'être allés trop loin, ils se turent, un peu embarrassés, prêts à ramper, s'il l'eût fallu.

Le jeune homme les tint ainsi silencieux, sous ses regards clairs et droits. Il reprit ensuite sa marche, et, se sentant presque défaillir, après cette minute d'énergie, il monta lentement l'escalier.

Au second étage, il rencontra M. de Rionne qui descendait. Il se rangea contre le mur. Le maître de la maison, qui le connaissait à peine, le regarda en se demandant ce que venait faire chez lui cet étrange garçon.

Daniel ne se méprit pas sur ce regard. Il en comprit l'interrogation muette, et, s'il ne parla pas, c'est que sa langue s'était collée à son

palais, et que d'ailleurs il ne trouvait rien à dire.

M. de Rionne, qui paraissait fort troublé lui-même, ne s'arrêta pas, et Daniel se hâta de monter dans sa chambre.

Là, il se dit une vérité désolante : c'est qu'il ne pouvait rester dans l'hôtel.

Il n'avait pas songé à cela, cette pensée de départ lui fut très pénible. Il eut un rire triste, en songeant que, décidément, il était bien naïf. Sa chère mère n'étant plus là, il devait être forcément jeté à la porte, s'il ne consentait à sortir de bonne grâce. Là-bas, dans le jardin, il entendait encore les rires des domestiques, et une sueur froide lui mouillait les tempes. Il résolut de s'en aller tout de suite.

Songeur, il s'était assis. Il ne pensait pas à lui, il ne se demandait pas où il coucherait le soir, ni ce qu'il ferait le lendemain. Cela lui importait peu. Il avait toute l'insouciance brave de la jeunesse. Ne connaissant pas la vie, il se proposait d'aller en avant, toujours tout droit.

Mais il pensait à Jeanne, et se demandait amèrement de quel secours il lui serait, lorsqu'il aurait quitté l'hôtel. La nécessité le poussait dehors, tandis que le vœu de la morte semblait le retenir là, dans l'injure et dans la bassesse. Puis, il comprit que cela ne pouvait être : madame de Rionne lui avait ordonné de marcher la tête haute, digne toujours. C'était elle qui lui ordonnait de partir.

Il devait s'en aller avant tout, et il chercherait ensuite les moyens d'accomplir sa tâche.

Alors, il se leva. Sa malle était ouverte, laissant voir des effets et du linge qu'il n'avait point encore eu le temps de mettre dans les armoires. La table était chargée de livres et de papiers; et, sur un coin de la cheminée, se trouvait une bourse contenant quelque argent.

Il ne dérangea rien, ne prit rien. Les paroles des domestiques emplissaient encore ses oreilles : tous ces objets lui parurent ne pas lui appartenir. Il aurait cru commettre un vol en emportant la moindre chose.

Il sortit tranquillement, ne gardant que les vêtements qu'il avait sur lui. Il laissa la clef dans la serrure.

Comme il traversait le jardin, il aperçut la petite Jeanne, jouant sur le sable, et il ne put résister au désir de l'embrasser avant de partir.

L'enfant eut peur et recula.

Alors, il lui demanda si elle le reconnaissait. Elle ne répondit pas, le regardant. Cette figure étrange qui lui souriait l'étonnait profondément, et elle cherchait sans doute à se souvenir. Puis, comme cela l'inquiétait, elle fit mine de se lever pour se sauver au plus vite.

Daniel la retint doucement.

— Puisque vous ne me reconnaissez pas, lui dit-il, regardez-moi bien. Sachez que je vous aime beaucoup, et que vous me rendrez très heureux en m'aimant un peu. Je veux être votre ami.

Jeanne n'entendait guère ce langage grave, mais la tendresse de la voix l'avait rassurée. Elle se mit à rire.

— Il faudra toujours me reconnaître maintenant, continua Daniel en riant aussi. Je vais m'en aller, mais je reviendrai, je vous conterai mille belles choses, si vous avez été sage... Voulez-vous m'embrasser, comme vous embrassiez votre mère?

Il se pencha. Mais la petite, en entendant parler de sa mère, se mit à pleurer. Elle repoussa Daniel avec une colère enfantine, et appela : « Maman! maman! » de toute la force de ses sanglots.

Le pauvre garçon demeura interdit. Comme une servante sortait de la maison, il s'éloigna, navré de quitter ainsi l'enfant au bonheur de laquelle il allait vouer sa vie entière.

Et il se trouva dans la rue, dénué de tout, ayant à accomplir une lourde tâche. Sa tendresse et son dévouement seuls le soutenaient.

Il était quatre heures du soir.

## IV

La grille de l'hôtel en se refermant derrière Daniel, eut un grincement sourd. Il regarda autour de lui, sans rien voir, puis se mit à marcher, la tête basse, tout à sa rêverie, ne sachant où le conduisaient ses pas.

Il avait dans les oreilles les pleurs de Jeanne et le bruit de la grille. Il se disait que l'enfant ne le connaissait pas, ne l'aimait pas, et que cette porte venait de gémir d'une étrange façon.

Jusque-là, la douleur avait empli son être entier, la raison s'en était allée. Elle revenait, elle parlait maintenant, et il jugeait nettement les choses. Sa situation lui apparaissait enfin telle qu'elle était.

Un étonnement douloureux le prit devant la réalité. Il se mit franchement face à face avec sa tâche. Il se compara, lui chétif et misérable, à la délicate mission qu'il devait accomplir, et il trembla.

Sa mission était celle-ci : il avait charge d'âme; il devait lutter contre le monde et le vaincre; il lui fallait veiller sur un cœur de femme, lui faciliter le bonheur. Pour faire cela, il irait partout où irait sa protégée, il se tiendrait sans cesse à son côté, afin de la défendre contre les autres et contre elle-même.

Il lui faudrait donc monter jusqu'à elle et même se mettre au-dessus d'elle. Il vivrait dans sa demeure, ou tout au moins aurait ses entrées dans les maisons qu'elle fréquenterait. Il serait un homme du monde, et c'était ainsi qu'il pourrait lutter avec avantage.

Puis, il songeait à lui et se jugeait. Il était laid, timide, maladroit, pauvre. Il se trouvait dans la rue, sans parents, sans amis ; il ne savait même pas où il irait manger et coucher,

le soir. Les domestiques avaient eu raison de le traiter de mendiant, car, lorsque la faim le pousserait, il se déciderait peut-être à tendre la main. Il se regarda marcher, et il eut un rire de pitié, tant il se trouva ridicule.

Et, c'était lui, ce va-nu-pieds, cet enfant de la misère et de la douleur, qui devait être le protecteur de cette petite fille, vêtue de soie, vivant dans la richesse et dans l'élégance! Il se dit qu'il rêvait, qu'il perdait la tête, que madame de Rionne n'avait pu confier son enfant à un pauvre diable comme lui, et qu'en tout cas il ne tenterait même pas cette tâche absurde.

Tout en pensant ces choses, il cherchait ardemment les moyens de tenir le serment qu'il avait fait à la mourante. Ses idées prenaient une direction nouvelle. Son dévouement et sa tendresse parlaient plus haut que sa raison; et il ne se voyait plus, il recommençait à s'exalter.

Il regretta d'avoir quitté l'hôtel. Maintenant qu'il en était sorti, il ne savait comment il

pourrait y rentrer. Le bruit de cette grille avait retenti jusqu'au fond de son cœur.

Il fit mille projets extravagants, comme en font les enfants et les amoureux. Il inventa des moyens irréalisables, s'attachant à chaque nouvelle idée qui surgissait dans sa tête, rejetant un plan impossible pour en former un plus impossible encore.

Mais ce qui revenait sans cesse en lui, c'était le regret amer de ne pas avoir tranquillement emporté Jeanne dans ses bras. Il la revoyait sur le sable, et se persuadait qu'il aurait pu aisément la voler. Et, tout naïvement, il bâtissait le roman de ce rapt, il se voyait fuyant avec l'enfant, la serrant contre sa poitrine, ne reprenant haleine que loin de la maison maudite dont il l'arrachait.

Son visage rayonnait alors. Combien son dévouement devenait doux et facile! Il logeait avec Jeanne, il travaillait, et elle tenait tout de lui. Il l'appelait sa fille, elle l'appelait son père. Dans la pauvreté, dans l'obscurité de cette vie

laborieuse, il lui donnait toutes les vertus, il en faisait une âme droite et fière. Et il croyait entendre les remerciements passionnés de sa bonne sainte.

Brusquement, Daniel s'arrêta. Une pensée terrible lui venait : sa mission était une mission ridicule. Est-ce qu'un garçon de son âge était fait pour veiller sur une petite fille!

Certes, les passants auraient ri, s'ils avaient pénétré dans sa naïveté généreuse. Ses épouvantes du collège le reprenaient. Eh quoi! il devait donc toujours être un paria? Voilà qu'en entrant dans la vie, il se trouvait chargé d'une tâche étrange, qui allait encore augmenter sa gaucherie.

Mais c'était là une pensée mauvaise, une intuition rapide de la vie réelle et positive, qui ne pouvait agir longtemps sur lui. Peu à peu, son visage s'adoucit, ses idées se calmèrent. Il redevint l'enfant ignorant qu'il était. Il voyait madame de Rionne sourire, il l'entendait parler. Et, oubliant les autres, s'oubliant lui-même,

il n'eut plus qu'un ardent besoin d'être bon.

Ce flot de pensées contraires qui venait de l'envahir, cette lutte avaient lassé sa tête, et la vue nette des choses lui échappait. Il se reposa dans la ferme certitude qu'il agirait selon son cœur et que son œuvre ne pourrait manquer d'être bonne. Il abandonnait le reste à la volonté du destin.

Alors, il sortit de lui-même, il s'intéressa aux objets extérieurs, regardant les passants, jouissant de la fraîcheur douce de la soirée. La vie l'occupa, il commença à se demander où il allait et ce qu'il devait faire.

Le hasard l'avait amené devant une des portes du Luxembourg, celle qui s'ouvre presque en face de la rue Bonaparte. Il entra dans le jardin et chercha un banc, car il était brisé de fatigue.

Sous les marronniers, des enfants jouaient, courant et poussant des cris aigus. Les bonnes, avec leurs robes claires, se tenaient debout, causant entre elles ; quelques-unes étaient

assises et écoutaient en souriant des hommes qui leur parlaient à voix basse.

Tout le petit monde des jardins publics allait et venait dans la nuit naissante, avec des bruits ralentis de voix et de pas. Il y avait, tombant des arbres, une lueur verte et transparente; le plafond de feuilles était bas, cachant le ciel; et, à l'horizon, par des échappées, on apercevait les blancheurs des statues et des balustrades.

Daniel eut de la peine à trouver un banc libre. Il finit par en découvrir un, dans un coin écarté, et il s'assit, en poussant un soupir de soulagement. A l'autre extrémité du banc, un jeune homme lisait. Il leva la tête, regarda le nouveau venu, et ils échangèrent un sourire.

Comme l'ombre grandissait, le jeune homme ferma son livre. Puis, il promena un regard insouciant sur ce qui l'entourait. Daniel, pris de sympathie, oubliait ses propres affaires, pour suivre des yeux chaque mouvement de son voisin.

C'était un grand garçon, à la figure belle, un

peu sévère. Ses yeux largement ouverts regardaient en face, ses lèvres fermes et fortes avaient on ne savait quoi de puissant et de loyal, et on lisait, dans la hauteur de son front, un grand cœur. Il paraissait avoir vingt ans. Ses mains blanches, ses vêtements simples, son attitude grave décelaient un étudiant laborieux.

Au bout de quelques minutes, il tourna la tête, il fixa sur Daniel ses regards droits et pénétrants. Celui-ci baissa le front, s'attendant à trouver sur son visage la moquerie avec laquelle chacun l'accueillait. Il sentait la curiosité de ce garçon peser sur lui, et il se figurait voir l'expression méchante de ses lèvres. Puis, il s'enhardit, et il ne vit sur la face de son voisin qu'un bon sourire d'amitié et d'encouragement.

Plein de gratitude, il osa se rapprocher et dire à cet ami inconnu qu'il faisait beau, que le Luxembourg était un lieu de délices pour les promeneurs fatigués.

Ah! ces bonnes causeries, qui naissent d'une rencontre, et qui parfois décident de l'amitié

de toute une vie. On se voit pour la première fois, le hasard vous met face à face, et voilà que le cœur se vide, voilà qu'on se livre tout entier, pris d'une confiance soudaine et irréfléchie. On éprouve une jouissance à se confesser ainsi au hasard; on trouve une douceur dans cet abandon de soi-même, dans cette entrée brusque d'un inconnu au plus profond de son être.

En quelques minutes, les deux jeunes gens se connaissaient comme s'ils ne s'étaient jamais quittés depuis leur enfance. Ils avaient fini par se mettre côte à côte sur le banc, et ils riaient en frères.

La sympathie naît à la fois des ressemblances et des dissemblances. Le nouvel ami de Daniel s'était sans doute senti attiré vers lui par son visage inquiet, sa gaucherie, son aspect doux et bizarre. Lui qui avait la force et la beauté, il se plaisait à être bon pour les êtres chétifs.

Puis, lorsqu'ils eurent causé, ils se sentirent frères pour la vie. Tous deux étaient orphelins, tous deux avaient choisi l'âpre recherche du vrai

par la voie des sciences, tous deux ne devaient compter que sur eux-mêmes. Ils se ressemblaient, et les idées de l'un éveillaient dans l'esprit de l'autre des idées semblables.

Daniel, au milieu des hasards de la conversation, conta son histoire, en ayant soin de ne pas parler de la tâche pour laquelle il allait vivre désormais. D'ailleurs, il n'eut pas besoin de se faire violence : il avait mis son dévouement au plus profond de son cœur, et il le le tenait là, loin des regards de tous.

Il apprit que son compagnon luttait avec courage contre la pauvreté. Arrivé à Paris sans un sou, ce garçon à l'âme virile, à l'intelligence puissante, s'était dit qu'il deviendrait un des savants distingués de son âge. En attendant de s'élever, il tâchait de vivre; il gagnait quelque argent à faire des besognes ingrates; puis, le soir, il étudiait, il veillait parfois la nuit entière.

Tandis qu'ils se confiaient l'un à l'autre avec l'abandon de la jeunesse, l'ombre, sous les

marronniers, devenait plus noire. On n'apercevait plus que les taches faites par les tabliers et par les coiffes des bonnes. Il venait des coins du jardin un murmure vague, mêlé de rires, qui s'éteignait doucement dans le crépuscule.

Les tambours battirent, les derniers promeneurs gagnèrent les portes. Daniel et son camarade se levèrent, et tout en causant se dirigèrent ensemble vers la petite grille qui faisait alors face à la rue Royer-Collard.

Arrivés sur le trottoir de la rue d'Enfer, ils s'arrêtèrent un instant, continuant leurs confidences. Au milieu d'une phrase, le jeune homme s'interrompit, et interrogeant son compagnon :

— Où allez-vous? lui demanda-t-il.

— Je ne sais pas, répondit tranquillement Daniel.

— Comment! vous n'avez pas de demeure, vous ne savez où coucher?

— Non.

— Vous avez mangé, au moins?

— Ma foi, non.

Ils se mirent à rire tous deux. Daniel paraissait enchanté.

Alors, l'autre, d'une voix simple :

— Venez avec moi, dit-il.

Et il le conduisit chez une fruitière où il prenait ses repas. On fit réchauffer un restant de ragoût que Daniel dévora : il n'avait pas mangé depuis l'avant-veille.

Puis, son compagnon le mena dans la petite chambre qu'il occupait, impasse Saint-Dominique-d'Enfer, au n° 7. La maison est aujourd'hui démolie. C'était un vaste logis, aux larges escaliers, aux longues fenêtres, qui avait servi autrefois de couvent; les mansardes, situées sur le derrière, dominaient de grands jardins plantes de béaux arbres.

Les deux jeunes gens, assis devant la fenêtre ouverte, regardant les ombres noires des ormes, achevèrent de mettre leur cœur à nu. A minuit, ils causaient encore, la main dans la main.

Daniel se coucha sur un petit canapé dont

l'étoffe rouge s'en allait par lambeaux. Quand la lampe fut éteinte :

— A propos, lui dit son ami, je me nomme Georges Raymond. Et vous?

— Moi, répondit-il, je me nomme Daniel Raimbault.

## V

Le lendemain, Georges présentait Daniel à une sorte d'auteur-éditeur pour lequel il travaillait, et le faisait admettre comme collaborateur à un dictionnaire encyclopédique qui occupait une trentaine de jeunes gens. On était là, pour ainsi dire, à titre de commis; on compilait, on collationnait pendant dix heures et on touchait quatre-vingts à cent francs par mois, selon les mérites. Le patron se promenait dans le bureau, du pas d'un maître d'étude qui surveille des élèves; il ne lisait même pas les manuscrits, et il signait le tout. Ce métier de garde-chiourme lui rapportait environ vingt mille francs par an.

Daniel accepta avec joie et reconnaissance le labeur de brute qu'on lui offrait. Georges, qui lui avait avancé quelque argent, toutes ses économies, lui ouvrit un crédit chez la fruitière et lui loua, dans la maison de l'impasse Saint-Dominique-d'Enfer, une chambre voisine de la sienne.

Pendant les premiers quinze jours, Daniel fut comme écrasé par la vie nouvelle qu'il menait. Il n'était pas accoutumé à un pareil travail; le soir, il avait la tête pleine de ce qu'il avait fait dans la journée. Il ne pensait presque plus pour son propre compte.

Un dimanche matin, comme il avait tout un jour de liberté devant lui, il fut pris du désir ardent de revoir Jeanne. La nuit, il avait rêvé de la pauvre morte, et tout son enthousiasme lui était revenu.

Il sortit furtivement, sans prévenir Georges, et se dirigea vers le boulevard des Invalides.

Gaiement, il fit le chemin. Ses membres s'étaient raidis pendant les quinze jours qu'il venait de passer, assis sur une chaise, feuille-

tant de vieux livres; il lui semblait qu'il se trouvait en congé, comme un écolier qui doit, le lendemain, retourner à son collège.

Il ne songeait guère, il se disait qu'il allait voir Jeanne, et il jouissait en enfant de l'air et de la marche. De l'impasse Saint-Dominique-d'Enfer au boulevard des Invalides, tout lui parut joyeux : pas la moindre tristesse, pas la plus mince inquiétude.

Quand il fut devant la grille de l'hôtel, une peur subite le prit. Il se demanda ce qu'il ferait là, ce qu'il dirait et ce qu'on lui répondrait. Il eut une défaillance. Ce qui l'embarrassait surtout, c'était d'expliquer sa visite.

Mais il ne voulut pas réfléchir, car il sentait le courage lui échapper, et il sonna bravement, tout frémissant au fond de lui.

La porte s'ouvrit, il traversa le jardin, et, comprenant que jamais il n'avait été plus gauche, il s'arrêta sur la première marche du perron. Quand il eut repris haleine, il se hasarda à lever les yeux.

On entendait dans l'hôtel un bruit violent de marteaux; des menuisiers réparaient les portes dans le vestibule; et il y avait des peintres, accrochés le long de la façade, qui grattaient les murs.

Daniel, étonné, peut-être même un peu satisfait, s'approcha d'un ouvrier et lui demanda où était M. de Rionne. L'ouvrier le renvoya au concierge, qui lui apprit que M. de Rionne venait de vendre l'hôtel et qu'il habitait maintenant rue de Provence.

Le lendemain de la mort de sa femme, le veuf s'était mis à exécrer ce logis, qui restait plein de sanglots. Les senteurs de l'enterrement traînaient encore dans les chambres, et il frissonnait lorsqu'il descendait l'escalier, croyant toujours entendre le bruit de la bière heurtant les marches. Il résolut de changer de demeure au plus vite.

Puis, il songea que la vente de l'hôtel lui mettrait entre les mains une somme assez ronde. D'autre part, il n'était pas fâché de quitter le

boulevard des Invalides et d'aller se loger en plein quartier élégant. Quand il pourrait reprendre sa vie de garçon, le vice y serait à portée de sa main. Il loua tout un premier étage et déménagea.

Daniel prit la nouvelle adresse, et poussé par son désir de voir Jeanne à tout prix, il se dirigea vers la rue de Provence. Mais, pendant cette longue course, son cœur ne chantait plus si gaiement : les difficultés de sa tâche, l'incertitude de la vie se présentaient à lui plus menaçantes que jamais. Une averse l'obligea à se mettre sous une porte ; il lui fallut marcher dans la boue ; et, quand il monta l'escalier somptueux de la maison où habitait M. de Rionne, il remarqua avec terreur qu'il était horriblement crotté.

Ce fut Louis qui lui ouvrit. Sa face froide n'exprima pas la moindre surprise ; on eût dit qu'il ne reconnaissait pas le jeune homme ; mais il y avait, dans les coins de ses lèvres, cet imperceptible sourire qui ne le quittait point.

Il dit poliment à Daniel que monsieur n'était pas là, mais qu'il ne tarderait pas à rentrer; et il l'introduisit dans un magnifique salon, où il le laissa seul.

Daniel n'osa pas s'asseoir. Ses pieds faisaient sur le tapis de larges taches, et il restait planté sur les jambes, redoutant d'avancer d'un pas, car le cœur lui manquait à chaque nouvelle trace qu'il laissait de son passage. En levant les yeux, il vint à se voir en pied dans une grande glace : rien ne lui parut plus étrange que sa personne, et cela le mit presque en gaieté.

Au fond, il était enchanté de la tournure que prenaient les choses. Il ne tenait pas du tout à voir M. de Rionne, et il espérait qu'il allait pouvoir embrasser Jeanne, puis se retirer bien vite, avant que le père rentrât. Il se penchait, il écoutait avec anxiété. S'il avait surpris les rires de l'enfant, il aurait pénétré tranquillement jusqu'à elle.

Tandis qu'il prêtait ainsi l'oreille, le timbre sonna, et il entendit dans l'antichambre le bruit

d'une robe de soie. Il y eut un rire de femme, la nouvelle venue se mit à causer à demi-voix avec Louis. Les paroles n'arrivaient pas jusqu'au jeune homme.

Au bout d'un instant, la robe de soie fit entendre de nouveau son murmure léger, la porte du salon s'ouvrit, et une jeune femme parut sur le seuil.

C'était Julia.

Elle était adorablement vêtue de gris clair, avec des dentelles blanches et des rubans bleu pâle. Sa petite tête, fine et hardie, souriait dans ses cheveux blonds. Le blanc et le rose dont elle s'était plaqué les joues, donnaient à son visage un charme pervers. Elle portait, en façon de chapeau, une tresse de paille dans laquelle étaient piqués des bluets.

Julia se trouvait dans la peine. On allait lui vendre ses meubles, et elle avait songé à M. de Rionne, qu'elle ne voyait plus depuis quinze jours. Poussée par la nécessité, elle courait après lui, ce dont elle enrageait.

Elle s'avança, et, lorsqu'elle fut au milieu du salon, en face de Daniel, l'effort qu'elle fit pour retenir l'éclat de rire qui lui montait à la gorge, faillit l'étouffer.

Ce grand garçon, à la figure longue, aux cheveux jaunes, qui se tenait là, les jambes écartées, tout ahuri, lui parut être le dernier mot du ridicule et de l'étrange. Elle suffoquait de gaieté.

Elle se hâta de gagner une pièce voisine, où Daniel l'entendit rire comme une folle. Mais un nouveau bruit de voix s'éleva.

Cette fois, c'était M. de Rionne qui rentrait. Il échangeait quelques mots avec Louis; et, soudain, il parut s'irriter. Il ouvrit violemment la porte du salon.

Daniel se faisait tout petit en se posant la terrible question : qu'allait-il dire, qu'allait-on répondre? Il s'était réfugié dans un coin, il attendait avec angoisse.

M. de Rionne ne le vit même pas. Il traversa brusquement le salon, entra dans la pièce voi-

sine, où se trouvait Julia. En ce moment, il était vraiment indigné de l'audace de cette fille. Le cadavre de sa femme était encore là, et son épouvante lui faisait une vertu.

Daniel, sans écouter, entendit ces paroles prononcées à voix haute :

— Que voulez-vous? demanda M. de Rionne avec colère.

— Je viens vous voir, répondit paisiblement Julia.

— Je vous ai défendu de venir chez moi. Vous deviez y venir moins que jamais, dans le deuil où je me trouve.

— Voulez-vous que je m'en aille?

M. de Rionne ne parut pas entendre. Il éleva la voix davantage.

— Votre présence est déplacée ici. Je vous croyais plus de cœur et plus de bon sens.

— Alors, je m'en vais.

Et elle se mit à rire, prête à se retirer, donnant de petites tapes sur sa jupe.

M. de Rionne s'emporta. Il répétait sous toutes

les formes qu'elle n'aurait pas dû se montrer chez lui, tandis qu'elle offrait toujours de s'en aller, et il ne finissait pas, et elle ne s'en allait pas.

Puis, le bruit des voix se calma. Les phrases devinrent plus longues et plus douces. Bientôt, ce ne fut plus qu'un murmure. Daniel finit par entendre le frisson d'un baiser.

Il ne voulut pas rester davantage. Il retourna dans l'antichambre, où il trouva Louis, qui lui dit sans rire, avec dignité :

— Je crois que monsieur ne vous recevra pas aujourd'hui.

Daniel avait déjà ouvert la porte.

— Mademoiselle Jeanne n'est pas ici, au moins? demanda-t-il.

Louis fut tellement surpris de cette question, qu'il faillit perdre son calme superbe.

— Non, non, elle est chez sa tante, madame Tellier.

Et, comme Daniel demandait l'adresse de cette dame, il la lui donna. Elle demeurait rue d'Amsterdam.

M. de Rionne avait compris qu'il ne pouvait garder sa fille près de lui. D'ailleurs, il n'était pas fâché de se débarrasser d'un témoin qui l'aurait gêné plus tard. Il l'avait donc confiée à sa sœur, au hasard, sans s'inquiéter de l'avenir. « Elle sera mieux chez toi, avait-il dit à madame Tellier : une femme est nécessaire à l'éducation d'une fille. Si j'avais eu un garçon, je l'aurais gardé. » Et il mentait, car il souhaitait ardemment une liberté entière.

Daniel s'en alla, en répétant tout bas l'adresse qu'on venait de lui indiquer. Il se mourait de faim et de fatigue; mais il ne voulut pas s'arrêter un instant, et il courut rue d'Amsterdam.

L'averse avait nettoyé le ciel, il faisait un soleil clair, et les pavés étaient déjà secs. Le jeune homme frotta le bas de son pantalon et effaça du coude les gouttes de pluie marquées sur son chapeau.

La demeure de madame Tellier était une de ces grandes maisons neuves, avec leurs larges façades plates, ornées de maigres sculptures. La

porte cochère s'ouvrait, haute et étroite, sur une cour où il y avait tout juste la place d'une corbeille de verdure et de fleurs.

Daniel s'engagea résolument sous la porte cochère. Comme il s'y trouvait, il faillit être écrasé par une calèche qui sortit brusquement et qui passa à grand tapage. Il n'eut que le temps de se réfugier sur le mince trottoir intérieur.

Dans la calèche, il aperçut une dame de vingt-cinq à trente ans qui le regarda avec une indifférence dédaigneuse. Elle était merveilleusement mise, d'une façon très compliquée et très riche. Elle ressemblait à Julia, ou du moins tâchait de lui ressembler par son allure et ses chiffons.

Daniel s'adressa à une femme de chambre qui était restée sur le perron, regardant la voiture s'éloigner. Il lui demanda madame Tellier.

— Elle sort, répondit-elle, vous venez de la voir.

Daniel demeura fort embarrassé. « Ainsi, pensait-il, cette dame, si étrangement vêtue,

est la nouvelle mère de Jeanne! » Et, à cette pensée, il éprouva comme une sourde peur.

La sœur de M. de Rionne, à seize ans, avait été une jeune ambitieuse, très positive, cherchant à tirer de la vie le meilleur parti possible pour sa jouissance. Elle s'était posé la question du mariage comme un problème d'arithmétique, et elle avait résolu ce problème avec toute l'exactitude d'un mathématicien.

D'une intelligence nette, elle voyait très clair dans ses intérêts. Le monde moral lui était fermé, et son cœur ne l'embarrassait guère. Très bornée lorsqu'il s'agissait de passion et de sentiment, elle se montrait fort intelligente dès qu'il lui fallait disposer de son corps et de sa fortune.

Aussi avait-elle pris en exécration la noblesse, la classe dans laquelle elle était née. Elle disait que, parmi ces gens-là, les maris mangent d'ordinaire l'argent, et que les femmes n'ont bientôt plus vingt pauvres robes à se mettre. Elle regardait le ménage de son frère avec une condescendance pleine de pitié, et elle pensait que cette

pauvre Blanche avait été une sotte en épousant un homme qui prenait tout le plaisir pour lui.

Elle s'était carrément mariée avec un industriel, comprenant qu'un tel homme travaillerait pour elle et qu'elle serait seule à puiser dans les sacs. Et elle y puisait à pleines mains, sachant qu'ils étaient inépuisables. Son calcul se trouva juste de tous points. M. Tellier garda ses habitudes de parvenu, il augmenta la richesse commune sans y toucher jamais. Sa femme, dans ses jours de belle humeur, se disait tout bas qu'elle était le de Rionne de la communauté.

Elle avait cependant une inquiétude. L'industriel tournait peu à peu à l'homme politique. Il parlait de la députation. Au fond, elle aurait préféré qu'il se tînt tranquille.

Quant à elle, elle était devenue la reine de la mode, et ce titre lui coûtait fort cher. Elle avait un renom d'extravagance délicieuse; elle se jetait dans tous les ridicules, et les changeait aussitôt en suprêmes élégances.

Elle nourrissait une haine terrible contre

Julia et ses pareilles, car elle se trouvait souvent obligée de les copier ; mais elle avait inventé de les copier en les exagérant, de façon à les devancer et à paraître leur donner le ton. Elle en était arrivée ainsi à la démence en matière de toilette, et toutes les femmes de Paris tâchaient d'être aussi folles qu'elle.

Un jour, aux courses, on l'avait insultée, la prenant pour une fille. Elle s'irrita, pleura, se fit connaître, exigea des excuses. Au fond, elle était enchantée.

Daniel, à la voir passer, eut une rapide intuition de ces choses, et il se tenait debout devant la femme de chambre, n'osant la questionner.

Mais celle-ci était bonne fille. La voyant sourire :

— Pardon, lui demanda-t-il, mademoiselle Jeanne de Rionne est-elle là?

— Oh ! non, répondit-elle. Elle était toujours dans les jupes de madame, et madame est bien trop nerveuse pour souffrir un enfant autour d'elle.

— Et où est-elle, maintenant?

— On l'a mise au couvent, il y a huit jours.

Daniel demeura interdit. Il reprit en hésitant :

— Restera-t-elle longtemps au couvent?... Quand reviendra-t-elle?

— Ah! mais, je ne sais pas, moi, répondit la femme de chambre, qui commençait à s'impatienter. Je crois bien que madame compte l'y laisser une bonne dizaine d'années.

## VI

Douze ans se passèrent.

La vie de Daniel, pendant ce long espace de temps, fut sans histoire. Les jours se succédaient, tranquilles et égaux, et, lorsque ses souvenirs s'éveillaient, les années lui paraissaient des mois. Il vécut en lui, s'isolant, se plaisant dans la pensée constante qui le guidait en ce monde. Il trouvait Jeanne au fond de chacun de ses actes, de chacune de ses idées. Cette sorte de monomanie généreuse le plaça dans une sphère sereine, loin des hontes et des misères de l'existence. Il fut protégé à chaque heure par cette fillette blonde, qu'il voyait toujours toute petite, avec son bon sourire d'ange.

Et il eut cette gravité du prêtre qui passe dans les rues, portant Dieu en lui. Quand on l'interrogeait brusquement, sa pensée semblait toujours descendre de haut et faire un effort pour s'accommoder aux choses de la terre.

Ce n'était plus ce garçon maladroit, à la mine effarée, ne sachant que faire de ses bras et de ses jambes; c'était un homme doux, légèrement voûté, faisant oublier sa laideur par le charme de son sourire. Les femmes pourtant ne l'aimaient pas, car il ne savait que leur dire, et leur présence seule suffisait pour lui rendre sa gaucherie d'autrefois.

Il travailla pendant près de huit ans au dictionnaire encyclopédique. Ce travail anonyme lui plaisait. Il goûtait une sorte de joie, seul, dans le coin d'un bureau, à se dire qu'il était là paisible et inconnu. Il préférait attendre ainsi le jour où la lutte le réclamerait.

Parfois, il levait la tête et il rêvait. Il se figurait l'heure où Jeanne sortirait du couvent, où il pourrait la revoir. C'étaient là ses grandes

récréations, des moments délicieux et consolateurs. Le reste du temps, il fonctionnait comme une machine. Pour dégager sa pensée, il avait réduit son corps à exécuter ponctuellement sa besogne d'employé.

L'auteur du dictionnaire avait vite compris le parti qu'il pouvait tirer de ce garçon qui travaillait comme un nègre, sans se plaindre, avec des sourires de béatitude. Depuis longtemps, il cherchait le moyen de gagner ses vingt mille francs sans même venir au bureau. Il était las de surveiller ses prisonniers. Daniel fut une trouvaille précieuse pour lui. Peu à peu, il le chargea de la direction de toute la besogne, distribution du travail, revision des manuscrits, recherches particulières. Et, moyennant deux cents francs par mois, il résolut le difficile problème de ne jamais toucher à une plume et d'être l'auteur d'un ouvrage monumental.

Daniel se laissa, avec joie, écraser par le travail. Ses compagnons, qui n'avaient plus le terrible auteur derrière eux, compilaient le moins

possible, et il se trouva faire une partie de leur besogne.

Il acquit ainsi de vastes connaissances; son esprit puissant retint et classa toutes les sciences diverses qu'il était obligé de remuer; et cette encyclopédie, qu'il bâtissait presque à lui seul, se gravait ainsi dans son cerveau. Ces huit années de recherches incessantes en firent un des jeunes gens les plus érudits de France. De l'employé modeste et exact, il sortit un savant de premier mérite.

Il se plut surtout à l'étude des vérités mathématiques et naturelles. Il s'était réservé la partie scientifique; et, le soir, rentré chez lui, il travaillait encore, il cherchait avec passion à formuler la philosophie des sciences. Dans la solitude chaste où il vivait, n'ayant qu'une enfant de six ans dans le cœur, il aima d'amour l'analyse, il mit à étudier les emportements de son âme ardente.

Plusieurs fois, Georges Raymond avait voulu lui faire quitter la place ingrate où il usait le

meilleur de lui-même. Il désirait le prendre avec lui pour écrire en commun un ouvrage important. Mais Daniel ne souhaitait pas la liberté, il se trouvait bien dans sa servitude, qui lui donnait ce qu'il souhaitait, un travail acharné, incessant.

Georges n'était plus le pauvre hère qui lisait modestement assis sur un banc du Luxembourg. Il avait joué si énergiquement des coudes, qu'il venait enfin de se faire une place au soleil. Il commençait à être connu dans le monde scientifique par des travaux très remarquables sur certains points de l'histoire naturelle.

Daniel se décida enfin à abandonner son bureau et à accepter la proposition de Georges. Le dictionnaire encyclopédique se trouvait à peu près terminé : il lui manquait, pour être publié complètement, quelques livraisons dont les matériaux étaient prêts.

Les deux jeunes gens ne se quittèrent plus. Ils n'avaient d'ailleurs jamais cessé, depuis leur rencontre, de vivre dans une étroite intimité.

Ils mirent leur intelligence en commun, et écrivirent plusieurs mémoires sur leurs recherches, qui firent grand bruit. Daniel consentit à partager les bénéfices, mais il ne voulut jamais signer de son nom. Il considérait toute cette époque de sa vie comme du temps perdu, il se réservait pour sa véritable œuvre, qui devait être le bonheur de Jeanne. Il grandissait en science et en mérite, sans le vouloir, uniquement pour ne pas rester oisif.

Georges, connu, presque célèbre, était allé habiter tout un appartement, rue Soufflot. Daniel n'avait pas voulu quitter la vieille maison de l'impasse Saint-Dominique-d'Enfer. Il se trouvait bien là, dans ce coin perdu, n'entendant pas les bruits de la ville. Son cœur s'épanouissait, dès qu'il montait les marches rompues du large escalier. Sa chambre, étroite et haute, avait un air de tombe qui lui plaisait; il s'y enfermait et s'y oubliait; il aurait voulu n'en sortir que pour courir près de Jeanne. Il aimait le ciel et les arbres qu'on apercevait de

la fenêtre, parce que bien souvent il les avait regardés, dans ses heures de rêveries, en songeant à sa chère petite fille.

Pendant douze ans, il resta ainsi dans cette chambre silencieuse. Elle était si pleine pour lui de sa chère et unique pensée, qu'il ressentait une grande tristesse à la seule idée de la quitter. Il lui semblait qu'ailleurs il n'aurait plus vu Jeanne devant lui, dans chaque objet.

Parfois, Georges, le soir, accompagnait Daniel jusqu'à sa demeure. Et ils avaient de longues et bonnes causeries sur les premières années de leur amitié, lorsque tous deux logeaient dans la maison.

Ils y vivaient alors presque seuls, voyant quelques rares camarades. C'était dans cette solitude que leur sympathie avait fini par se changer en estime et en affection raisonnées. Ils avaient appris à s'aimer, leur raison était ainsi devenue complice de leur cœur.

Daniel éprouvait pour Georges un sentiment tout fraternel. Il se reposait dans ce caractère

loyal, il en connaissait la fermeté et la douceur. Georges était sa troisième tendresse dans la vie, et il se demandait parfois ce qu'il serait devenu, s'il ne l'avait pas rencontré.

Il ne songeait point, en se posant cette question, au secours matériel que son ami lui avait prêté. Lui qui se sentait l'éternel besoin d'aimer et d'être aimé, il remerciait simplement le destin de lui avoir envoyé cette grande amitié qui l'aidait à vivre.

Georges, dont la nature était plus froide, n'avait pas les expansions de Daniel. Il le traitait un peu en enfant et l'aimait en frère aîné. Il avait vite pénétré les tendresses profondes de ce cœur, il savait quelle âme dévouée se cachait dans ce corps ingrat, et il en était arrivé à ne plus voir le visage de Daniel. Quand on riait de son ami, il s'étonnait, il ne pouvait comprendre que tout le monde n'aimât pas cette intelligence délicate et élevée.

Il s'était aperçu que Daniel cachait un secret au plus profond de son être. Jamais il ne le

questionna, jamais il ne voulut le forcer aux confidences. Il savait qu'il était orphelin, qu'une sainte femme l'avait recueilli et fait élever, et que cette femme était morte. Cela lui suffisait. Il se disait que son ami ne pouvait cacher qu'une bonne pensée.

Pendant douze ans, Daniel alla chaque mois rue d'Amsterdam. Il n'entrait pas toujours, il rôdait devant la maison; et, parfois seulement, il se hasardait à demander des nouvelles de Jeanne.

Ces jours-là, il se levait de bonne heure. Il faisait le chemin à pied, une grande lieue. Il marchait vite, heureux dans les rues, seul au milieu de la foule, n'ayant même plus Georges à son côté; et il y avait, tout au fond de lui, un espoir secret de revoir enfin son enfant.

Il arrivait, et longtemps il se promenait sur le trottoir, allant et venant, regardant la porte de loin. Puis, il se rapprochait, guettait la sortie d'un domestique : s'il ne voyait personne qu'il pût interroger, parfois il s'en retournait triste et

découragé, parfois il se décidait à entrer chez le concierge, qui le recevait brusquement, avec des regards de défiance.

Mais quelle joie, lorsqu'il pouvait arrêter une personne de l'hôtel et la questionner à l'aise! Il était devenu très rusé, il inventait des fables, il amenait tout naturellement le nom de mademoiselle Jeanne de Rionne, et il attendait avec anxiété ce qu'on allait lui répondre. Quand on lui disait : « Elle va bien, elle est grande et belle », il était tenté de remercier les gens, comme si on l'eût félicité des grâces de son propre enfant.

Et, le cœur débordant d'allégresse, il s'en retournait, comme un homme ivre, coudoyant les passants, se retenant pour ne pas chanter. Il remontait les faubourgs, faisait mille rêves; il courait la banlieue, mangeait en riant dans un cabaret, se couvrait de boue ou de poussière, et ne regagnait que le soir l'impasse Saint-Dominique-d'Enfer, mort de fatigue et de joie.

Georges était habitué à ces équipées. Les

premières fois, lorsque son ami rentra, il le plaisanta, le gronda presque. Et, comme le coureur gardait un silence farouche, il se contenta de sourire, après chaque nouvelle sortie, et de penser :

— Allons, Daniel est allé voir sa maîtresse.

Un jour, comme le jeune homme arrivait essoufflé, le visage rayonnant, il lui prit les mains, et, se hasardant :

— Est-elle jolie, au moins? lui demanda-t-il.

Daniel, sans répondre, le regarda d'un air si surpris et si navré, qu'il eut conscience d'avoir commis une sottise; et ce fut depuis ce jour qu'il respecta religieusement le secret de son ami. Sans savoir pourquoi, lorsqu'il le voyait revenir, après une journée d'absence, il l'aimait davantage.

Ils vécurent ainsi côte à côte, n'admettant personne entre eux. Dans les commencements, ils recevaient parfois un voisin, un jeune homme du nom de Lorin, qui courait après la fortune. Ils l'acceptaient, ne pouvant le mettre à la porte;

mais son visage bilieux et ses yeux rapides, ne se fixant jamais, leur déplaisaient et les inquiétaient.

Ce Lorin était un intrigant en herbe, qui guettait l'occasion, tout prêt à violenter le sort. Il disait d'ordinaire que la ligne droite, dans la vie, est le chemin le plus long. Rien ne lui paraissait plus maladroit que de prendre une carrière, la médecine ou la procédure, par exemple; ces médecins et ces avocats gagnent sou à sou une pauvre aisance. Lui, il voulait aller plus vite, il furetait, il attendait, jurant qu'il gagnerait du coup une fortune.

Et il la gagna, comme il l'avait dit. Il parla de gains réalisés au jeu, d'affaires de Bourse. On ne sut jamais nettement à quoi s'en tenir. Puis, il se lança dans les affaires, il plaça son argent dans l'industrie, et, en quelques années, le hasard aidant, il devint puissamment riche.

Daniel et Georges, qui avaient appris sur son compte des choses délicates, furent enchantés de ne plus le voir. Il habitait maintenant la rue

Taitbout et détestait le souvenir de l'impasse Saint-Dominique-d'Enfer.

Il vint cependant un soir leur rendre visite, pour étaler son luxe et sa bonne mine. Dans le contentement de son ambition, il était devenu beau garçon. La richesse avait donné de l'assurance à ses regards, et la bile s'en était allée de son visage.

Les deux amis le reçurent très froidement. Il ne revint pas.

Daniel et Georges se suffisaient l'un à l'autre. Ils s'aimèrent et s'unirent jusque dans leur intelligence. Jamais l'un n'avait pensé que l'autre pourrait le quitter un jour.

## VII

Un matin, Daniel alla rue d'Amsterdam, et, lorsqu'il rentra le soir, il déclara à Georges qu'il partait le lendemain, pour toujours peut-être.

Il avait appris dans la journée que Jeanne était sortie définitivement du couvent et qu'elle habitait chez sa tante. Cette nouvelle l'avait rendu comme fou. Il n'eut plus qu'une pensée : entrer, se fixer dans cette maison, où se trouvait sa chère tendresse.

Il chercha, inventa, se mit en campagne. Il finit par savoir que M. Tellier, qui venait enfin d'entrer au Corps législatif, désirait un secrétaire et son plan fut aussitôt fait. Il courut

demander des recommandations, il envoya parler pour lui l'auteur du Dictionnaire qui lui gardait de la reconnaissance.

Il devait se présenter le lendemain, et il était certain d'être accepté.

Georges, douloureusement surpris, regardait Daniel sans trouver une parole.

— Mais nous ne pouvons nous quitter ainsi, dit-il enfin. Nous avons du travail sur le chantier pour plusieurs années. Je comptais sur toi, j'ai besoin de ton aide... Où vas-tu? Que veux-tu faire?

— Je vais entrer comme secrétaire chez un député, répondit simplement Daniel.

— Toi, le secrétaire d'un député ! — et Georges se mit à rire, — tu plaisantes, n'est-ce pas? tu ne peux sacrifier la belle carrière qui s'ouvre devant toi, pour une place infime et ingrate. Songe que l'avenir est à nous.

Daniel haussa les épaules avec une parfaite indifférence, et il eut un sourire de suprême dédain. Que lui importait la célébrité ! Son

avenir n'était-il pas le bonheur de Jeanne ? Il lui sacrifiait tout, sans un regret ; il descendait, il acceptait une position inférieure, une servitude de la pensée, pour pouvoir veiller plus à l'aise sur l'enfant qu'on lui avait confiée.

— Ainsi tu ne veux point faire ton chef-d'œuvre ? répétait Georges avec insistance.

— Mon chef-d'œuvre est ailleurs, répondit doucement Daniel ; je te quitte pour y aller travailler. Ne me questionne pas ; je te dirai tout un jour, lorsque la besogne sera faite. Ne me plains pas surtout. Je suis heureux, car il y a douze ans que j'attends la félicité qui m'arrive aujourd'hui. Tu me connais, tu sais que je suis incapable de faire une action bête ou honteuse. N'aie donc point souci de mon départ, dis-toi que mon cœur est satisfait et que je vais accomplir ma tâche en cette vie.

Georges lui serra la main pour toute réponse. Il comprenait que la séparation était nécessaire, il sentait dans les paroles de son ami une ardeur si généreuse, qu'il devinait,

dans ce départ brusque, un dévouement sans bornes.

Le lendemain, Daniel le quitta, avec de grosses larmes. Il avait passé la nuit sans dormir, rangeant tout dans sa chambre, disant un adieu suprême à ces murs dans lesquels il ne rentrerait plus sans doute. Son cœur battait d'allégresse, et il y avait en lui une tristesse vague, cette tristesse que les bonnes âmes éprouvent lorsqu'elles quittent une demeure où elles ont espéré et pleuré.

Dans la rue, il retint Georges un instant.

— Je viendrai te voir, si je puis, lui dit-il rapidement. Ne m'en veux pas et travaille pour deux.

Et il se sauva, marchant vite. Il n'avait pas voulu que son ami l'accompagnât.

Un tel flot de pensées battait dans sa tête, qu'il arriva rue d'Amsterdam sans avoir conscience du chemin parcouru.

Le passé et l'avenir l'emplissaient : il revoyait madame de Rionne mourante; il suivait avec

une merveilleuse lucidité, mois par mois, les années écoulées; et, en même temps, il cherchait à prévoir les événements qui allaient se succéder.

Une figure dominait sa rêverie : celle de Jeanne, de Jeanne toute petite, telle qu'il l'avait laissée sur le sable de l'allée, au boulevard des Invalides. Et il se sentait une flamme dans la poitrine, toute une tendresse brûlante.

En somme, cette petite fille était à lui, sa mère la lui avait donnée, elle lui appartenait comme un héritage d'amour. Il s'étonnait qu'on eût pu la lui voler si longtemps ; il se révoltait, puis s'apaisait, lorsqu'il venait à songer qu'on allait la lui rendre. Elle serait à lui, toute à lui. Il l'aimerait comme il avait aimé la mère, à deux genoux, ainsi qu'une sainte. Et sa tête extravaguait, et il sentait monter dans son être la folie de l'abnégation.

Son affection débordait et l'étouffait. Pendant douze ans, il avait mis fortement les mains sur son cœur pour l'empêcher de battre; il s'était

réduit au rôle de machine, il avait attendu muet, froid, passif. Le réveil venait, un réveil terrible de passion. Il s'était opéré dans ce cœur un travail caché, incessant; les facultés aimantes, par manque d'expansion, s'y trouvaient accrues et irritées; et il en était arrivé ainsi à l'idée fixe. Tout s'exagérait, il ne pouvait penser à Jeanne sans être tenté de s'agenouiller.

Il se trouva tout à coup dans le cabinet de M. Tellier, sans savoir comment il y était entré. Il entendit un domestique qui lui disait : « Veuillez vous asseoir, Monsieur va venir, » et il s'assit, tâchant d'être calme.

Cet instant de solitude lui fit du bien. Il aurait balbutié, s'il avait trouvé là son futur maître. Il se leva et fit le tour du cabinet, regardant la bibliothèque, les cent objets qui encombraient les meubles et le bureau. Toutes ces choses, fort luxueuses d'ailleurs, lui parurent d'un goût médiocre.

Il y avait, sur une console, une jolie statuette de la Liberté en marbre blanc, que Daniel

aurait prise pour une Vénus, s'il n'avait aperçu le bonnet phrygien posé coquettement sur ses cheveux frisés.

Le jeune homme regardait curieusement ce bibelot, se demandant ce qu'il faisait en cet endroit, lorsqu'il entendit un bruit de toux.

M. Tellier entra.

C'était un gros homme, à la figure large, aux yeux ronds et saillants. Il portait la tête haute. Quand il parlait, il faisait un geste avec la main droite, toujours le même.

Daniel lui expliqua brièvement qui il était et ce qu'il désirait.

— Ah ! bien ! répondit-il, on m'a parlé de vous, et je crois que nous pourrons nous entendre. Asseyez-vous, je vous prie.

Et il alla s'asseoir lui-même dans le fauteuil qui se trouvait devant le bureau.

M. Tellier était loin d'être un méchant homme, et il avait fait preuve parfois d'une intelligence suffisante. Trois ou quatre idées solennelles, lorsqu'on poussait certains ressorts, se prome-

naient dans son cerveau, pareilles à ces petites poupées qui tournent dans les orgues de Barbarie.

Quand ces trois ou quatre idées dormaient, il était d'un vide à faire peur.

Il n'avait qu'un seul vice, celui de se croire un profond politique. Il clabaudait gravement, il gouvernait les États comme les portières gouvernent leurs loges, répétant les mêmes phrases, délayant ses rares pensées dans un déluge de mots. Il était d'ailleurs de la meilleure foi du monde, et vivait en paix dans sa sottise.

Dès l'enfance, il avait parlé du peuple et de la liberté avec des solennités écrasantes. Plus tard, en pleine prospérité, ayant sous ses ordres tout un monde d'ouvriers, il continua ses discours philanthropiques, sans songer qu'il ferait mieux de parler moins et d'augmenter les salaires. Mais le peuple et la liberté étaient pour lui des choses abstraites qu'il fallait aimer platoniquement.

Lorsqu'il eut amassé une fortune colossale, il

songea à ne plus vivre que pour le plaisir : il se fit nommer député.

Il éprouvait des joies d'enfant, lorsqu'il se rendait à la Chambre. Il y écoutait religieusement les grands mots, les longues phrases ides qu'il aimait ; et, chaque soir, en rentrant chez lui, il était persuadé qu'il venait de sauver a France.

Il faisait de l'opposition pour l'amour de l'art. Puis, cela lui donnait, à ses propres yeux, une importance considérable. Il pensait être la digue nécessaire opposée à l'envahissement de la tyrannie. Il s'étonnait, dans les rues, que le peuple ne tombât pas à ses genoux, en le nommant son père.

D'ailleurs, il n'inquiétait personne, pas plus le pouvoir que l'opposition, et il était si sot dans certaines circonstances, que plusieurs le croyaient vendu. Le pauvre homme n'aurait pas trouvé d'acquéreur, car il s'estimait trop haut et il valait trop peu. Il y avait en lui l'étoffe d'un imbécile, et non d'un intrigant.

Il parlait quelquefois au Corps législatif, lisant des discours interminables. Un jour, il avait traité une question industrielle, et il s'en était fort bien tiré, car il se trouvait là dans son élément. Mais sa vanité rêvait les grandes discussions de principes, et alors il pataugeait misérablement au milieu des lieux communs de toutes les démocraties.

Sa femme fit tout au monde pour l'empêcher d'entrer à la Chambre.

N'ayant que l'ambition de son luxe, elle préférait que son mari s'effaçât complètement. Mais il tint bon, lui déclara qu'il lui laissait la liberté de ses amusements, et qu'il voulait, de son côté, se divertir comme il l'entendait. Ils firent bande à part. La femme, exaspérée, afficha les toilettes les plus excentriques, jeta l'or par les fenêtres ; le mari déclama contre le luxe, vanta la rudesse salutaire des républiques, étala les phrases vides de son humanitairerie. Au fond, leurs folies se valaient.

Dès lors, l'ambition de M. Tellier ne connut

plus de bornes, et il rêva le titre d'auteur. I' entreprit un vaste ouvrage d'économie politique dans lequel il ne tarda pas à se perdre. Ce fut à ce moment qu'il sentit le besoin d'un secrétaire.

Daniel se fit très humble, très dévoué. Il accepta toutes les conditions qu'il plut à M. Tellier de lui imposer; d'ailleurs, il écoutait à peine, il avait hâte d'être installé dans la maison.

Comme tout était convenu :

— Ah! j'oubliais, dit le député. Puisque nous allons vivre ensemble, il faut qu'il n'y ait aucun malentendu entre nous. La foi est libre, et je ne voudrais pas demander la moindre concession à votre conscience... Quelles sont vos opinions?

— Mes opinions? répéta Daniel ahuri.

— Oui. Êtes-vous libéral?

— Oh! libéral, tout ce qu'il y a de plus libéral! s'empressa de répondre le jeune homme, qui se souvint heureusement de la statuette en marbre.

Et il se tourna instinctivement vers la console.

— Vous l'avez vue? reprit M. Tellier d'un ton pénétré.

Il se leva et prit la poupée entre ses doigts.

— C'est la grande Mère, ajouta-t-il avec emphase, c'est la vierge humaine qui doit régénérer les peuples.

Daniel regardait avec curiosité, s'étonnant d'entendre employer de si grands mots à propos d'une si petite chose. Le député contemplait le marbre amoureusement, et il avait l'air d'un grand enfant qui joue avec un pantin. Un jour, son joujou avait disparu, et il le chercha pendant plusieurs heures : c'était Jeanne, sortie pour une journée du couvent, qui l'avait pris et qui berçait ainsi la Liberté dans ses petites mains, croyant bercer une poupée.

A voir les regards émus de M. Tellier, Daniel comprit que cette petite bonne femme représentait exactement pour lui la déesse forte et puissante. La Liberté qu'il réclamait à grands cris

n'était autre que cette grisette en marbre, toute mignonne et toute souriante. C'était, en un mot, une Liberté de poche.

M. Tellier se décida à se rasseoir dans son fauteuil. Il accepta définitivement les services de Daniel, et il se lança dans des considérations politiques de la plus haute obscurité. Le pauvre garçon commençait à faire son apprentissage de meuble obéissant.

Au milieu d'une longue période, l'orateur fut désagréablement interrompu par des rires qui partaient de la pièce voisine. « Mon oncle, mon oncle! » disait une jeune voix, avec des éclats de gaieté. Et la porte s'ouvrit vivement.

Une grande jeune fille entra, toute turbulente; et, courant à M. Tellier, elle lui montra deux oiseaux des îles enfermés dans une cage dorée qu'elle tenait à la main.

— Oh! voyez donc, mon oncle, dit-elle, comme ils sont gentils avec leur grand tablier rouge, leur manteau jaune et leur aigrette noire!... On vient de me les donner.

Et elle riait, renversant la tête pour mieux voir les prisonniers, avec des mouvements d'une souplesse charmante.

Elle avait l'air enfant, toute grande fille qu'elle était. On eût dit qu'elle emplissait l'austère cabinet d'air et de lumière ; ses jupes blanches jetaient un éclat doux et clair, son visage rayonnait comme une aube vermeille. Elle allait et venait, balançant la cage, prenant toute la place, laissant partout le frais parfum de la jeunesse et de la beauté. Puis, elle se tint droite, sérieuse, fière, le front large, les yeux profonds, dans sa virginité hautaine et ignorante.

C'était la petite Jeanne.

La petite Jeanne!... Daniel s'était levé, tremblant, regardant sa chère fille avec une sorte de terreur respectueuse. Il n'avait jamais songé qu'elle devait avoir grandi. Il se l'était toujours figurée telle qu'il l'avait quittée, et il s'attendait, lorsqu'il la reverrait, à se baisser pour l'embrasser sur le front.

Et voilà qu'elle était toute grande, toute belle,

tout orgueilleuse. Elle lui parut semblable aux autres femmes qui riaient de lui. Pour rien au monde, il n'aurait voulu s'approcher d'elle et l'embrasser. A la pensée qu'elle allait le voir, il lui prenait des défaillances.

On lui avait changé sa fille. C'était une enfant qu'il voulait, car jamais il n'oserait parler à cette grande et belle personne qui riait si gaiement et qui paraissait si fière. Dans ce premier moment de surprise, il ne savait plus bien ce qu'il faisait là, il oubliait ce que la morte lui avait dit.

Il s'était réfugié dans un coin, se tenant debout, ne sachant que faire de ses mains. Malgré son anxiété, il ne pouvait détourner ses regards du visage de la jeune fille; il se disait qu'elle ressemblait à sa mère, avec toutes les splendeurs de la vie, et il sentait une chaleur douce monter dans sa poitrine.

Jeanne, qui écoutait les remontrances de son oncle, ne le voyait seulement pas.

M. Tellier, contrarié d'avoir été interrompu,

la regardait sévèrement, prêt à se fâcher. Il n'aimait pas les allures pétulantes des jeunes filles, qui le troublaient dans ses pensées.

— Bon Dieu! dit-il, vous entrez comme un coup de vent. Vous n'êtes plus en pension ici. Tâchez donc d'être raisonnable.

Jeanne, blessée, était devenue sérieuse, et un imperceptible sourire de dédain pinçait ses lèvres roses. On sentait en elle une révolte contenue. Ses regards clairs avaient certainement pénétré toute la sottise de son oncle, et ses yeux seuls riaient malicieusement, pour protester contre la gravité qu'il lui imposait.

— D'autant plus, ajouta pesamment M. Tellier, que j'ai du monde en ce moment.

Jeanne se tourna, cherchant le monde, et elle aperçut Daniel dans son coin. Elle le regarda avec curiosité pendant quelques secondes, puis elle eut une petite moue de déplaisir. Elle n'avait encore aimé que les images de sainteté du couvent, et le garçon maigre, aux traits heurtés, qui se tenait là gauchement, ne lui

rappelait en rien les saints de son paroissien, aux profils purs et aux barbes soyeuses.

Daniel avait baissé la tête sous son regard. Il sentait que la rougeur lui montait aux joues, il souffrait. Jamais il n'aurait pensé que cette rencontre, souhaitée ardemment pendant de longues années, serait si pénible pour lui. Il se rappelait les émotions qui l'agitaient en venant rue d'Amsterdam; il se voyait dans la rue, délirant d'enthousiasme, rêvant de prendre Jeanne dans ses bras et de l'emporter. Et il était là, frissonnant devant la jeune fille, ne trouvant pas un mot.

Une force le poussait vers Jeanne. Après les timidités du premier instant, il éprouvait des envies de tomber à genoux. Ce n'était pas la présence de M. Tellier qui le retenait, car il avait parfaitement oublié où il se trouvait; mais le sentiment écrasant de la réalité le clouait au sol.

Il voyait bien que Jeanne ne le reconnaissait pas. Il avait surpris la moue de la jeune fille, et

une honte immense emplissait son cœur d'amertume : elle ne l'aimait pas, elle ne l'aimerait jamais. Et il entendait par là qu'il ne serait jamais son père et qu'elle ne serait jamais sa fille.

Pendant qu'il pensait ces choses, Jeanne, un peu sotte, fit quelques pas; puis, elle reprit la cage et se retira lestement, sans répondre un seul mot à son oncle.

Quand elle fut sortie :

— Mon jeune ami, dit M. Tellier, j'en étais resté à la question théorique de l'association. Mettez deux ouvriers ensemble...

Et il parla pendant une grande heure. Daniel approuvait de la tête, sans écouter. Il regardait furtivement la porte par laquelle Jeanne était sortie, et sa rêverie s'égarait, inquiète.

## VIII

Le lendemain, Daniel était installé chez M. Tellier. Il occupait, au quatrième étage, une chambre assez vaste, dont la fenêtre s'ouvrait dans un angle du corps de logis donnant sur la cour.

Il devait travailler le matin, de huit heures à midi, dans le cabinet. Le travail se bornait à écrire quelques lettres et à écouter les harangues interminables du député, qui semblait vouloir expérimenter ses discours sur son secrétaire. Puis, l'après-midi, il s'occupait à mettre en ordre l'ouvrage dans lequel M. Tellier s'était noyé. La soirée lui appartenait.

Il avait témoigné le désir de manger dans sa

chambre; et, les premiers jours, les gens de l'hôtel ne s'aperçurent même pas de sa présence. Il se rendait au cabinet de travail, à pas légers, sans s'arrêter. Puis, il s'enfermait chez lui, on ne le voyait plus, on ne l'entendait plus.

Il sortit un soir pour aller serrer la main de Georges. Son ami le trouva fatigué et soucieux. Il ne parla pas de son existence présente, il causa du passé avec fièvre. Georges comprit qu'il se réfugiait dans les souvenirs. Il lui offrit en hésitant de revenir loger avec lui et de reprendre l'œuvre commune. Mais Daniel refusa presque avec colère.

Pendant ces tristes premiers jours, il n'eut qu'une pensée : connaître le cœur de Jeanne, savoir ce qu'on avait fait de sa chère petite fille. On la lui rendait tout autre qu'il l'avait laissée, et il se demandait quelle était cette grande demoiselle inconnue dont les lèvres souriaient si dédaigneusement.

Il établit une sorte d'enquête secrète. Il se

tint aux aguets; épiant les actions de Jeanne, commentant ses moindres gestes et ses moindres paroles. Il s'irritait de ne pouvoir vivre davantage dans son intimité. A peine la voyait-il traverser une pièce, à peine l'entendait-il rire, prononcer quelques mots rapides. Et il n'osait pénétrer dans sa vie. Elle lui paraissait inabordable, entourée d'une lueur aveuglante; lorsqu'elle était devant lui, dans l'éclat de sa beauté et de sa jeunesse, il se sentait écrasé comme par la présence d'une divinité.

Chaque soir, vers quatre heures, lorsqu'il faisait beau, il se mettait à sa fenêtre. En bas, dans la cour, une voiture attendait madame Tellier et Jeanne, pour les conduire au bois. Les deux femmes descendaient lentement le perron, traînant leurs longues jupes. Et Daniel ne voyait que la jeune fille.

Il étudiait ses moindres mouvements. Elle se laissait aller sur les coussins de la voiture avec une nonchalance qui lui déplaisait. Puis, ses toilettes le choquaient : il comprenait que c'étaient

tous ces rubans et toutes ces dentelles qui l'intimidaient et le tenaient à distance.

La voiture partait, Jeanne s'abandonnait aux balancements légers des ressorts, et Daniel restait seul, au-dessus de la cour vide. Ce grand trou qui se creusait, lui paraissait alors noir et désolé. Il regardait tristement les murs blafards, et il songeait avec amertume aux beaux rêves qu'il avait faits jadis, en regardant les grands ormes de l'impasse Saint-Dominique-d'Enfer.

Il en vint à se dire que Jeanne était une mauvaise nature et que la pauvre morte avait eu raison de trembler. Il se disait cela par dépit, par colère de ne pouvoir comprendre ce qu'il voyait autour de lui.

La transition était trop brusque. Il avait vécu dans une austérité monacale, comme un bénédictin au fond de sa cellule, il ne connaissait de la vie que les rudesses et les misères. Ce grand savant naïf éprouvait une sainte crainte pour le luxe, et ne savait pas un mot du cœur de la femme.

Et, tout à coup, il se trouvait mis face à face avec la vie riche et oisive, il se donnait pour tâche de déchiffrer l'âme obscure d'une jeune fille. Si Jeanne était venue lui tendre amicalement la main, comme Georges lui avait jadis tendu la sienne, il aurait trouvé cette action toute simple, car il n'avait point conscience des mœurs du monde. Il n'allait pas au delà de ces chiffons qui l'effrayaient, et il prétendait que le cœur était gâté.

Maintenue au couvent jusqu'à l'âge de dix-huit ans, Jeanne y avait conservé toute la puérilité de la première enfance. Son cœur et son intelligence s'étaient oubliés dans les bavardages de ses petites amies, et elle voyait de loin la vie comme une féerie éblouissante, où elle devait entrer plus tard. Ses journées avaient été remplies par les mille niaiseries de l'éducation que nous donnons à nos filles. Elle était ainsi devenue une enfant nerveuse, une poupée que l'on dressait à l'élégance et à la distinction.

La pensée de sa mère était vague en elle. On

ne lui en parlait jamais, et elle n'y songeait que lorsqu'elle voyait les mères des autres enfants venir au parloir. Elle sentait bien alors qu'il manquait quelque chose à son cœur, mais elle n'aurait pu dire quoi.

En grandissant, elle s'habitua à la solitude dans laquelle elle se trouvait. Son cœur s'était fermé. Elle devint indifférente, presque méchante. L'esprit lui poussait, un esprit moqueur et agressif, et elle se fit une réputation de raillerie terrible. Toutes les tendresses de sa nature aimante s'endormirent au fond de son être. Il eût suffi, peut-être, d'un baiser pour faire de cette railleuse une femme tendre et dévouée. Mais personne n'était là pour lui donner ce baiser.

Puis, elle sortit du couvent, elle entra à l'école déplorable de madame Tellier. Il y avait alors deux êtres en elle : la jeune fille moqueuse, l'enfant dédaigneuse et révoltée, et la bonne âme qui s'ignorait elle-même, qui parfois se révélait dans un regard d'une tendresse profonde.

Elle se jeta avec passion dans le luxe. Elle y contenta toute sa fièvre de jeunesse, dont elle ne savait que faire. Ce fut un emportement, un assouvissement. A certaines heures, elle sentait le vide de la vie qu'elle menait avec sa tante; mais elle se raillait alors elle-même, se prouvait que rien ne lui manquait, et s'accusait de souhaiter des choses qui n'existaient pas. L'affection n'avait, en effet, jamais existé pour elle.

Alors, elle s'abandonnait. Elle tâchait de se satisfaire par la vanité seule; elle tirait tout le bonheur possible du froissement des belles étoffes, de l'admiration de la foule, du bien-être, de la richesse. Et elle croyait vivre.

L'aveugle Daniel ne pouvait pénétrer dans cette âme compliquée. Il voyait bien les regards méprisants, mais il n'apercevait pas, tout au fond des yeux, une lueur tendre. Il entendait bien les paroles brèves et rieuses, mais il ne reconnaissait pas les pleurs cachés dans les éclats de joie.

Il décida donc que Jeanne était une méchante nature, et il souffrit horriblement de cette belle découverte. Aussi résolut-il de ne point se faire connaître. Il voulait jouer le rôle d'un gardien invisible, et non celui d'un banal protecteur. D'ailleurs, il comprit que le caractère altier de Jeanne secouerait le joug, si léger qu'il fût. Puis, à vrai dire, s'il lui avait fallu confesser à la jeune fille qui il était et de quelle mission madame de Rionne l'avait chargé, jamais il n'aurait trouvé l'audace ni les mots nécessaires.

Ce qui l'étonnait, c'était de sentir son dévouement et sa tendresse croître pour Jeanne, depuis qu'il la déclarait mauvaise. Il avait contre elle des colères mêlées d'adoration. Quand il la voyait moqueuse, mettant ses joies dans une robe ou un bijou, il courait s'enfermer dans sa chambre; puis là, il la retrouvait telle qu'il venait de la quitter, grande, si belle, qu'elle en devenait bonne. Il se jurait alors d'éveiller son cœur, pour pouvoir l'adorer à son aise.

Jusque-là, il ne s'était pas expliqué nettement la position faite à la jeune fille chez sa tante. Il se rappelait que madame de Rionne lui avait parlé d'une ruine prochaine; et, depuis douze ans, le père devait avoir consommé largement cette ruine. Il alla aux informations, discrètement, il apprit qu'en effet le viveur en était à ses derniers louis. Quant à Jeanne, elle ne devait avoir aucune fortune. Daniel s'étonna dès lors de la large hospitalité offerte par madame Tellier à sa nièce.

La vérité était que madame Tellier avait compris, dès le premier jour, qu'elle adoptait en quelque sorte la fille de son frère; et ce fut pour cela qu'elle la laissa le plus longtemps possible au couvent. Puis, comme elle approchait de la quarantaine, des tristesses l'avaient prise, à la suite de chagrins secrets. Elle se souvint de Jeanne, elle l'appela près d'elle, ayant résolu de la marier.

D'ailleurs, les dépenses qu'elle faisait pour la jeune fille entraient dans ses plaisirs. On retrou-

vait toujours en elle la femme positive. Elle se parait elle-même en la parant; elle contentait uniquement son amour du luxe et sa vanité. Puisque sa nièce devait être là, dans son salon, elle n'aurait pas souffert qu'elle y fût sans être merveilleusement mise.

Il y avait peut-être encore un autre sentiment au fond de son cœur. Elle n'était sans doute pas fâchée de passionner les dernières années de sa beauté. C'était une sorte de lutte qu'elle engageait avec cette enfant; des joies profondes la prenaient, quand ses invités négligeaient Jeanne pour venir l'entourer elle-même. Elle se donnait la récréation de dire à tout le monde que sa nièce n'avait pas de dot, et elle riait lorsque les prétendants s'enfuyaient.

Peut-être même calculait-elle l'effet désastreux que produisaient sur les épouseurs les riches toilettes de Jeanne, quand ils apprenaient que cette belle demoiselle n'avait pas un sou. Sa nièce devenait pour eux une fleur rare, mais dangereuse, d'un entretien trop coûteux. Elle

la mettait ainsi loin de toutes les mains, se plaisant à ce jeu.

D'ailleurs, elle s'attendait à trouver une niaise, et le caractère aigri, froid et mordant de Jeanne l'avait agréablement surprise. Elle était devenue l'amie de cette moqueuse qui la divertissait; elle l'excitait, la poussait à la méchanceté, sans songer à mal. N'ayant pas elle-même cette bonté qui aurait éveillé la bonté de ce cœur fermé, elle croyait rendre à Jeanne un véritable service en faisant son éducation mondaine.

Toutes deux vivaient de la même vie : la tante avec un calme parfait, la nièce avec des inquiétudes sourdes. Elles étaient acceptées dans Paris, l'une comme la reine de la mode, l'autre comme une infante qui devait être reine tôt ou tard.

Daniel, de sa chambre, lorsqu'il les voyait monter dans la même voiture, avait des colères soudaines. Il se rappelait les paroles de la mourante, qui prévoyait les mauvaises leçons que

donnerait à sa fille la sœur de son mari, et il se demandait comment il pourrait réagir contre ces leçons.

Un matin, M. Tellier, qui se prenait d'amitié pour son secrétaire, l'invita à une soirée qu'il devait donner le soir. La première pensée de Daniel fut de refuser avec effroi : l'idée de se trouver dans un salon, en plein dans la lumière éclatante des bougies, au milieu d'une foule élégante, lui était insupportable.

Puis, il entendit une voix, — la voix éteinte de madame de Rionne, — qui disait au fond de lui : « Vous irez partout où elle ira, vous la protégerez contre le monde. »

Et il accepta en tremblant l'invitation de M. Tellier.

Le soir, il passa plus d'une heure dans sa chambre, en face d'une glace. Le pauvre garçon n'avait guère de coquetterie pour son compte, mais il craignait d'être ridicule devant Jeanne. Il réussit à s'habiller le plus simplement possible, de façon à passer inaperçu.

Puis, il descendit et se glissa dans le salon.

Daniel, en entrant, éprouva cette sensation d'étouffement et d'aveuglement que ressent un nageur, lorsqu'il plonge la tête sous l'eau : les lumières tournèrent devant ses yeux, le bruit des voix bourdonna à ses oreilles, et il perdit respiration. Il se tint un instant immobile, oppressé, luttant contre le malaise qui l'envahissait.

Personne n'avait remarqué son entrée. Peu à peu, le poids qui l'écrasait diminua. Il respira librement.

Il distinguait avec netteté la scène qu'il avait devant lui. Le grand salon, blanc et or, resplendissait aux clartés des bougies; les bronzes dorés jetaient des lueurs vives, et les murs avaient des reflets qui faisaient cligner les yeux.

Un air tiède s'alourdissait dans la pièce, apportant les odeurs des bouquets mêlées aux parfums des épaules.

Daniel remarqua que les femmes se tenaient assises dans le fond, tandis que les hommes,

faisant bande à part, causaient entre eux, près des fenêtres et des portes. Tout ce monde se trouvait ainsi disséminé par groupes de quelques personnes, les habits noirs debout, les jupes de soie étalées dans les fauteuils.

On n'entendait qu'un murmure adouci, dans lequel s'élevaient, par moments, de petits rires aussitôt réprimés.

Une sorte de respect instinctif s'était emparé de Daniel. Il regardait ces hommes graves, ces jeunes gens élégants, et il était prêt à les admirer de bonne foi. Jamais il ne s'était trouvé à pareille fête. Il y avait surprise, il se disait qu'il était subitement transporté dans une sphère de lumière, où tout devait être bon et beau. Ces rangées de fauteuils où les dames, avec des sourires, montraient leur cou et leurs bras nus chargés de bijoux, le jetaient surtout dans un ravissement. Puis, au milieu, il apercevait Jeanne, fière, victorieuse, entourée d'adorateurs, et c'était là, pour lui, l'endroit sacré d'où partaient tous les rayons.

Il voulut jouir de la conversation de ces êtres supérieurs, et il s'approcha discrètement d'un groupe, dans lequel M. Tellier paraissait discuter une grave question.

Voici ce qu'il entendit :

— Je suis un peu enrhumé depuis hier, disait solennellement le député.

— Il faut soigner cela, répondit un vieux monsieur.

— Bah ! ça s'en ira comme c'est venu...

Daniel n'en écouta pas davantage, et il regretta d'avoir oublié que M. Tellier était un sot, ce qu'il savait depuis quinze jours.

Il fit quelques pas, et il se trouva derrière une jeune femme et un jeune homme. La jeune femme, languissamment assise, un sourire aux lèvres, penchait à demi son front rêveur; elle paraissait écouter la musique des anges et vivre loin de la terre, dans un monde idéal. Le jeune homme, appuyé légèrement au dossier du fauteuil, ressemblait à un chérubin qui porterait un habit noir.

Daniel crut surprendre une de ces causeries d'amour comme on en trouve chez les poètes.

— Quel vilain temps il a fait aujourd'hui! murmurait le jeune homme.

— Oh! ne m'en parlez pas, répondait la jeune femme avec émotion, la pluie me donne la migraine, et je dois être laide, ce soir.

— Vous êtes adorablement jolie...

— Avez-vous remarqué que, quand il pleut, la frisure des cheveux ne tient pas?

— Certes.

— J'ai été obligée de me faire coiffer trois fois, et, voyez, mes cheveux s'ébouriffent.

— Moi, dans ces cas-là, je me sers de gomme mise en poudre.

— Vraiment!... Je vous remercie de la recette.

Daniel crut avoir affaire à un coiffeur, et il s'éloigna vite pour ne pas troubler de si tendres confidences. Il s'approcha alors de deux grands garçons qui causaient à l'écart. Il pensait que ceux-là, n'ayant pas de femme à amuser, devaient parler comme des hommes.

En effet, ils parlaient comme des cochers. Daniel ne comprit pas entièrement leur langage : l'argot des salons était une nouvelle langue pour lui, et il les prit d'abord pour des étrangers. Puis, il reconnut certains mots français; il devina qu'ils parlaient de femmes et de chevaux, sans bien savoir quelles phrases s'appliquaient aux chevaux et quelles phrases aux femmes, car ils les traitaient avec la même tendresse et la même grossièreté.

Alors, Daniel jeta un regard clair dans le salon. Il commençait à comprendre qu'il venait d'être dupe d'un décor. Les platitudes, les niaiseries lui arrivaient nettes et brutales, pareilles à ces lambeaux de dialogue qui se traînent misérablement dans les féeries, au milieu des splendeurs de la mise en scène.

Il se dit qu'il n'y avait là que des jeux de lumière sur des bijoux et sur des étoffes riches. Ces têtes, les jeunes et les vieilles, étaient creuses, ou se faisaient creuses par politesse et savoir-vivre. Tous ces hommes étaient des

comédiens chez lesquels on ne pouvait distinguer ni le cœur ni le cerveau; toutes ces femmes étaient des poupées montrant leurs épaules, posées dans des fauteuils comme on pose des statuettes de porcelaine sur une étagère.

Et il vint à Daniel un orgueil immense. Il fut fier, en ce moment, de sa gaucherie et de ses ignorances mondaines. Il n'eut plus peur d'être vu, il releva la tête et marcha au milieu du salon. Dans sa rudesse, il s'estimait si supérieur à ces gens-là, que leurs sourires lui importaient peu. Il avait comme un réveil d'orgueil, et il reprenait avec tranquillité la place qui lui était due, en pleine lumière.

Il n'avait pas encore osé s'approcher du groupe au milieu duquel Jeanne trônait en souveraine. Il marcha droit à ce groupe et se tint derrière les autres, attendant de pouvoir passer au premier rang.

Jeanne semblait distraite, elle écoutait à peine les adorateurs qui se pressaient autour

d'elle. Elle connaissait par cœur toutes leurs phrases, et ce jeu la fatiguait ce soir-là. Elle brisait avec impatience la tige d'une rose; ses épaules nues avaient d'imperceptibles mouvements de dédain. Daniel fut gêné en voyant sa chère fille ainsi décolletée, et il se sentit au cœur une sorte de chaleur inconnue qui passa dans chacune de ses veines.

Il trouvait la jeune fille délicieusement belle. Jamais il ne l'avait si bien vue. Elle ressemblait beaucoup à sa mère, et il se rappelait la tête pâle et maigrie de madame de Rionne, posée sur l'oreiller. Ici, les joues étaient roses, les yeux avaient les flammes vives de la vie, et les souffles légers de la bouche ouvraient délicatement les lèvres.

Il y avait, devant Jeanne, un jeune homme qui se penchait parfois vers elle et qui la cachait alors à demi. Daniel s'irritait contre ce garçon, dont il ne pouvait voir le visage. Il sentait la haine monter dans son cœur. Pourquoi cet inconnu s'approchait-il ainsi de la jeune fille?

Que lui voulait-il, et de quel droit se mettait-il entre elle et lui?

Le jeune homme se tourna, et Daniel reconnut Lorin, qui, l'ayant aperçu, s'avança la main tendue, le sourire aux lèvres.

Lorin était un ami de la maison. Lorsqu'il travaillait à sa fortune, il avait confié à M. Tellier des capitaux, et l'industriel les lui avait fait fructifier à souhait. De là, leur amitié. Les méchantes langues ajoutaient que le jeune homme avait d'autres intérêts dans le logis, et qu'il y était venu longtemps pour causer d'affaires avec le mari et pour parler d'amour avec la femme. En tous cas, depuis l'arrivée de Jeanne, Lorin délaissait singulièrement madame Tellier.

Il prit le bras de Daniel et traversa ainsi le salon en lui parlant à demi-voix.

— Eh quoi! lui dit-il, vous ici? que je suis heureux de vous voir!

— Je vous remercie, répondit assez sèchement Daniel, contrarié de cette rencontre.

— Comment va Raymond?

— Fort bien.

— Ainsi vous avez consenti à quitter votre cellule et à vous égarer dans les paradis de ce monde?

— Oh! je me retrouverai, je connais mon chemin.

— Vous venez peut-être pour la jeune personne que vous admiriez là-bas avec des yeux si gourmands?

— Moi! s'écria Daniel d'une voix étrange.

Et il regarda Lorin en face, tremblant d'avoir laissé cet homme pénétrer dans son cœur.

— Eh! qu'y aurait-il là d'étonnant? reprit simplement celui-ci. Nous l'aimons tous. Elle a des yeux magnifiques et des lèvres rouges qui promettent. Puis, elle a l'esprit drôle, on ne s'ennuierait pas avec elle.

Ce singulier éloge de Jeanne, dans une pareille bouche, irritait profondément Daniel. Il retenait sa colère et tâchait de jouer l'indifférence.

— Mais pas un sou, mon cher, continua

Lorin, pas un sou! Madame Tellier, qui a de la bonté pour moi, a eu la délicatesse de me prévenir. La fillette est belle comme un ange, mais elle est un de ces anges qui ne se parent pas seulement de leurs ailes, et qui font une effroyable consommation de soie et de satin. Elle ferait une charmante femme, le malheur est qu'elle coûterait diablement cher.

Il garda le silence, paraissant réfléchir. Puis, brusquement :

— Raimbault, dit-il, est-ce que vous épouseriez une femme qui n'aurait pas le sou?

— Je ne sais pas, répondit Daniel, surpris par cette question soudaine; je n'ai jamais songé à cela. J'épouserais, je crois, la femme que j'aimerais.

— Vous auriez peut-être raison, reprit lentement Lorin. Pour moi, je considérerais cela comme une folie...

Il s'arrêta, hésitant.

— Bah! s'écria-t-il enfin, on fait des folies tous les jours.

Et il parla d'autre chose. Il fit sonner sa fortune. Puis, il aperçut madame Tellier, qui entrait et autour de laquelle un cercle se formait rapidement.

— Voulez-vous que je vous présente à la reine de ces lieux? demanda-t-il à Daniel.

— C'est inutile, répondit celui-ci, elle me connaît.

— Mais je ne vous ai jamais vu ici.

— J'y descends pour la première fois. J'habite la maison. Je suis secrétaire de M. Tellier depuis quinze jours.

Ces trois phrases sèches et brèves firent un effet terrible sur Lorin.

— Vous! s'écria-t-il.

Et ce « vous », dans sa bouche, signifiait clairement : « Pourquoi diable ne m'avez-vous pas prévenu plus tôt? Je ne me serais pas promené si longtemps en votre compagnie. »

Il quitta tout doucement le bras de Daniel, il alla se joindre au groupe qui entourait madame Tellier. Du moment que son ancien camarade

était un subalterne, il devenait compromettant.

Daniel eut un sourire de mépris, et il regretta de ne pas avoir parlé plus tôt, afin de se débarrasser tout de suite du personnage. Il s'approcha à son tour de madame Tellier, se tenant à quelques pas.

La dame était d'une jeunesse compliquée et laborieuse, et elle exagérait l'air enfantin de son visage, où se montraient quelques rides déliées. Par instants, elle jetait un coup d'œil sournois du côté de Jeanne, triomphant à voir qu'elle était encore la plus entourée, la plus courtisée. Cette enfant jouait pour elle le rôle d'un simple objet de comparaison, qui la rassurait contre la vieillesse commençante.

Lorin était là, empressé, galant. Il avait trop de finesse hypocrite pour rompre brusquement avec une puissance. Il aimait et il admirait la nièce, mais il se disait qu'il pourrait avoir besoin de la tante.

Madame Tellier, toute vaine qu'elle fût, ne se méprenait d'ailleurs aucunement sur la pensée

intime du jeune homme. Au bout d'un moment, elle lui dit d'un ton de méchanceté moqueuse :

— Monsieur Lorin, allez donc distraire un peu ma nièce, qui s'ennuie là-bas toute seule.

Et elle se repentit tout de suite. Lorin, irrité d'avoir été compris, s'inclina et alla retrouver Jeanne. Il fut suivi par quelques jeunes gens, qui se hâtèrent de prendre à la lettre les paroles de madame Tellier. Un cercle se reforma autour de la jeune fille. Daniel avait réussi à se glisser au premier rang.

Jeanne n'était plus distraite ni indifférente. Elle avait l'œil vif et la lèvre railleuse. Elle se trouvait en pleine lutte mondaine, parlant avec une fièvre nerveuse, animant la causerie banale de toute la vivacité de son esprit inquiet. Son cœur n'était pas de la partie.

Daniel l'écoutait douloureusement. Il se disait qu'elle n'avait point la sottise des autres, mais qu'elle avait leur sécheresse d'âme. Et il songeait aux paroles de la mourante ; il commençait

à comprendre qu'on étouffait dans ce salon, et que le cœur y devait cesser de battre.

Jeanne raillait en enfant terrible. Elle avait pris Lorin à partie.

— Ainsi, vous êtes bien sûr que je suis adorable?

— Adorable, répéta emphatiquement Lorin.

— Est-ce que vous oseriez confesser cela devant ma tante?

— C'est elle qui m'envoie vous le dire.

— Je la remercie de sa charité... Mais je suis bonne, et je vous avertis que vous courez un grand danger.

— Quel danger, je vous prie?

— Celui de penser sérieusement ce que vous venez de me dire par galanterie... Vous savez que je vais faire poser des garde-fous autour de moi.

— Des garde-fous, pourquoi faire? demanda Lorin, que cette vivacité de pensée jetait dans une sorte d'angoisse.

Jeanne se mit à rire en haussant les épaules.

— Vous ne devinez pas? reprit-elle. Pour éviter que les aveugles ne se précipitent dans le gouffre noir de la fille sans dot.

— Je ne comprends pas, balbutia Lorin.

La jeune fille le regarda en face, lui faisant baisser les yeux.

— Tant mieux, ajouta-t-elle. Alors, c'est que vous m'avez menti : vous ne me trouvez pas adorable.

Et elle parla d'autre chose.

— Savez-vous le terrible événement d'hier, aux courses de la Marche? demanda tout à coup Lorin.

— Non, répondit Jeanne. Qu'est-il arrivé?

— Un jockey s'est cassé les reins en franchissant le troisième obstacle. Le malheureux poussait des hurlements de douleur, et le pis est que le cheval qui suivait le sien, lui a broyé une jambe.

— J'étais là, ajouta un jeune homme. Jamais je n'ai vu un spectacle si atroce.

Un petit frisson avait contracté la face sereine

de Jeanne. Il y eut comme une lutte en elle; puis, avec tranquillité :

— C'est un maladroit, dit-elle. On ne doit jamais tomber de cheval.

Daniel avait jusque-là écouté en silence. Les dernières paroles de la jeune fille lui firent sauter le cœur dans la poitrine.

— Pardon, dit-il, ces messieurs ne connaissent pas l'histoire entière.

Tout le groupe se tourna vers cet intrus, qui parlait d'une voix profonde.

— Ce matin, continua-t-il, j'ai lu le fait dans un journal. Le maladroit qui a commis la sottise de se tuer, a été rapporté sanglant chez sa mère. Cette femme, une pauvre vieille de soixante ans, est devenue folle de désespoir. A cette heure, le cadavre du fils n'est pas encore enterré, et il y a, dans un cabanon de la Salpêtrière, une mère qui hurle et qui se lamente.

Lorin trouva de très mauvais goût la sortie de son ancien camarade, et il pensa que ce sauvage était décidément incorrigible.

Tandis que Daniel parlait, Jeanne le regardait. Quand il eut fini :

— Je vous remercie, monsieur, lui dit-elle simplement.

Et deux larmes glissèrent lentement le long de ses joues, qui étaient toutes pâles.

Daniel regarda couler ces larmes avec une joie profonde.

## IX

Depuis la soirée où il l'avait fait pleurer, Daniel exista pour Jeanne. Elle sentait qu'il y avait en lui un être différent de ceux qui l'entouraient. A vrai dire, il la repoussait plus qu'il ne l'attirait. Ce jeune homme grave et triste, d'une laideur étrange, l'effrayait presque. Mais elle savait qu'il était là, dans la maison, et qu'il la suivait partout avec de longs regards.

Quand elle sortait en voiture, elle levait la tête, bien qu'elle se fût promis de ne la lever jamais, et elle le voyait à la fenêtre. Cela lui gâtait toute sa promenade. Elle se demandait ce qu'il pouvait bien lui vouloir, elle en était arrivée à s'interroger, craignant d'avoir commis quelque faute.

Daniel, de son côté, comprenait que la lutte était engagée, et il jouait son rôle muet de précepteur tant bien que mal, avec des envies de se mettre à genoux devant la jeune fille et de lui demander pardon de tant de sévérité. Il devinait qu'il lui déplaisait, il craignait de la fâcher complètement contre lui. Lorsqu'il la voyait si belle, il se sentait pris d'une tendresse immense, il se faisait un crime de la troubler dans sa joie.

Mais son devoir parlait d'une voix inexorable. Il avait juré de veiller sur le bonheur de Jeanne, et cette fièvre mondaine qui secouait la jeune fille, ne pouvait être qu'une volupté amère, qui la laisserait ensuite repentante et découragée. Il voulait la tirer de ces plaisirs vides, et il était obligé de la blesser à chaque heure, dans ses gaietés et dans son orgueil.

Il devint ainsi une sorte d'épouvantail pour Jeanne et pour madame Tellier. Il s'habillait entièrement de noir, il se tenait toujours là, se dressant entre ses femmes et la vie légère qu'elles menaient. Il s'arrangeait pour les suivre en tous

lieux, pour protester par sa présence contre la frivolité de leurs amusements.

Rien n'était plus étrange que de voir ce singulier garçon se promener dans le Paris élégant. On l'avait surnommé le Chevalier noir, et il ne tint qu'à lui d'avoir des bonnes fortunes.

Un jour, Jeanne devait quêter dans une église. Daniel, qui avait déjà des économies, vint se placer sur le passage de la quêteuse.

La jeune fille s'avançait, toute à la grâce de son sourire, songeant beaucoup plus à l'élégance de sa toilette qu'à la misère des pauvres. Elle était là comme dans un salon, demi-railleuse et demi-souriante.

Quand elle fut devant Daniel :

— Pour les pauvres, s'il vous plaît, dit-elle sans le regarder.

Le chiffre élevé de l'offrande lui fit lever la tête, et, lorsqu'elle eut reconnu le jeune homme, elle se mit à rougir sans savoir pourquoi. Elle continua la quête, mais il y avait des larmes dans ses yeux.

Une autre fois, elle assistait dans un théâtre à la représentation d'une pièce un peu libre, et elle riait sans toujours comprendre les plaisanteries des acteurs. Comme elle se tournait, elle aperçut Daniel qui paraissait la regarder avec reproche. Ce regard lui alla au cœur, elle se dit qu'elle faisait mal sans doute, puisque le Chevalier noir était mécontent. Elle n'eut plus un seul rire, et pendant l'entr'acte, elle alla se cacher dans le fond de la loge.

Mais le fait qui la frappa le plus, fut l'intervention de Daniel dans une triste scène qu'elles occasionnèrent, elle et sa tante. Madame Tellier, autrefois, avait été insultée, et la déplorable aventure se renouvela. Deux jeunes gens, égayés sans doute par un excellent déjeuner, crurent avoir affaire à des filles. Ces dames, si étrangement mises, leur parurent d'une conquête facile. L'un d'eux affirma même qu'il les connaissait.

— Hé ! Pomponnette ! cria-t-il en s'adressant à Jeanne.

Et, comme la jeune fille le regardait effarée et interdite :

— Vas-tu pas faire la fière ? ajouta-t-il.

Mais il se sentit brusquement saisir par le bras. Daniel le tenait étroitement serré.

— Monsieur, dit-il, vous vous trompez... Faites vite des excuses à ces dames.

Il les lui nomma, l'amena devant la portière. Le jeune homme balbutia, et pour toute excuse :

— Pardon, dit-il, mais si les femmes honnêtes ressemblent à celles qui ne le sont pas, comment voulez-vous qu'on les distingue ?

Daniel le laissa aller, et il monta dans la voiture. Le cocher reçut l'ordre de retourner rue d'Amsterdam. Il ricanait en faisant claquer son fouet.

La voiture traversait la place de la Concorde, lorsque Daniel aperçut une reine du demi-monde qui passait à grand tapage. Il la montra à Jeanne, et dit simplement :

— Mademoiselle, voici Pomponnette.

La jeune fille regarda la créature pour laquelle

elle venait d'être prise, et elle rougit en voyant qu'elles étaient sœurs de toilettes. Même élégance excentrique, même luxe insouciant. Dès qu'elle fut rentrée, elle monta dans sa chambre pour sangloter à l'aise, et soulager ainsi la colère mauvaise qu'elle éprouvait contre Daniel.

Madame Tellier exécrait le secrétaire de son mari. Dans cette dernière aventure, elle n'avait pu que le remercier; mais elle était singulièrement irritée des allures de ce garçon, qui faisait, disait-elle, une tache noire dans sa maison.

A plusieurs reprises, elle avait tenté de le faire congédier. Mais le député tenait à Daniel, qui se rendait indispensable. Il lui était permis d'être encore plus sot, depuis qu'il payait une intelligence pour avoir de l'esprit, et il se sentait si à l'aise dans sa sottise, qu'il n'avait garde de se priver de cette science commode. Il accueillit les plaintes de sa femme avec une condescendance pleine de supériorité; il la renvoya à ses chiffons, lui disant qu'il tolérait ses toilettes, et qu'elle devait tolérer son secrétaire. Tant qu'il n'avait

été qu'industriel, il s'était montré obéissant; mais, depuis qu'il était député, il avait pris des attitudes de maître, il voulait tout diriger autour de lui.

Daniel ne s'apercevait même pas des colères qu'il excitait. Il allait droit à son but en aveugle, en homme fort de la générosité de ses intentions. A vrai dire, il était maladroit. Madame de Rionne n'aurait pu trouver un dévouement plus entier, une tendresse plus profonde ; mais elle espérait peut-être plus de souplesse, plus d'habileté dans l'accomplissement de la pénible tâche.

Le jeune homme remplissait avec passion sa mission de tendresse. Ses ignorances, ses brusqueries généreuses, le relevaient encore. S'il se trouvait dépaysé dans le monde où les circonstances le forçaient de vivre, il y représentait la foi jurée, l'abnégation. La morte, dans les clairvoyances de la mort, avait jugé Daniel. Tandis que M. de Rionne achevait de se ruiner, sans même se souvenir qu'il avait une fille; tandis que madame Tellier travaillait égoïstement au

malheur de Jeanne, lui, n'ayant d'autre parenté que celle de la reconnaissance, veillait sur cette enfant et regrettait amèrement de ne pouvoir invoquer aucun titre humain à son affection. Il avait fini par le comprendre, il la blessait chaque jour. Jeanne devait se demander de quel droit il la suivait ainsi partout, en la regardant de ses yeux sévères. Il n'était pour elle qu'un simple employé, qu'un pauvre diable gagnant son pain à grand'peine. Elle ne voulait point le faire chasser, par pitié. Et lui, il avait des défaillances dans sa rudesse voulue ; il sentait, par instants, le dédain de Jeanne l'écraser, et son cœur s'anéantissait alors dans une amertume sans bornes.

S'il avait mieux étudié les regards craintifs et hautains à la fois que la jeune fille jetait sur lui, il aurait éprouvé une joie consolante. Il excitait en elle une émotion indéfinissable ; les tendresses qui dormaient au fond de son être, s'agitaient sourdement; elle prenait pour de la colère ce qui n'était que l'éveil inquiet de son cœur. Daniel lui causait un remords inavoué.

Lorsqu'il était là, elle ressentait comme une honte, et c'est ce qui la fâchait contre lui.

Daniel se répétait chaque matin qu'il avait eu grand tort de ne pas la voler, lorsqu'elle était toute petite. C'était là son éternel désespoir. Il mettait en face de cette écervelée, de cette railleuse, la jeune fille douce et bonne qu'il aurait élevée. On lui avait gâté le cœur de son enfant, et maintenant il ne pouvait refaire son éducation, il assistait avec angoisse aux légèretés, aux méchancetés de cette pauvre âme perdue, dont il avait juré de faire une âme tendre.

Un jour, dans le cabinet de M. Tellier, Jeanne entra pour chercher un livre et prit un malin plaisir à tourner autour de Daniel, qu'elle croyait embarrasser. Elle avait remarqué que le Chevalier noir n'était sévère que devant le monde, et qu'il devenait d'une timidité extrême, lorsqu'il se trouvait seul avec elle.

Et cette remarque était juste. Il se sentait lâche devant la jeune fille. Il n'avait jamais songé à s'expliquer les rougeurs subites, les

tremblements qui le prenaient en sa présence, dans l'intimité. Il redoutait de la voir, de l'entendre, face à face, parce qu'il n'était plus qu'un petit garçon, et qu'alors elle triomphait.

Jeanne, ce jour-là, désespérant de lui faire lever la tête, allait se retirer, quand sa jupe s'accrocha à l'angle d'un meuble et se déchira avec un bruit sec. Au craquement de l'étoffe, il regarda et vit Jeanne qui lui souriait tranquillement, en dégageant sa robe.

Il sentit la nécessité où il était de parler, et il dit une sottise.

— Voilà une robe perdue, balbutia-t-il.

Jeanne lui jeta un regard surpris qui signifiait clairement : « Que vous importe ? »

Puis, avec son mauvais sourire :

— Seriez-vous tailleur, par hasard, demanda-t-elle, pour estimer ainsi le dommage?

— Je suis pauvre, reprit plus fermement Daniel, je n'aime pas à voir se perdre les choses chères. Pardonnez-moi.

La jeune fille fut touchée de l'émotion qu'il

avait mise dans ces simples paroles. Elle se rapprocha.

— Vous détestez le luxe, n'est-ce pas, monsieur Daniel? ajouta-t-elle.

— Je ne le déteste pas, répondit le jeune homme, je le crains.

— Est-ce pour vous exercer au courage que vous fréquentez les lieux où se réunit le beau monde? J'ai cru vous y apercevoir quelquefois.

Daniel ne répondit pas.

— Je crains le luxe, répéta-t-il, parce qu'il est dangereux pour le cœur.

Jeanne fut blessée du regard dont il accompagna ces mots.

— Vous êtes moins que galant, conclut-elle sèchement.

Et elle sortit, irritée, laissant le pauvre secrétaire désespéré de sa maladresse et de sa brutalité.

Il comprenait qu'elle lui échappait, et il s'accusait de ne pas savoir lui donner des leçons douces et profitables. Dès qu'il avait réussi à

l'attendrir, à effacer le sourire moqueur de ses lèvres, il lui arrivait de prononcer des paroles trop nettes qui la blessaient et l'irritaient.

La vérité était qu'il ne pouvait lutter avec avantage contre les influences toutes-puissantes qui entouraient Jeanne. Elle appartenait au monde, elle vivait dans une continuelle fièvre qui l'empêchait d'entendre les plaintes sourdes de son cœur. Les émotions que les paroles de Daniel faisaient parfois naître en elle, étaient rapidement étouffées par l'étourdissement continu du milieu où elle se trouvait.

La scène de la robe déchirée se renouvela à plusieurs reprises. Daniel eut souvent l'occasion de faire de la morale, et chaque fois il sentit qu'il reculait au lieu d'avancer dans le cœur de Jeanne. Il la retrouvait ensuite plus froide et plus dédaigneuse. Elle devait se dire que ce pauvre hère se mêlait de ce qui ne le regardait pas, et il ne pouvait lui crier :

— Vous êtes mon enfant bien-aimée, je ne vis que pour vous. Vous êtes le legs précieux de

celle à qui je dois tout. Vos bonnes paroles me pénètrent de douceur, vos méchants sourires me navrent et me brisent. Par pitié, soyez bonne. Laissez-moi faire, je vous en supplie : je travaille uniquement à votre chère félicité.

Il avait eu une grande crainte dont il était heureusement délivré. Il tremblait que M. de Rionne ne se souvînt et ne s'occupât de sa fille. Mais, depuis qu'il habitait chez les Tellier, il n'avait pas encore aperçu cet homme, dont la lâcheté vicieuse l'effrayait.

M. de Rionne oubliait parfaitement qu'il avait une fille. Il était venu la voir une fois, après sa sortie du couvent, uniquement pour recommander à sa sœur de ne jamais la lui amener.

— Tu comprends, lui avait-il dit avec un sourire, je ne reçois que des hommes, et Jeanne serait toute dépaysée chez moi.

Et il s'en était allé, certain de ne pas être dérangé, heureux de la précaution qu'il venait de prendre. Il ne revint pas, craignant d'avoir à subir quelque fantaisie de sa fille.

Mais Daniel rencontrait souvent dans la maison une figure qui l'inquiétait. Lorin était sans cesse là, beau parleur, faisant l'aimable, cherchant à plaire. Et Jeanne paraissait aimer à le voir et à l'entendre. Il savait l'amuser : lorsqu'elle se montrait boudeuse, il consentait de bonne grâce à servir de but à ses épigrammes. Il devenait ainsi presque indispensable.

Daniel se demandait avec terreur ce que voulait cet homme. Le bout de conversation qu'il avait eu avec lui, l'emplissait d'inquiétude. Depuis ce jour, il ne le perdit plus de vue, il chercha même à le questionner; mais il n'apprit rien qui confirmât son soupçon.

Il tremblait toutefois, et il souhaitait ardemment de soustraire Jeanne aux influences qui la rendaient mauvaise. Il s'avouait qu'il serait impuissant, tant qu'elle vivrait étourdie par les plaisirs du monde. Il aurait voulu l'emporter, loin de la foule, dans une solitude calme.

Son rêve fut exaucé.

Un matin, M. Tellier lui apprit qu'il partait

dans huit jours, avec sa femme et Jeanne, pour aller passer la belle saison à la campagne. Il comptait emmener son secrétaire et s'occuper avec lui de son grand ouvrage, qui n'avançait que lentement.

Daniel remonta dans sa chambre, plein d'une joie profonde. Il avait passé un hiver terrible, vivant une vie qui le tuait, et il se disait qu'il allait respirer enfin, dans le large ciel, près de sa bien-aimée Jeanne. Là, dans la paix douce du printemps, il accomplirait le vœu de la morte.

Huit jours après, il était en Normandie, dans la propriété que M. Tellier possédait sur le bord de la Seine.

## X

La propriété de M. Tellier, le Mesnil-Rouge, comme on la nommait, s'étendait sur la pente douce d'un coteau qui descendait vers la Seine. L'habitation était une de ces grandes demeures irrégulières, auxquelles chaque propriétaire ajoute un corps de logis, et qui finissent par ressembler à de petits villages, avec leurs toits de toutes les formes et de toutes les hauteurs. Le regard, au milieu de cet entassement de murs, ne retrouvait qu'avec peine la maison primitive, bâtie en briques, avec deux ailes en retour. Les fenêtres, longues et étroites, donnaient sur une pelouse, dont le gazon allait jusqu'à la rivière.

Derrière le logis, il y avait un grand parc, qui occupait toute la hauteur du coteau. Les arbres, d'un vert sombre dans le bleu du ciel, formaient un immense rideau tiré sur le vaste horizon.

Puis, de l'autre côté de la Seine, la plaine s'élargissait à perte de vue. On apercevait çà et là les taches grises des villages, au milieu des lacs de verdure. Les cultures faisaient de grands carrés de couleurs pâles, coupés par les lignes noires des peupliers.

Et la Seine descendait avec de lents détours. Elle était bordée d'arbres qui la cachaient à demi et qui coupaient les terres d'une longue coulée de feuillages.

En face du Mesnil-Rouge, la rivière dévalait plus rapide, encombrée d'îles qui la divisaient en petits bras. La végétation poussait à l'aventure, dans ces îles : les herbes y croissaient très hautes, les arbres y dressaient leur tranquillité fière. Dans le pays, les gens n'y allaient guère qu'une fois l'an, pour dénicher les cor-

beaux. Elles étaient de charmantes solitudes vertes, à demi sauvages, où l'on n'entendait que le bruit des eaux, les cris des martins-pêcheurs et des ramiers.

Rien n'était plus charmant que les canaux étroits qui séparaient les îles. Les arbres étendant leurs branches, en faisaient des avenues discrètes, bordées de feuilles. En l'air, on apercevait des coins de ciel bleu. On se trouvait là sous une voûte de verdure, haute comme la nef d'une église, dans une lumière verdâtre, d'une fraîcheur pénétrante. Il y avait des battements d'ailes sur les rives, et l'eau chantait entre les troncs submergés sa chanson légère et monotone.

Au fond des avenues, des trous ronds laissaient voir des nappes de ciel. Et, à mesure qu'on avançait, les trous s'agrandissaient, les lointains se montraient dans une vapeur d'un violet tendre.

Alors, on voyait la Seine, blanche au grand soleil, avec ses rives boisées qui reflétaient dans

l'eau des ombres noires. Les horizons étaient calmes et amples, faits de lignes simples. Le paysage, plat et immense, s'étendait sous un large pan de ciel, où frissonnaient de petits nuages pâles.

On eût dit qu'un fleuve de lait avait passé sur cette nature féconde. La terre, sans convulsions, sans rochers, donnait grassement la vie à des arbres qui grandissaient droits et forts, comme des enfants vigoureux. Et les rangées de saules, d'une froideur douce, baignaient leurs longues branches grises dans les eaux claires.

Quand le soleil montait, pendant les chaudes journées de juillet, le paysage entier devenait d'un blond lumineux. Les peupliers seuls faisaient des barres sombres sur le ciel blanc.

Contrée douce et consolante, horizons d'une largeur sereine, dans lesquels le cœur s'apaisait. Lorsque Jeanne, le lendemain de son arrivée, ouvrit sa fenêtre et aperçut la plaine immense, elle sentit des larmes monter à ses

yeux, et elle descendit en courant, pour vivre dans cet air frais qui gonflait sa poitrine d'une joie inconnue.

Elle redevint enfant. L'existence fiévreuse qu'elle avait menée pendant un hiver, ces soirées brûlantes, cette vie pleine de secousses, avaient passé sur elle comme un orage, agitant sa chair, mais ne pénétrant pas jusqu'à l'âme. Dans les fraîcheurs calmes de la jeune saison, elle retrouva subitement ses gaietés, ses tranquillités de pensionnaire. Il lui sembla qu'elle se trouvait encore au couvent, lorsqu'elle était toute petite et qu'elle courait à perdre haleine sous les arbres du préau. Et ici le préau était toute la vaste campagne, la pelouse et le parc, les îles et les terres qui disparaissaient dans la brume de l'horizon.

Si elle l'eût osé, elle aurait joué à courir et à se cacher derrière les troncs des vieux chênes. C'était tout un réveil de jeunesse. Ses dix-huit ans, dont elle étouffait la turbulence dans les salons, de peur de chiffonner ses dentelles,

chantaient ici leur chanson joyeuse. Elle se sentait vivre, et elle était emportée par des élans soudains qui la poussaient à vagabonder, à rire comme un garçon. Cette montée de sève n'était d'ailleurs encore que physique, car elle n'entendait pas son cœur battre dans cette sérénité des champs; et elle s'abandonnait simplement à la vie ardente qui brûlait en elle.

Madame Tellier la regardait galoper en haussant les épaules. Pour elle, le Mesnil-Rouge était un lieu d'exil, où la mode la retenait pendant les mois d'été. Elle s'y ennuyait aristocratiquement, passant ses journées à bâiller et à compter les semaines qui la séparaient de l'hiver. Lorsque la nostalgie de Paris s'emparait d'elle trop vivement, elle s'efforçait de s'intéresser aux arbres, elle allait jusqu'au bord de la Seine pour voir couler l'eau.

Elle en revenait toujours profondément découragée; rien ne lui semblait plus sot ni plus malpropre qu'une rivière; et, quand elle entendait vanter les plaisirs champêtres, il lui prenait des

étonnements profonds. Pour faire comme tout le monde, elle se pâmait dans son salon, chaque fois qu'il était question de grands bois, de ruisseaux ombreux; mais, au fond, elle nourrissait une haine féroce contre les herbes qui tachent les robes et contre le soleil qui brûle la peau.

Ses grandes promenades étaient de faire le tour des pelouses. Elle avançait avec précaution, ne quittant pas des yeux l'allée, par peur des accidents; les feuilles sèches l'épouvantaient, et, un jour, elle poussa des cris, parce qu'une ronce lui avait légèrement égratigné la cheville.

Lorsque Jeanne courait follement, elle la regardait d'un air de pitié et de chagrin. Elle espérait mieux de cette enfant, qui avait si bien joué son rôle de coquette pendant tout l'hiver.

— Bon Dieu! Jeanne, criait-elle, que vous êtes commune! On dirait vraiment que vous vous amusez... Ah! Seigneur, voici un grand trou plein d'eau! Venez donc me donner la main.

Et la jeune fille, voulant avoir l'air aussi distingué que sa tante, se mettait à sautiller

comme elle, poussant de petits cris d'effroi. Elle n'était pas effrayée du tout, elle obéissait simplement à madame Tellier, qu'elle regardait comme souveraine en matière de goût. Puis, peu à peu, ses pieds devenaient fiévreux; elle pressait le pas, marchant en plein dans la boue, ce qui la faisait rire aux éclats; et elle recommençait à courir.

La seule joie de la maison était la venue d'un visiteur. Ces jours-là, madame Tellier rayonnait. Elle tirait les rideaux pour ne plus voir les arbres, et elle se croyait à Paris, causant des mille sottises mondaines, se grisant des senteurs lointaines des soirées. Parfois, lorsqu'elle oubliait de fermer les rideaux et qu'elle venait, en plein bavardage, à jeter un regard sur le large horizon, il lui prenait de véritables peurs : elle se sentait toute petite dans cette immensité, et son orgueil de femme en souffrait.

Jeanne elle-même n'était pas insensible à ces souvenirs qui lui venaient de Paris. Elle restait alors dans la grande salle du Mesnil-

Rouge ; elle questionnait les visiteurs et reprenait son rôle de belle railleuse. Pour un jour, elle oubliait la douceur de l'air, la joie du ciel et des eaux. Elle n'était plus le gamin qui courait dans les allées, elle redevenait cette belle demoiselle dédaigneuse qui effrayait tant Daniel.

Daniel, ces jours-là, s'enfermait dans la petite chambre qu'il avait choisie au dernier étage, en haut d'une espèce de pigeonnier. Il travaillait, de désespoir, à l'ouvrage du député, ou bien il passait tout seul dans une île, et là, couché parmi les herbes hautes, il attendait avec colère que les visiteurs lui eussent rendu sa chère fille.

Cet esprit simple et doux éprouvait de véritables délices à vivre ainsi en plein air, en pleine nature. Il avait trouvé au Mesnil-Rouge le milieu qui lui convenait, il y goûtait pour la première fois des heures charmantes. Son existence jusque-là s'était passée dans des cachots, et il ignorait qu'il fût né pour la vie libre. Il se fit un tel calme dans son être, qu'une immense espérance lui vint au cœur.

Les jours d'ennui, lorsque le Mesnil-Rouge était vide de visiteurs, Jeanne lui appartenait.

Il s'était peu à peu établi une familiarité entre eux. La jeune fille, les premiers jours, regardait les îles avec une envie d'enfant. Son imagination travaillait, elle aurait voulu savoir ce qui se passait derrière ces rideaux de feuilles impénétrables.

Mais son oncle était bien trop solennel pour aller risquer sa gravité dans les ronces, et sa tante avait en horreur ces bouquets d'arbres plantés dans l'eau, qui devaient être pleins de serpents et de vilaines bêtes.

Daniel lui apparut alors comme un honnête garçon qui pouvait lui rendre un grand service. Chaque matin, elle le voyait prendre le canot et disparaître dans l'ombre noire des petits bras. Un jour, elle lui demanda d'aller avec lui. Elle fit cela en toute innocence, pour contenter sa curiosité, sans même songer que Daniel était un homme.

Lui, se troubla, et il s'expliqua son trouble

par la joie qu'il éprouvait. Et, depuis ce jour, Jeanne l'accompagna souvent dans ses promenades.

Madame Tellier, pour qui Daniel n'était qu'un domestique, ne voyait aucun mal à ce que sa nièce fût promenée par lui. Elle s'étonnait simplement du mauvais goût de Jeanne, qui revenait avec des jupes salies. Quant au député, il en était arrivé à avoir du respect pour son secrétaire.

Ce fut un emportement. Les jeunes gens partaient vers le soir, une heure avant le crépuscule. Dès que le canot se trouvait dans un des petits bras, Daniel relevait les rames, et ils descendaient doucement au fil du courant. Ils ne parlaient pas. Jeanne, renversée à demi, songeait, en écoutant le bruit léger que faisait le bout de ses doigts plongés dans l'eau. Et ils allaient ainsi, dans la lueur verte et transparente, au milieu d'un silence frissonnant.

Puis, ils descendaient dans une île, et là, c'étaient des rires d'enfant, des courses folles.

Quand ils avaient découvert une étroite clairière, au milieu des taillis, ils y reprenaient haleine en causant comme de vieux camarades. Jamais Daniel ne voulut s'asseoir. Lorsque sa compagne se reposait un instant, il se tenait debout. Il s'était exercé à monter aux arbres, il allait chercher les nids. Et, si Jeanne s'apitoyait sur le sort des malheureux petits, il grimpait de nouveau pour les replacer sur les branches hautes.

Le retour était d'une douceur extrême. Ils s'attardaient sous les voûtes de feuilles, où il faisait tout noir. La fraîcheur devenait pénétrante, les tiges des saules sifflaient doucement en frôlant leurs vêtements. L'eau calme semblait un miroir d'acier bruni.

Et Daniel, lorsqu'il avait allongé le chemin le plus possible, se décidait enfin à quitter les îles. La Seine s'étendait alors devant eux avec des blancheurs d'argent. Il faisait jour encore, un jour pâle, d'une mélancolie tendre.

Jeanne, assise au fond de la barque, rasait du

regard la surface de l'eau. La rivière lui semblait un autre ciel, dans lequel les arbres s'enfonçaient avec des ombres plus énergiques. Une immense sérénité berçait les campagnes, il venait on ne savait d'où un silence plein de chansons adoucies. Les horizons s'élargissaient, légers et tremblants, comme une vision dernière qui va s'évanouir dans l'ombre.

Une paix suprême s'était faite chez Daniel. Il s'oubliait, dans cette vie paisible qu'il menait. Il sentait bien qu'il n'était pas né pour prêcher, et que le rôle de précepteur lui allait fort mal. Il savait aimer, rien de plus. Quand il se souvenait de ce maudit hiver où il avait joué un personnage si ridicule, une angoisse le prenait. Combien il était heureux maintenant, dans l'espérance, dans l'apaisement de ses affections !

C'était ainsi qu'il ne songeait plus ni au passé ni à l'avenir. Il lui suffisait de voir Jeanne courir parmi les herbes, se plaire dans la solitude des îles, lui témoigner une franche amitié. Selon lui, tout allait bien : le présent était bon, la jeune

fille allait oublier ses mauvaises fièvres. Le grand air l'avait rajeuni lui-même, et il voyait autour de lui comme un grand épanouissement de tendresse.

Il vécut toute la belle saison dans une confiance superbe. Il n'eut pas un mot de reproche, pas un regard sévère. Tout ce que Jeanne faisait était bien fait, et il trouvait des prétextes pour excuser ses heures mauvaises. La vérité était que la simple présence de la jeune fille le jetait dans des extases qui lui ôtaient le sentiment de la réalité.

Quand elle était là, dans la barque, il sentait une douceur glisser au fond de son être. Il souhaitait ardemment l'heure du départ ; il inventait des courses lointaines pour la garder plus longtemps. Alors, il la trouvait si belle et si bonne, qu'il éprouvait des remords de l'avoir tourmentée. Jamais plus il ne la gronderait.

L'été se passa ainsi, dans l'espérance. Il n'était pas sorti une seule fois de son rôle de guide infatigable et prévoyant ; et elle avait

fini par l'accepter comme un camarade de jeu, dont elle abusait avec la tyrannie des enfants.

L'avant-veille du départ pour Paris, Daniel et Jeanne voulurent aller dire adieu aux îles. Ils partirent tous deux, ils s'oublièrent longtemps dans les petits bras. L'automne était venue, des feuilles jaunes descendaient lentement le courant, et le vent, parmi les branches dénudées, avait des soupirs mélancoliques.

La promenade fut triste. Il faisait presque froid. La jeune fille se serrait dans un châle qu'elle avait jeté sur ses épaules ; elle ne parlait pas, elle regardait les pauvres feuillages rougis, et elle les trouvait bien laids. Daniel, toujours confiant, s'abandonnait au charme de cette course dernière, sans même songer au terrible Paris qui se dressait devant lui.

Quand ils quittèrent les îles, ils aperçurent de loin trois personnes qui les attendaient sur la berge. Ils reconnurent M. Tellier à l'énorme tache qu'il faisait sur le vert de la pelouse. Les

deux autres personnes devaient être des visiteurs dont les traits leur échappaient.

Puis, à mesure que la barque s'avançait, une inquiétude s'emparait de Daniel. Il reconnaissait les visiteurs, il se demandait ce qu'ils venaient faire au Mesnil-Rouge.

Et Jeanne, sautant lestement dans l'herbe :

— Tiens ! cria-t-elle, M. Lorin et mon père !

Elle alla embrasser M. de Rionne, puis se dirigea vers le château, en compagnie de Lorin, qui la faisait rire bruyamment avec ses nouvelles de Paris.

Daniel resta seul sur la rive, désolé, les larmes aux yeux, voyant bien que sa félicité était morte.

Le soir, après le dîner, Lorin l'aborda, et d'un ton de supériorité moqueuse :

— Comme vous ramez, mon cher ! lui dit-il. Je n'aurais jamais cru, en vous voyant, que vous eussiez des bras pareils... Je vous remercie d'avoir promené Jeanne toute la saison.

Et, comme Daniel le regardait d'un air surpris, prêt à refuser ses remerciements :

— Vous ne savez pas, ajouta-t-il plus bas, je commets décidément la folie dont je vous ai parlé.

— Quelle folie ? demanda Daniel d'une voix étranglée.

— Oh ! une belle et bonne folie... Elle n'a pas le sou, et elle va mordre diablement dans ma fortune... J'épouse Jeanne.

Daniel le regarda, stupide. Puis, il remonta dans sa chambre, sans pouvoir trouver une parole.

## XI

Lorin se consultait avec anxiété depuis près de dix mois, pour savoir s'il devait épouser Jeanne. C'était de la sorte que cet homme habile commettait ses grosses folies.

Il n'était pas précisément amoureux. La jeune fille l'avait plutôt surpris et étourdi par ses grâces fières et ses railleries amusantes. Il se disait qu'une pareille femme lui ferait honneur, sans compter qu'elle lui ouvrirait à deux battants les portes du monde. Il la voyait à son bras, et sa vanité se trouvait délicieusement chatouillée. Puis, sans que son cœur s'en mêlât, il se mit à l'aimer d'un désir égoïste.

Mais cela devait lui coûter cher, et il s'était

longtemps défendu. Peu à peu, il en vint à calculer quelle serait la dépense, à combien lui reviendrait une pareille emplette. Il chiffra chaque détail, il couvrit toute une page d'additions et de multiplications. La somme l'effraya.

Alors, il rogna, il diminua les chiffres, il finit par se convaincre que Jeanne, tout en restant très chère, était cependant à la portée de sa bourse. Il attendit un grand mois encore, hésitant, se demandant s'il ne ferait pas mieux de chercher une femme qui l'enrichirait au lieu de l'appauvrir.

Les amours de vanité sont tout aussi tenaces que les amours de cœur. Lorin, se sentant faiblir, se donna pour prétexte qu'il avait assez de fortune, et qu'il pouvait bien se passer une fantaisie. Il se dit qu'il était fou; puis, tout en se raillant lui-même, il alla trouver M. de Rionne.

Il le savait ruiné.

— Monsieur, expliqua-t-il, je viens vous voir

pour une affaire importante, et j'espère que vous voudrez bien accueillir ma demande.

M. de Rionne crut flairer un créancier. Il lui avança un fauteuil, l'interrogeant du regard.

— Voici, continua Lorin. Madame Tellier a la bonté de me recevoir en ami, et j'ai eu l'occasion de rencontrer chez elle mademoiselle Jeanne de Rionne... J'ai l'honneur de vous demander sa main.

Le père, surpris d'avoir une fille à marier, ne put trouver tout de suite une réponse. Lorin profita de son silence pour lui dire qui il était et lui faire connaître le chiffre de sa fortune. Tandis qu'il parlait, le visage de M. de Rionne s'éclairait et ses attitudes devenaient d'une grande politesse : on ne venait pas lui réclamer de l'argent, on lui en apportait peut-être.

Ils causèrent.

M. de Rionne en était presque à la pauvreté. Julia avait dévoré ce que le jeu épargnait. Les dettes devenaient criardes, les crédits se fermaient, et, vieilli, honteux, il se retenait sur la

pente où il roulait. Souvent il se demandait où il irait loger, lorsqu'il devrait quitter son appartement ; il n'osait songer à sa sœur, qui l'écraserait de tout son dédain de femme positive.

L'orgueil, en lui, était encore debout, quand un dernier abandon acheva de le briser. Louis, son valet de chambre, toujours froid, lui était resté fidèle tant qu'il avait pu le voler à son aise ; mais, lorsqu'il ne trouva plus de poches à vider, il s'en alla un beau matin, pour manger en bourgeois les rentes amassées. Son sourire mystérieux était enfin expliqué : la machine humble et exacte riait d'attirer à elle les pièces d'or qui s'égaraient. Il faut qu'en ce monde le mal trouve sa punition, disent les moralistes. Louis, qui avait pris l'habitude du vol, commit la sottise de voler Julia à son maître. Un jour, M. de Rionne, qui se présentait chez sa maîtresse, fut mis à la porte par son valet.

Il en était là, lorsque Lorin vint lui demander Jeanne en mariage. Il n'avait pas encore songé à tirer parti de sa fille, et la demande du jeune

homme fut une révélation. Il cherchait partout un refuge, le refuge était trouvé. Il allait avoir une retraite assurée où il pourrait vieillir tranquillement dans le luxe. Et, vaguement, il espérait tirer une pension du jeune ménage, qui lui permettrait de ne pas s'ennuyer tout à fait.

Il joua son rôle de père très dignement. Il ne fut ni trop empressé ni trop froid. Au fond, il craignait que le mariage ne se fît pas. Lorin lui donna l'assurance que Jeanne l'aimait. Cela le tranquillisa, et il devint plus expansif. Il parlait de sa fille avec une émotion vraiment paternelle ; il ne voulait, disait-il, que son bonheur.

Il fut décidé qu'ils partiraient tous deux le lendemain pour le Mesnil-Rouge, afin d'arrêter le mariage avant que Jeanne rentrât à Paris. Lorin n'était pas fâché de conduire les choses rondement, car il hésitait toujours et se disait qu'une fois la folie commise, il lui faudrait bien l'accepter.

Dès leur arrivée, la question fut posée et l'on consulta la jeune fille.

Daniel ne dormit pas de la nuit. Les idées se heurtaient dans son cerveau, sans qu'il pût savoir à quoi s'arrêter. Par instants, il se disait que Lorin mentait, que jamais Jeanne ne l'épouserait ; puis, il lui prenait des peurs terribles, il était persuadé que le mariage allait avoir lieu. Ce qui dominait en lui, c'était une douleur dont la flamme cuisante lui brûlait la poitrine. Lorsque Jeanne et Lorin lui apparaissaient côte à côte, il avait des emportements de rage furieuse.

Quand vint le jour, il tâcha de se calmer. Il n'avait, après tout, pour se désespérer et s'irriter de la sorte, que les paroles de Lorin. Rien peut-être n'était décidé. Il fallait voir. Et il descendit, cherchant à lire sur les visages.

M. Tellier avait son air de tous les jours : on ne trouvait jamais rien sur cette face épaisse. M. de Rionne était visiblement enchanté ; il avait mille attentions pour sa fille, il la regardait comme une chose précieuse qu'on craint de perdre.

Quant à madame Tellier, elle riait nerveuse-

ment. Elle semblait, elle aussi, avoir passé une mauvaise nuit. La vérité était que la demande de Lorin l'avait exaspérée, et il avait fallu qu'elle se raisonnât longtemps pour ne point provoquer un éclat. Elle s'était dit que Jeanne devenait une rivale dangereuse, et qu'elle ferait bien de s'en débarrasser au plus tôt. Cela lui coûtait un ami, — elle appelait Lorin « mon ami » ; — mais il valait mieux en sacrifier un que de garder près d'elle cette petite fille, qui avait le rire trop clair. Elle cherchait à se consoler ainsi, et elle était hors d'elle.

Lorin faisait sa cour. Le cœur libre, il jouait à merveille son rôle galant. Il sentait d'ailleurs tout son prix et n'avait pas d'empressement ridicule.

Mais le visage que Daniel étudia avec le plus d'anxiété fut celui de Jeanne. La jeune fille avait retrouvé ses allures de Parisienne heureuse d'être courtisée. Elle s'abandonnait volontiers. Si elle ne montrait pas une joie trop vive, elle paraissait charmée des attentions de Lorin et

parlait de Paris comme une pensionnaire parle d'un bal.

Alors, Daniel comprit avec terreur qu'il avait été lâche, qu'il s'était trop oublié dans la volupté douce du Mesnil-Rouge. Il aurait dû se faire connaître pendant les longues promenades ; tandis qu'ils étaient là, la jeune fille et lui, dans le silence et la fraîcheur des îles, loin du monde, il aurait dû ouvrir son cœur. Et, maintenant, le monde se mettait entre eux de nouveau.

Jeanne s'était simplement amusée à courir, comme une grande enfant. La présence de Lorin avait suffi pour lui rendre son esprit mauvais. Cet homme lui semblait un excellent garçon, un peu sot, très convenable d'ailleurs. Lorsqu'elle connut sa demande, — qu'elle attendait, — elle accepta étourdiment, ne voyant dans le mariage qu'un moyen d'avoir un salon à elle.

Daniel eut conscience de ce qui se passait dans cette jeune tête, et il se dit avec emportement qu'il ne pouvait laisser s'accomplir un pareil mariage. Son cœur se révoltait. Il avait

oublié sa tâche, il ne cherchait plus à se conformer uniquement au vœu de la morte; son être entier le poussait à arracher Jeanne des bras de Lorin.

Le soir, après une longue journée d'angoisse, il arrêta la jeune fille au bord de la Seine.

— Vous vous mariez? demanda-t-il brusquement.

— Oui, répondit-elle, étonnée de l'émotion de sa voix.

— Connaissez-vous bien M. Lorin?

— Certainement.

— Moi, voici douze ans que je l'ai rencontré pour la première fois, et je ne l'estime pas.

Jeanne releva la tête avec hauteur. Elle voulut répondre.

— Ne dites rien, reprit Daniel violemment. Croyez-moi, ce mariage est impossible. Je ne veux pas que vous épousiez cet homme.

Il parlait en maître, en père courroucé qui entend être obéi. Jeanne le regardait d'un air de stupéfaction dédaigneuse.

Un instant, Daniel eut la pensée de tout lui dire et de lui commander, au nom de sa mère, de chasser Lorin. Puis, il différa l'aveu, il ajouta d'une voix moins dure :

— Par grâce, réfléchissez, ne me désespérez pas.

Jeanne se mit à rire. L'audace étrange du secrétaire la désarmait. Et simplement :

— Monsieur Daniel, dit-elle, est-ce que vous seriez amoureux de moi , par hasard?

Puis, d'un ton plus doux, comme avertie du dévouement et de la tendresse du pauvre garçon :

— Allons, mon camarade, ajouta-t-elle, pas de folie. Il ne faut pas nous quitter fâchés.

Quand elle se fut retirée, Daniel demeura immobile, écrasé. Il répétait machinalement la phrase de la jeune fille : « Est-ce que vous seriez amoureux de moi, par hasard? » et il y avait comme un grand bourdonnement dans sa tête qui l'empêchait de s'entendre. Et, brusquement, il s'enfuit du côté du parc, en balbutiant :

— Elle l'a dit, elle l'a dit : je suis amoureux.

Sa poitrine brûlait, il chancelait comme un homme ivre. Une pluie fine et froide se mit à tomber, et il s'en alla ainsi dans la nuit obscure, délirant, sanglotant, voyant enfin clair dans son cœur.

Il aimait Jeanne, le misérable enfant, et il se disait cela avec un immense désespoir. Eh quoi! il avait réussi à se mentir à lui-même, tout ce dévouement n'était que de l'amour, il ne protégeait la jeune fille contre Lorin que pour la garder pour lui ! A cette pensée, la honte le faisait défaillir, il comprenait qu'il n'aurait plus le courage de lutter.

Qu'était-il, après tout, pour Jeanne? pas même un ami. De quel droit viendrait-il parler en maître dans cette famille, et quel cas ferait-on de ses ordres? Toujours son impuissance et sa misère l'écrasaient. Il crierait que Lorin était un malhonnête homme, et il n'aurait aucune preuve à donner; il parlerait de la mission qu'il avait à accomplir, et on le traiterait de fou, on

rirait en le mettant à la porte, on lui dirait : « Vous êtes amoureux. »

Et on aurait raison. Il avait aimé Jeanne à six ans. Il le sentait bien maintenant. A l'impasse Saint-Dominique-d'Enfer, il avait gardé pour maîtresse la vision chère de l'enfant. Plus tard, il s'était mis à adorer la jeune fille, il était devenu jaloux et méchant, la suivant partout, craignant que son cœur ne lui fût volé.

Puis, il songeait aux courses dans les îles, à tous les apaisements tendres de son amour. Comme il se trouvait heureux, quand il s'ignorait lui-même! comme il était bon de veiller en père sur sa chère tendresse!

Maintenant, il savait tout. Le remords le torturait, la passion le mordait au cœur.

Il se laissa tomber sur la terre, et la pluie le pénétrait de frissons. Dans son angoisse, dans les injures qu'il s'adressait, dans ses hontes et ses souffrances, une pensée brutale revenait sans cesse, implacable et aiguë : c'était que Jeanne allait appartenir à un autre. Il se défendait contre

cette image, il voulait tuer son désir; il appelait avec désespoir le souvenir de sa bonne sainte. Et toujours Jeanne et Lorin étaient là, devant lui, jeunes et souriants. Alors, sa tête éclatait, il voyait rouge.

Il passa de la sorte une partie de la nuit. Un accablement hébété succéda à cette crise de désespoir. Le matin, il se dit qu'il n'avait plus rien à faire chez les Tellier, que la lutte était terminée, et qu'il était vaincu. Il s'abandonnait aux faits, lâchement; tout son être endolori réclamait le calme. Il voulut partir seul, il regagna Paris, précédant de quelques heures les hôtes du Mesnil-Rouge.

Il alla chez Georges, qui s'abstint de toute question, et il passa là plusieurs mois dans une prostration profonde. Une seule fois, il se rendit rue d'Amsterdam, pour faire ses adieux au député. Un désir irrésistible, qu'il ne voulait pas s'avouer, le poussait dans cette maison : il éprouvait le besoin de connaître le jour exact de la célébration du mariage. L'incertitude le torturait.

Lorsqu'il eut contenté sa curiosité, il souffrit davantage. Il compta les jours, et chaque heure nouvelle qui le rapprochait de la date fatale, devint plus lourde.

Il s'était juré de ne point assister à la cérémonie. La fièvre le prit la veille de la terrible journée, et il fut poussé malgré lui dans l'église. Là, il passa par toutes les horreurs de l'agonie : il se tint derrière un pilier, frissonnant, croyant faire un cauchemar.

Quand il rentra, Georges pensa qu'il était ivre et le coucha comme un enfant.

Mais, le lendemain, Daniel se leva, malgré la fièvre qui le secouait, et il déclara qu'il allait quitter Paris, s'enfuir, retourner là-bas au bord de la mer, à Saint-Henri, dans les larges horizons où il avait vécu si paisible. Georges ne voulait pas le laisser partir; il le voyait trop faible; et, devant sa résolution farouche, il le suppliait de permettre au moins qu'il l'accompagnât. Daniel s'irrita, refusa toute consolation. Il avait un immense besoin de solitude.

Il partit, laissant Georges désespéré, ignorant tout.

Lorsqu'il vit la grande mer bleue s'étendre devant lui, il se sentit plus calme, il ne lui resta qu'une tristesse profonde. Il loua une chambre dont la fenêtre donnait sur les vagues, et il vécut pendant un an, oisif et ne s'ennuyant point, mangeant au jour le jour les quelques économies qu'il avait faites.

Il demeurait des journées entières immobile, en face de la mer. Le bruit des flots avait comme un écho dans sa poitrine, et il laissait bercer ses pensées. Il s'asseyait sur une pointe de rocher, tournant le dos aux vivants, s'absorbant dans l'infini. Et il était seulement heureux, lorsque les vagues avaient endormi sa mémoire et qu'il était là, inerte, en extase, dormant les yeux ouverts.

Alors, une étrange hallucination le hantait. Il croyait être le jouet des flots, il s'imaginait que la mer était montée le prendre et qu'elle le balançait maintenant avec douceur.

Ce fut dans cette contemplation incessante, dans cette absorption de son être, qu'il apaisa son cœur. Il en arriva à ne plus souffrir, à ne plus songer à Jeanne en amant. Sa plaie s'était fermée et ne lui avait laissé qu'une lourdeur sourde.

Il se crut guéri.

Peu à peu, l'activité lui revint. Il courut les rochers, il assouplit ses membres qui s'étaient raidis dans son long accablement. Toutes ses pensées d'autrefois se réveillèrent une à une. Il écrivit à Georges, s'inquiéta de Paris; mais il n'osait encore quitter la mer, qui l'avait si bien protégé contre le désespoir.

La sève de vie nouvelle qui montait en lui, le tourmentait, et il ne savait que faire de son jeune courage. Il aurait voulu recommencer la lutte, souffrir, se remettre à aimer et à pleurer. Maintenant que la fièvre ne l'hébétait plus, il s'indignait de son oisiveté, il demandait ardemment à vivre, quitte à être vaincu de nouveau.

Un matin, comme il s'éveillait, il entendit,

dans le demi-sommeil, une voix qu'il avait déjà entendue, une voix mourante, douce et lointaine, qui lui disait : « Si elle épouse une mauvaise nature, vous aurez à lutter et à la défendre encore ; la solitude est lourde pour une femme, et il lui faut beaucoup d'énergie, si elle ne veut pas tomber. Quoi qu'il arrive, ne l'abandonnez pas... »

Le lendemain, Daniel partit pour Paris. Il allait achever sa tâche. Il se sentait un courage invincible, une espérance large.

## XII

En arrivant à Paris, Daniel descendit chez Georges.

— Toi ! s'écria son ami, qui ne s'attendait pas à le voir.

Et il le reçut comme un enfant prodigue, avec mille bonnes amitiés et une joie profonde.

Il n'osait l'interroger, craignant d'apprendre un nouveau et prochain départ. Daniel le rassura, en lui disant qu'il venait se remettre à l'œuvre commune. Leur douce vie d'autrefois allait recommencer.

Pendant le voyage, il avait songé à la conduite qu'il tiendrait. Par calcul, il s'était décidé à reprendre ses travaux interrompus, à tenter

de nouveau la gloire. Jeanne, comme autrefois, était son but. Quand il l'avait fallu, il lui avait sacrifié la science, l'avenir large qui s'ouvrait devant lui; il s'était fait humble, uniquement pour vivre près d'elle. Aujourd'hui, la position changeait : il ne devait plus être un simple employé, il devait monter, se rendre célèbre, forcer les portes du monde. Et il voulait se remettre au travail, hâter l'heure à laquelle il pourrait la rencontrer.

Georges et lui reprirent la besogne avec ardeur. Ils adressèrent plusieurs mémoires à l'Institut, qui fixèrent sur eux l'attention du monde savant.

Daniel consentait à signer maintenant, et les noms des deux amis allaient toujours de compagnie, les unissant dans la même renommée. Enfin, le grand ouvrage auquel ils travaillaient depuis leur séjour à l'impasse Saint-Dominique-d'Enfer fut terminé et publié. Il causa une vive sensation. Chose rare pour une œuvre scientifique, le retentissement en pénétra jusque dans

les salons. Daniel, qui s'était tout particulièrement chargé de la rédaction, y avait mis son âme.

Les deux jeunes auteurs étaient célèbres, ils se virent accueillis avec empressement. Georges, qui atteignait le but rêvé, vivait dans une sérénité joyeuse. Daniel, au contraire, semblait s'acquitter avec conscience d'une tâche dont l'accomplissement le laissait froid.

Un jour, Georges le mena à une soirée que donnait un haut personnage. Il l'y accompagnait, poussé par un pressentiment.

La première personne qu'il aperçut en entrant dans le salon, fut Jeanne, au bras de Lorin. Il l'avait à peine entrevue une ou deux fois depuis son retour à Paris, et il fut inquiet de son air de tristesse. Elle ne riait plus avec ses dédains légers de jeune fille; le sourire de ses lèvres était pâle, les larmes avaient rendu ses paupières lourdes.

Lorin vit ses anciens amis, et il vint à eux vivement. Il était enchanté de pouvoir leur serrer la main en pleine foule.

— Enfin, je vous retrouve! cria-t-il pour qu'on pût l'entendre. Je vous cherche depuis un mois. Il faut que je vous gronde de délaisser de la sorte votre vieux camarade.

Georges le regardait en face, ne sachant trop s'il devait rire ou se fâcher. Daniel, qui contemplait Jeanne, se hâta de répondre.

— Nous sommes très occupés, puis nous craignions de vous déranger.

— Allons donc! reprit Lorin avec force; vous savez bien que ma maison est la vôtre. Je n'accepte aucune excuse, et je vous attends au premier jour... Savez-vous que vous êtes deux gaillards dont on s'occupe beaucoup? Vous devez gagner des sommes folles.

Puis, se rappelant qu'il avait sa femme à son bras :

— Ma chère, ajouta-t-il, je te présente MM. Daniel Raimbault et Georges Raymond, nos jeunes et illustres savants.

Jeanne s'inclina légèrement, et, regardant Daniel :

— Je connaissais déjà monsieur, dit-elle.

— Pardieu, j'oubliais, s'écria Lorin avec un gros rire, il t'a assez promenée sur la Seine .. Ah! mon cher Daniel, que vous avez bien fait de devenir célèbre! Je vous plaignais de tout mon cœur, lorsque vous étiez secrétaire de Tellier. Vous savez qu'il est mort dernièrement : les uns disent d'un coup de sang, les autres d'un discours rentré. On m'a appris hier que sa femme allait se retirer au couvent. Elles finissent toujours ainsi, ces reines de la mode.

Jeanne souffrait. La voix criarde de son mari lui donnait des impatiences. Ses lèvres tremblaient, et elle tournait la tête à demi, comme pour échapper à la gêne d'avoir un tel homme au bras.

Lorin n'était plus le jeune galant qui jouait avec grâce le rôle d'amoureux. Peu à peu, il était revenu à ses instincts, à une sorte de brutalité commerciale. Dès qu'il avait été marié, il n'avait plus senti le besoin de plaire.

Daniel remarqua même que les vêtements de

Lorin perdaient de leur élégance d'autrefois, et qu'il parlait d'une voix légèrement enrouée. Il eut pitié de Jeanne.

— Eh bien! comptez sur nous, dit-il, nous irons vous voir prochainement.

Et il s'éloigna, emmenant Georges, qui n'avait pas prononcé une parole et qui s'était oublié à regarder Jeanne avec une admiration sympathique. Au bout de quelques pas :

— Tu connais donc la femme de Lorin? demanda Georges.

— Oui, répondit simplement Daniel, elle est la nièce du député chez lequel j'ai travaillé.

— Je la plains de tout mon cœur, car son butor de mari ne doit guère la rendre heureuse... Tu comptes aller les voir?

— Certainement.

— Je t'accompagnerai... Cette pauvre jeune femme, avec ses grands yeux tristes, m'a causé une étrange émotion.

Daniel parla d'autre chose. Il était très ému, lui aussi, et il se disait avec une joie amère que

le malheur avait commencé sans doute ce que sa tendresse n'avait pu faire. Il voyait bien que le cœur de Jeanne s'était enfin éveillé, et qu'elle pleurait maintenant.

Pendant près d'une semaine, Georges lui demanda chaque soir :

— Eh bien! est-ce demain que nous allons chez Lorin?

Daniel n'osait plus, il lui semblait que la fièvre allait le reprendre. Depuis la soirée où il l'avait revue, Jeanne était toujours devant ses yeux, mélancolique, le regardant avec un sourire triste. Et son pauvre cœur battait par instants, il lui prenait des espérances folles.

Il se décida enfin. Un soir, Georges et lui firent la visite promise. Ils tombèrent justement sur un jour de réception. Le salon, quand ils arrivèrent, était déjà plein de monde, et Lorin les montra à ses invités comme des bêtes curieuses.

La soirée fut terrible pour Daniel. Il vit tout, il comprit tout.

Il trouva Jeanne inquiète, fiévreuse. Ce n'était plus la jeune fille insouciante qui régnait en souveraine, dans son ignorance; c'était une femme endolorie dont le cœur venait de s'ouvrir pour saigner. Tant que ses affections avaient sommeillé en elle, elle était restée une poupée coquette, qui vivait tranquille en sa froideur railleuse. Mais, maintenant, son cœur parlait haut; il voulait aimer, et il ne trouvait personne; il se révoltait, il s'accusait amèrement de s'être trop longtemps endormi.

Le réveil avait été cruel pour Jeanne. Deux ou trois mois après son mariage, elle trouva en elle une âme qu'elle ignorait. Son mari, avec ses instincts bas, sa nature oblique et méchante, lui causa une répulsion qui tout d'un coup lui ouvrit les yeux. En comprenant ce qu'était cet homme, elle eut un élan de fierté. Sa mère parla en elle; son être intérieur grandit, domina, chassa l'être extérieur que les circonstances seules avaient créé. Et le voile se déchira.

Alors, elle se vit aux mains de Lorin, liée à jamais. Elle eut des peurs et des colères. Elle avait voulu ce désespoir, elle était le cœur léger qui avait préparé ses propres souffrances. Et l'horizon se trouvait fermé devant elle : maintenant qu'elle avait l'impérieux besoin d'aimer, elle ne pouvait aimer, car elle méprisait le seul homme auquel il lui fût permis de donner ses tendresses. A ces pensées, un accablement la prit, elle sanglota et désespéra du bonheur.

Puis, vint la lâcheté. Elle se dit qu'elle n'aurait jamais la force de vivre ainsi. La solitude lui fit peur. Alors, une lutte s'établit en elle. Ses devoirs d'épouse parlaient haut, ses fiertés se révoltaient, lorsque son cœur criait d'angoisse et la poussait à l'amour d'un homme autre que son mari.

Certains jours, elle se prouvait qu'après tout l'amour est libre et que les lois humaines ne pouvaient la rendre à ses dédains ignorants de jeune fille. Et, le lendemain, le devoir élevait sa voix grave, elle reculait devant la faute, elle acceptait

son martyre comme une punition de son aveuglement.

Pendant près de six mois, la lutte dura. Elle en était toute meurtrie. Chaque matin, malgré ses révoltes, elle faisait un pas de plus vers le gouffre. Elle se cramponnait, elle se rejetait en arrière ; mais la tête lui tournait, et, peu à peu, le vertige du cœur la prenait et l'entraînait. Elle allait tomber, lorsque Daniel parut de nouveau dans sa vie.

Le jeune homme, à voir les yeux brûlants de la jeune femme, devinait en partie ses tortures. Il voyait Lorin qui tournait à la sottise et à l'embonpoint. Un instant, la pensée lui vint de se battre avec lui et de le tuer, pour en débarrasser sa femme. Il s'interrogea, et comprit avec terreur que l'amour le reprenait à la gorge.

Ses regards ne quittèrent pas Jeanne de la soirée. Il goûtait une volupté infinie à se perdre dans chacun de ses mouvements ; il jouissait de sa voix, de ses gestes ; et il s'oubliait dangereusement dans cette contemplation.

Il remarqua que Jeanne tournait sans cesse les yeux vers la porte. Sans doute, elle attendait quelqu'un ; et il sentit une brûlure lui traverser la poitrine. Certainement, la jeune femme avait la fièvre ; elle frissonnait, elle en était à la lutte dernière. Alors, il s'approcha et lui parla du Mesnil-Rouge.

— Vous rappelez-vous, lui dit-il, les pâles et douces soirées ? Comme il faisait frais sous les arbres, et quel grand silence il tombait du ciel !

Jeanne souriait à ces souvenirs de paix.

— Je suis retournée au Mesnil-Rouge, répondit-elle, et j'ai songé à vous. Je n'ai eu personne pour me conduire dans les îles.

Brusquement, elle regarda la porte du salon. Daniel sentit de nouveau la brûlure lui traverser la poitrine ; il se tourna à son tour et il vit sur le seuil un grand jeune homme souriant qui promenait un regard clair dans la pièce.

Ce jeune homme aperçut Lorin et alla lui serrer la main, en lui témoignant une cordialité

exagérée. Il plaisanta un instant, puis se dirigea vers Jeanne. La jeune femme frissonnait.

Daniel se recula et examina le nouveau venu. Il le jugea d'un coup d'œil. C'était là un de Rionne qui n'avait point encore descendu la pente. Elle devait se laisser surprendre par l'élégance et la parole brillante de cet homme.

Ils échangèrent quelques mots de politesse. La jeune femme était inquiète, anxieuse, comme si elle eût attendu avec impatience une phrase qu'il ne disait pas.

Daniel, sans songer qu'il aurait dû s'éloigner, restait là, soupçonneux. Il attendait, lui aussi, il fixait sur elle des regards désespérés.

Le jeune homme ne faisait aucune attention à cet étranger dont il ne remarquait même pas la colère contenue. Il se pencha vivement, en pleine phrase banale, et, d'une voix plus basse :

— Madame, dit-il, me permettez-vous de venir demain ?

Jeanne, toute pâle, allait répondre, lorsque, en levant les yeux, elle aperçut Daniel devant

elle, avec son visage sévère et bouleversé. Ses lèvres eurent un léger tremblement ; elle recula, hésita une seconde, puis se retira sans parler. Le jeune homme tourna sur les talons, et, entre ses dents :

— Allons ! murmura-t-il, le fruit n'est pas mûr. Il faut attendre.

Daniel avait tout entendu, tout compris. Une sueur glaçait ses tempes. Il était comme un homme qui vient d'échapper à un péril et qui reprend respiration, en regardant autour de lui si le danger est bien complètement passé.

Il étouffait, il avait besoin de respirer librement. Comme il ne pouvait réfléchir dans l'air chaud de ce salon, il chercha Georges et l'entraîna dans la rue.

Georges se laissa emmener d'assez mauvaise grâce. Il était bien dans cette maison où il retrouvait cette jeune femme triste qui l'avait ému. Si Lorin n'avait pas été là pour lui gâter son émotion, il se serait volontiers oublié à regarder Jeanne.

— Pourquoi diable te sauves-tu ainsi ? demanda-t-il dans la rue à son ami.

— Je n'aime pas Lorin, balbutia Daniel.

— Parbleu! je ne l'aime pas plus que toi. J'aurais voulu rester pour deviner ce qui rend sa femme si languissante... Nous reviendrons, n'est-ce pas ?

— Oh ! oui.

Ils firent le chemin à pied. Georges réfléchissait, et, par instants, des sensations inconnues faisaient monter à sa tête un sang chaud et rapide ; il s'abandonnait à une rêverie tendre, toute nouvelle pour lui. Daniel, sombre et pressé, marchait la tête basse, ayant hâte de se trouver seul.

Lorsqu'il fut monté dans sa chambre, il s'assit et éclata en sanglots. Il tremblait, il s'accusait d'être revenu trop tard. Il sentait bien que la faute n'était pas commise encore, mais il ne savait quel parti prendre pour réagir tout de suite et avec violence. Les paroles de la morte lui revenaient à la mémoire. « Quand vous serez homme, avait-elle dit, rappelez-vous mes paroles :

elles vous répéteront ce qu'une femme peut souffrir... Je sais combien la solitude est lourde, et combien il faut d'énergie pour ne pas tomber. » Et voilà que Jeanne, dans sa solitude, manquait d'énergie, voilà qu'elle allait tomber.

Daniel avait déjà trop souffert pour se mentir encore. Il comprenait que son amour le mordait de nouveau aux entrailles, et c'était par pudeur, par lâcheté qu'il ne le criait pas tout haut. Au Mesnil-Rouge, il avait eu une semblable crise, pendant une nuit obscure, sous une pluie froide. Alors, dans une fureur jalouse, il voulait arracher Jeanne à Lorin. Aujourd'hui, il cherchait à la défendre contre elle-même, à l'empêcher de prendre un amant, et il agonisait, avec les mêmes cris de désespoir et de souffrance.

Pour se tromper lui-même, il se donnait le prétexte de sa mission, il se disait qu'il accomplissait une tâche sacrée. Cette fois, il s'agissait de l'honneur de la jeune femme, de sa sérénité fière ou de ses remords. La lutte n'avait jamais été plus poignante ni plus décisive.

Puis, il riait de pitié, car il s'avouait qu'il se mentait, et que c'était son amour seul qui le poussait ainsi à vouloir le bonheur de Jeanne. Il se voyait à nu. L'honnête gardien était devenu un amant passionné qui ne veillait plus que par jalousie sur la femme qu'on lui avait confiée.

Et il serrait son front entre ses mains, il sanglotait, il cherchait avec angoisse à la sauver, à se sauver lui-même.

Puis, comme il ne trouvait rien, il prit une feuille de papier, et se mit à écrire à la jeune femme. Les larmes séchèrent sur ses joues, toute sa fièvre était passée dans sa main, qui courait rapide.

Pendant deux heures, il ne leva pas la tête, il soulagea son âme. Sa lettre fut un élan d'amour, un flot de tendresse qui brisait les obstacles et qui se répandait largement. Toutes les affections, toutes les adorations amassées trouvèrent une issue dans cette confession. Ce misérable se laissa aller à tout dire ; il n'avait même pas conscience de ce débordement ; il s'abandonnait à la force

intérieure qui l'emportait, il vidait son cœur, parce qu'il étouffait et qu'il avait besoin d'air.

Lorsqu'il se sentit plus calme, il s'arrêta. Il ne relut même pas ce qu'il venait d'écrire. Il avait évité de se désigner clairement, et il ne signa pas.

Le lendemain, il fit remettre la lettre à Jeanne. Il ne savait quel en serait l'effet. Il espérait.

## XIII

Daniel écrivait à Jeanne :

« Pardonnez-moi, je ne puis me taire, il faut que je vide mon cœur. Vous ne me connaîtrez jamais. C'est ici l'aveu d'un inconnu qui est lâche, qui n'a pas le courage de vous aimer sans vous le dire.

« Je ne demande rien, je souhaite seulement que vous lisiez cette lettre afin que vous sachiez qu'il y a là, dans l'ombre, un homme à genoux qui pleure quand vous pleurez. Les larmes sont plus douces lorsqu'elles sont partagées. Moi qui sanglote seul, je sens combien la solitude est rude aux cœurs endoloris.

« Je ne veux pas être consolé, je consens à vivre

dans mon amertume ; mais je voudrais faire de votre vie une félicité suprême, et vous donner la paix des amours généreuses.

« Et je vous écris que je vous aime, que vous n'êtes pas seule, qu'il ne faut pas désespérer.

« Vous ne connaissez pas les joies amères du silence et de l'ombre. Il me semble que j'aime au delà de la vie, et que vous êtes à moi, rien qu'à moi, dans l'immensité bleue du rêve. Et personne ne pénètre mon secret : je garde en avare mon amour, je suis seul à vous aimer et seul à savoir que je vous aime.

« Vous m'avez paru triste, l'autre soir. Et je ne puis travailler à votre bonheur, je ne suis rien pour vous, je n'ose vous supplier de vivre dans le songe que je fais. Montez plus haut, plus haut encore; dites-vous que vous ne me verrez jamais, et aimez-moi.

« Et là-haut vous trouverez le monde où je vis.

« J'ai mis mes deux mains sur mon cœur, j'ai tenté de l'étouffer. Mon cœur n'a pas voulu

cesser de battre. Alors, je me suis agenouillé devant vous comme devant une sainte, je vous ai adorée dans l'extase.

« Je ne sais plus pourquoi j'étais né. J'étais né pour vous aimer, pour vous crier mon amour, et je dois me taire, me taire à jamais. Je voudrais être un des objets qui vous servent, être la terre que vous foulez de vos pas.

« Je pleure, voyez-vous, je pleure de honte et de douleur. Je sais que vous souffrez, que vous luttez contre vous-même. Moi, je suis seul ici, je tremble d'angoisse, je frissonne à la pensée que vous allez peut-être ébranler la foi qui me tient à vos genoux. Vous comprenez, n'est-ce pas? Je frémis dans mon cœur, dans ma religion.

« Je vivais si heureux, là-haut, dans mes adorations muettes! Il serait si bon d'y monter tous deux, de nous aimer au fond de l'infini!... »

Et Daniel continuait de la sorte, répétant les idées et les phrases. Une seule pensée emplissait sa tête : il aimait Jeanne, et Jeanne allait en aimer un autre. Sa lettre ne contenait que cette

pensée, énoncée sous toutes les formes, au milieu des supplications les plus ardentes. C'était un acte de foi et d'amour.

Jeanne avait parfois reçu des billets parfumés, dans lesquels des messieurs quelconques se mettaient à ses pieds. D'ordinaire, dès les premières lignes, elle jetait ces déclarations, qui ne la faisaient pas même rire. La lettre de Daniel lui arriva au milieu de la tristesse du réveil, lorsque la créature souffrante s'effraye de revoir la lumière et de reprendre, pour tout un jour, son angoisse, au point où elle l'a laissée la veille. La jeune femme éprouva une émotion profonde à la lecture des premières phrases. Le papier tremblait dans ses mains, et des larmes montaient à ses yeux.

Elle ne s'expliqua pas la singulière sensation de douceur et de paix qui s'empara de tout son être. Elle lut jusqu'au bout, charmée, ne se demandant pas si elle faisait bien ou mal.

C'est que cette lettre vivait entre ses mains. Elle lui parlait enfin le langage de la passion,

elle lui révélait tout l'amour. Jeanne ne lisait pas, elle croyait entendre cet amant inconnu lui crier ses tendresses d'une voix coupée de sanglots. Ce papier était pour elle trempé de sang et de larmes, et elle sentait un cœur battre dans chaque phrase, dans chaque mot.

Un frisson traversa sa poitrine, elle fut emportée au loin. Son âme répondait à cet appel venu d'en haut. Elle montait dans ce monde calme d'où lui arrivait la voix de Daniel. Et elle s'élevait, et elle s'épurait ainsi, dans la religion des tendresses et des dévouements surhumains.

Alors, ayant honte de ses lâchetés, elle se résolut à accepter cette solitude où elle ne serait plus seule. Une fièvre généreuse l'avait prise, et il lui semblait qu'il y avait autour d'elle un souffle ami qui passait sur son front avec de tièdes caresses. Partout, elle aurait maintenant une pensée qui l'accompagnerait, qui la soutiendrait dans ses défaillances. On pouvait la faire pleurer, ses larmes ne viendraient plus du

cœur, car maintenant elle sentait là, dans sa poitrine, une paix, une espérance.

Et elle se disait avec une joie infinie qu'elle était aimée, que son cœur ne mourrait pas de lassitude. Le monde lui paraissait bien loin, à cette heure. Elle voyait, au fond d'une sorte de nuit ces hommes en habits noirs qui passaient dans son salon comme des pantins sinistres. Elle était toute à sa vision, à la pensée de cet amant qui pleurait loin d'elle, qui lui jetait des paroles si passionnées et si consolantes.

Cet amant n'avait pas de corps. Elle le contemplait dans le rêve, elle n'arrêtait pas les contours de cette chère âme. Pour elle, il n'était encore que l'amour. Il était venu comme un souffle qui l'avait soulevée dans la lumière, et elle se laissait emporter, sans chercher à connaître la force qui l'enlevait ainsi en plein ciel.

Daniel, pendant huit grands jours, n'osa retourner chez Lorin. Il se faisait mille chimères, il craignait de retrouver Jeanne fiévreuse, et il se disait qu'il n'aurait plus alors qu'à mourir.

Il se décida enfin. Georges se fit une fête de l'accompagner. Cette fois, ils eurent la bonne fortune de choisir un jour où Jeanne se trouvait seule. Lorin avait été appelé en Angleterre par des affaires qui l'inquiétaient. La jeune femme les reçut dans un petit salon bleu, avec des sourires clairs et une cordialité charmante.

Dès le premier regard, une joie immense avait pénétré le cœur de Daniel. Jeanne lui était apparue transfigurée. Elle portait une robe de cachemire blanc, et se tenait debout, le visage plein de sérénité. Ses lèvres ne tremblaient plus de fièvre. On sentait que la paix s'était faite dans cette âme.

La jeune femme retint longtemps les deux amis, les mit à l'aise, et ils eurent à eux trois une de ces bonnes causeries qui rendent les heures si rapides.

Daniel comprit qu'il n'avait pas été deviné. Il jouit alors librement du visage apaisé de Jeanne. Il sentait des caresses pour l'amant inconnu dans les inflexions de sa voix, il sur-

prenait les flammes douces de ses regards, et il goûtait une joie infinie dans les signes de cet amour qui lui appartenait.

Il se jurait de se contenter ainsi. La réalité l'effrayait, l'idée de se faire connaître lui donnait un frisson, car il redoutait que Jeanne, alors, n'aimât plus.

Mais tout cela était loin. Il s'oubliait dans l'heure présente. Jeanne se trouvait là, devant lui, bonne et charmante, pleine du rêve radieux qu'il lui avait envoyé, et il se perdait dans sa contemplation.

Georges était charmé, lui aussi. La jeune femme causa particulièrement avec lui. Daniel craignait, en parlant, de sortir du songe qu'il faisait. Tandis qu'il demeurait silencieux, Jeanne questionnait Georges sur ses travaux, et une vive sympathie naissait entre eux.

Il fallut enfin quitter le petit salon bleu. Les deux amis promirent de revenir. Tous deux laissaient leur cœur dans ce coin doux et discret.

Pendant trois mois, Daniel mena une exis-

tence pleine d'émotions divines. Il marchait comme dans un rêve; il vivait ailleurs, plus haut et plus loin. Tous ses emportements s'en étaient allés; il ne sanglotait plus, il ne souhaitait rien, il n'avait que le désir de rester toujours dans ce paradis d'un amour ignoré et satisfait.

Il n'avait pu résister au besoin d'écrire de nouveau à Jeanne, et ses lettres étaient maintenant d'un apaisement tendre. « Vivons ainsi, lui disait-il; que je sois simplement pour vous ce que l'homme est devant la divinité : une prière, une adoration, un souffle humble et caressant. » Puis, il lui montrait le ciel ouvert, il la détournait de la terre mauvaise.

Jeanne obéissait à ce pur esprit qui s'était pris d'amour pour une mortelle. Elle l'acceptait comme un gardien, un soutien invisible qu'elle ne devait pas mauvaise.

Daniel se rendait souvent chez la jeune femme, et il prenait un plaisir aigu dans l'étrange situation qu'il s'était créée. Après chaque nou-

velle lettre, il allait lire sur le visage de Jeanne les émotions qu'elle avait ressenties.

Il étudiait avec ravissement les progrès que l'amour faisait en elle. Il ne songeait pas au réveil. Elle l'aimait, elle était pleine de lui, et cela lui suffisait. S'il se nommait, s'il déchirait le voile, elle reculerait peut-être. Il était toujours l'enfant timide, d'une sensibilité exquise, qui craignait le grand jour. Le seul amour qui lui convînt se trouvait être cet amour secret, qui ne l'obligeait point à douter de lui.

Maintenant, il priait Georges de l'accompagner chez Jeanne. Il n'osait plus rester seul avec elle, il aurait bégayé et se serait mis à rougir, croyant qu'elle lisait en lui. Puis, lorsque Georges était là, il pouvait s'isoler : son ami s'entretenait avec Jeanne, tandis qu'il rêvait son amour.

Pendant ces trois mois, Georges, tout en résistant, se laissa aller à aimer la jeune femme, avec cette passion profonde des natures réfléchies.

Il cacha l'état de son cœur à tout le monde, même à Daniel, surtout à Jeanne. Lorsqu'il découvrit la vérité, il n'était plus temps de fuir. Alors, il s'abandonna, il n'eut pas le courage de renoncer à son premier amour; il continua à venir dans le petit salon bleu, passant là des heures délicieuses, n'osant se demander quel serait le dénoûment.

Parfois, Jeanne le regardait en face, fixement. Elle semblait vouloir pénétrer jusqu'au fond de son être et y chercher une pensée cachée. Sous ce regard interrogateur, il se troublait, et il voyait alors passer sur les lèvres de la jeune femme l'ombre d'un sourire tendre et discret.

Un jour, comme les deux amis se présentaient chez elle, ils apprirent une nouvelle inattendue. Lorin venait de mourir subitement à Londres. Ils s'en revinrent, très émus. Ils ne pouvaient pleurer Lorin; ils songeaient simplement que le petit salon bleu allait leur être fermé. Cette mort, qui rendait la liberté à la femme qu'ils aimaient tous les deux, leur donna plus de

crainte que d'espérance : ils se trouvaient si bien comme ils étaient, qu'ils redoutaient tout changement apporté aux habitudes de leur cœur.

Aucune confidence ne fut échangée entre eux. Ils menaient une vie commune; mais, maintenant, ils avaient chacun son secret, et ils remettaient à plus tard leur confession mutuelle.

Ils laissèrent passer quelques semaines, puis ils se hasardèrent à retourner chez Jeanne. Rien ne leur parut changé. La jeune femme, un peu pâle, les reçut avec sa cordialité habituelle et se montra seulement plus réservée à l'égard de Georges. Ce jour-là, ce fut Daniel qui se trouva forcé de causer.

Lorin, à la suite d'opérations désastreuses, laissait sa femme presque ruinée. M. de Rionne, qui vivait chez sa fille en parasite, fut enchanté de la mort de son gendre. Il avait fini par concevoir une irritation sourde contre cet homme, qui tenait à deux mains sa fortune ; jamais il ne pouvait en arracher un sou, et il ne trouvait chez lui que le toit et la table. Quand Lorin fut

mort, il demanda carrément de l'argent à Jeanne. Elle lui abandonna volontiers les débris de cette fortune qui lui pesait, ne gardant que le strict nécessaire.

Daniel, qui eut connaissance de ces détails, en aima Jeanne davantage. Elle grandissait chaque jour à ses yeux; il s'applaudissait de voir enfin le vœu de la morte accompli. Un soir, comme la fièvre le reprenait, il écrivit de nouveau.

Il fut tout épouvanté de recevoir, le lendemain, un billet de Jeanne, qui l'appelait près d'elle. Il sortit sans prévenir Georges, et il fit le chemin comme un fou, la tête pleine de bourdonnements.

La jeune femme ne logeait plus dans le vaste appartement qu'elle avait occupé avec son mari. Elle demeurait maintenant au deuxième étage d'une maison d'apparence modeste. Elle reçut Daniel dans une petite pièce claire, humblement meublée.

Elle ne s'aperçut même pas de son air effaré. Il suffoquait, sans pouvoir trouver une parole.

Quand elle l'eut fait asseoir :

— Vous êtes mon meilleur, mon seul ami, lui dit-elle avec une familiarité touchante. Je regrette d'avoir longtemps ignoré votre cœur. Me pardonnez-vous?

Et elle lui prit la main, le regardant avec des yeux humides. Puis, sans lui laisser le temps de répondre :

— Vous m'aimez; je le sais, reprit-elle. J'ai un secret à vous confier, et un service à vous demander.

Daniel devint tout pâle. Sa misérable gaucherie allait le reprendre. Il s'imagina que la jeune femme avait tout deviné, et qu'elle était sur le point de lui parler de ses lettres.

— Je vous écoute, balbutia-t-il d'une voix étranglée.

Jeanne rougit légèrement, hésita, et, d'un ton rapide :

— Je reçois des lettres depuis plusieurs mois, dit-elle. Vous devez savoir qui me les écrit. J'ai compté sur vous pour me dire la vérité.

Daniel sentit qu'il allait défaillir. Un flot de sang brûlant était monté à sa face.

— Vous ne répondez pas, continua la jeune femme, vous ne voulez point livrer la confidence d'un ami... Eh bien! je parlerai alors : ces lettres sont de M. Georges Raymond... Ne dites pas non. Je sais tout. J'ai lu son amour dans ses regards; j'ai cherché autour de moi, et je n'ai trouvé que lui qui pût m'écrire ainsi.

Elle s'arrêta, cherchant les mots. Daniel, écrasé, la regardait avec des yeux fixes.

— Je vous considère comme mon frère, dit-elle d'une voix plus lente. J'ai voulu me confesser à vous. Votre ami m'a encore écrit hier. Il ne faut pas qu'il continue, car ses lettres sont inutiles maintenant. Je vous le répète, je sais tout; ce jeu deviendrait cruel et ridicule. Dites à votre ami qu'il vienne... Venez avec lui.

Et ses regards émus achevèrent son aveu. Jeanne aimait Georges.

Daniel, glacé, avait retrouvé subitement un calme terrible. Il lui semblait que son âme

s'en était allée et que son corps continuait à vivre.

D'une voix tranquille, il causa de Georges avec Jeanne, il s'engagea à remplir ce rôle de frère qu'elle lui confiait.

Puis, il se trouva dans la rue, il rentra chez lui. Alors, la bête humaine se réveilla au fond de son être, et il eut une crise effrayante de désespoir et de folie.

Daniel se révoltait enfin. Sa chair sanglotait, son cœur refusait le sacrifice. Il ne pouvait se décider à disparaître ainsi. Il s'était toujours effacé, il avait vécu dans l'ombre, se condamnant au silence. Mais il lui fallait une suprême récompense, il ne se sentait pas la vertu de se dévouer encore, de mourir, sans crier ses tendresses et ses abnégations.

Eh quoi ! il avait pu se duper à ce point. Il en ricanait de rage et de honte. Pendant de longs mois, il avait joui en égoïste d'un amour qui ne lui appartenait pas; il s'était perdu dans la contemplation et dans l'adoration de Jeanne; et le

cœur de Jeanne était plein de la pensée d'un autre. Il se revoyait dans le petit salon bleu, étudiant le visage de la jeune femme, prenant pour lui les regards affectueux, les tendres sourires; il se rappelait ses extases, ses espérances, ses confiances sans bornes.

Mensonge tout cela, jeu cruel, duperie atroce! Les regards affectueux, les tendres sourires étaient pour Georges; c'était lui que Jeanne aimait, c'était lui qui la rendait douce et bonne. Elle l'avait bien dit : « J'ai cherché autour de moi, et je n'ai trouvé que Georges qui pût m'écrire et m'aimer ainsi. » Lui, Daniel, il n'existait pas; il était là un simple comparse. On lui avait volé son dévouement, volé son amour; on le dépouillait encore, et il ne lui restait rien, rien que des larmes et la solitude.

Et c'était lui que Jeanne choisissait pour confesser ses tendresses, c'était lui qu'elle chargeait de la donner à un autre! Il lui fallait encore cette souffrance, cette moquerie dernière. On croyait donc qu'il était trop laid, trop misérable

pour avoir un cœur ; on se servait de lui comme d'une machine dévouée, on ne se doutait même pas que cette machine pût vivre et aimer pour son compte.

Ainsi il ne vivrait jamais, il ne serait jamais aimé. La pensée de madame de Rionne se trouvait loin, à cette heure. Daniel était las de son rôle. Toujours frère, jamais amant : cette idée battait dans sa tête.

La crise dura longtemps. Le coup avait été trop rude, trop imprévu. Jamais Daniel n'aurait pu croire que Georges et Jeanne s'entendissent ensemble pour le faire souffrir ainsi. Il n'aimait qu'eux au monde, et voilà qu'ils le torturaient. Il était si heureux la veille ! Cette année qui venait de s'écouler, lui avait donné les seules joies qu'il dût goûter en ce monde. On le poussait de haut, il s'écrasait en tombant. Et il se disait que les mains qui le précipitaient étaient les mains de Georges et de Jeanne.

Par instants, il s'apaisait ; puis, les sanglots l'étouffaient de nouveau, une révolte le jetait à

des pensées de crime, chaudes et tumultueuses. Il se demandait ce qu'il allait faire. La bête furieuse qui bondissait en lui, tournait avec rage sur elle-même, ne sachant sur qui s'élancer.

Alors, une honte immense le prenait, il s'affaissait, inerte, pleurant des larmes plus douces. Sa chair se taisait, et il entendait les battements lents et mélancoliques de son cœur, qui se plaignait tout bas, attendant que la crise du sang et des nerfs fût passée.

Daniel ferma les rideaux : le jour le blessait. Puis, dans le silence, il resta immobile, les yeux grands ouverts sur les ténèbres. Ses larmes ne coulaient plus, ses frissons de fièvre s'en étaient allés. Il laissait l'apaisement se faire en lui.

Qui pourrait analyser ce qui se passa alors dans cette créature? Daniel s'arracha de l'humanité, remonta dans le ciel d'amour, infini et absolu. Il retrouva là-haut toutes les bontés, toutes les abnégations. Une grande douceur le pénétrait, il lui semblait que sa chair devenait

plus légère et que son âme le remerciait de la dégager ainsi. Il ne réfléchissait pas, il se laissait aller, car il comprenait que le véritable amour entrait en lui et y accomplissait une œuvre grande.

Et, quand l'œuvre fut accomplie, Daniel se mit à sourire tristement. Il était mort à toutes les folies de ce monde. Maintenant que la chair était vaincue, il sentait que l'âme ne tarderait pas à s'envoler.

Peu à peu l'image de madame de Rionne était revenue, et il se sentait prêt à remplir le vœu de la morte. Ses yeux profonds et clairs voyaient nettement les faits, son cœur le poussait à consommer le sacrifice.

Il se leva et alla trouver Georges.

Il l'aborda avec un bon sourire, et sa main ne trembla pas en serrant la main de son ami. Rien ne parlait plus dans sa chair meurtrie. Il était tout âme.

Il savait que Georges aimait Jeanne avec passion. Le voile s'était déchiré, et il avait con-

science de mille petits faits, dont le sens lui échappait autrefois. Il parla en toute certitude, d'une voix paisible et affectueuse. Il venait lui-même achever de tuer son amour.

— Mon ami, dit-il à Georges, je puis te confesser maintenant le secret de ma vie.

Et il lui conta son histoire de dévouement, d'un ton simple. Il lui dit qu'il avait été le père, le frère de Jeanne. Il lui rappela ses absences soudaines, pendant leur séjour à l'impasse Saint-Dominique-d'Enfer, son rôle de secrétaire chez Tellier, ses tortures lors du mariage de sa chère fille avec Lorin. Il expliqua tout par sa reconnaissance pour madame de Rionne; il se donna comme un gardien désintéressé, comme un protecteur qui accomplissait sa tâche sans faiblesses humaines.

Puis, avec une gaieté attendrie :

— Aujourd'hui, continua-t-il, ma mission est remplie. Je vais marier ma fille, je vais la donner à un cœur digne, et je n'aurai plus qu'à me retirer... Devines-tu qui j'ai choisi?

Georges, qui avait écouté son ami avec une émotion profonde, fut pris d'un tremblement de joie.

— Achève la tâche, reprit Daniel. Donne-lui toutes les félicités. Je te lègue ma mission. Tu aimes notre chère Jeanne, c'est toi qui dois apaiser et consoler l'âme de la pauvre morte... Ma fille t'attend.

Georges se jeta dans ses bras. Il ne pouvait parler. Daniel lui semblait être réellement le père de la jeune femme, et il le considérait avec admiration et respect, car il sentait en lui un souffle plus qu'humain.

Daniel fut étonné de ne pas souffrir davantage. Il trouvait de la douceur dans son mensonge sublime. Il parla à Georges des lettres qu'il avait adressées à Jeanne ; mais il en parla vaguement. Son cœur ne battait plus, et il écartait la pensée de ces pages brûlantes, dont il n'avait plus même une juste conscience.

Georges ne soupçonna rien. Il se livra à une joie d'enfant. Son ami était trop affectueux et

trop calme pour qu'il pût se douter de la terrible crise qui venait de le secouer.

Alors, il parla avec adoration de Jeanne. Il jura à Daniel de la rendre heureuse, et lui fit un tableau brûlant des félicités qu'il goûterait avec elle. Il insista sur son bonheur, le dépeignit en termes passionnés. Daniel écoutait en souriant.

Il craignit cependant de n'avoir pas la force d'aller au sacrifice. Quand ils eurent causé :

— Maintenant que tout est fini, dit-il à Georges, je vais me reposer. Je retourne à Saint-Henri.

Et, comme Georges se récriait, voulant qu'il prît part à son bonheur, il ajouta :

— Non, je vous gênerais. Les amoureux aiment à être seuls. Laisse-moi partir. Vous viendrez me voir.

Le lendemain, il partit. Il se sentait dans la poitrine une grande faiblesse, et tout son être s'anéantissait dans une douceur mortelle.

## XIV

Lorsque Daniel ne fut plus là, Georges, sans se l'avouer, respira plus librement. Il se trouvait seul avec son amour, seul avec Jeanne ; et il lui semblait qu'il était à la fois son amant et son frère, maintenant qu'elle n'avait plus personne qui veillât sur elle. Il prit un plaisir délicat à ne pas aller tout de suite se jeter à ses genoux : pendant deux jours, il se défendit de la voir, il rêva les premières paroles qu'il lui adresserait et le premier regard qu'elle aurait pour lui.

L'entrevue fut gênée et charmante. Ils aimaient tous deux pour la première fois. Ils étaient pleins d'un embarras délicieux, qui leur fit, pendant dix grandes minutes, échanger des banalités. Puis, leurs cœurs s'ouvrirent.

Tout fut réglé dans cet entretien. Jeanne, qui allait finir son deuil, voulut différer encore le mariage de plusieurs mois. Georges se montra obéissant. Il fut heureux, lorsque la jeune femme lui dit qu'elle n'avait aucune fortune; car il n'aurait pu accepter l'argent de Lorin.

Comme Daniel était loin d'eux! Ils en parlèrent un instant, ainsi qu'on parle d'un ami lointain, dont on ne reverra peut-être jamais le visage. Ils avaient l'égoïsme du bonheur, ils étaient tout au présent et à l'avenir.

Pendant près de six semaines, ils vécurent dans cette extase attendrie. Ils s'aimaient, et cela leur suffisait. Ils ne songeaient même pas aux circonstances qui les avaient rapprochés.

Un jour, Jeanne, frémissante, parla à Georges des lettres qu'il lui avait écrites. C'était un souvenir du passé qui lui revenait en plein bavardage d'amour.

Georges, à ses questions, éprouva une angoisse au cœur. L'image de Daniel s'était dressée brusquement devant lui. Il ne répondit pas et

regretta de n'avoir pas interrogé son ami sur cette correspondance qui faisait ainsi trembler la jeune femme.

Elle insista, elle lui rappela certains passages, elle cita même des phrases entières. Georges eut un soupçon. Il lui demanda si elle avait conservé les lettres. Elle se mit à sourire et les lui apporta.

— Les voici, dit-elle. Vous m'aimez tant aujourd'hui, que vous ne vous souvenez plus sans doute de m'avoir aimée autrefois... Écoutez.

Et elle lut une page passionnée. Georges la regardait d'un air éperdu, qui la faisait rire. Alors, il prit les lettres, et, fiévreusement, les parcourut. Il comprit tout.

Daniel avait fui sans même songer qu'il laissait derrière lui les preuves de sa passion et de son dévouement. Dans la crise de désespoir qu'il avait subie, une seule pensée l'emplissait, celle du départ, du départ immédiat.

Georges lisait enfin jusqu'au fond de ce cœur. Il tenait dans ses mains le secret entier. Et il ne

voulut pas être au-dessous de ce sublime courage. Son amour criait dans sa poitrine ; mais il lui imposa silence.

Il prit la main de Jeanne.

— Nous prétendons nous aimer, et nous ne sommes que des enfants, dit-il. Nous n'avons pas encore eu une pensée pour l'homme qui nous a donnés l'un à l'autre. Il pleure loin de nous, tandis que nous sommes ici à passer des heures tendres, dans notre égoïsme d'amants. Il faut que vous sachiez tout, Jeanne, car nous ne devons pas être des cœurs mauvais. Ces lettres viennent de m'apprendre la vérité... Écoutez l'histoire de Daniel.

Et, simplement, il dit à Jeanne ce que son ami lui avait confié. Il lui conta cette vie généreuse, toute de sacrifice et de tendresse. Il lui montra Daniel à genoux devant le lit de sa mère. Et, alors, la jeune femme se mit à pleurer. Elle eut conscience de ses cruautés, elle revoyait dans le passé ce gardien qui l'avait soutenue, à chaque heure périlleuse de sa vie.

Mais Georges parlait toujours, racontant le long martyre. Il appuyait sur chaque détail, il étalait à nu les misères et les souffrances du pauvre être. C'étaient les douze années de solitude et d'adoration, pendant que Jeanne se trouvait au couvent; c'était l'abnégation entière et complète, l'emploi chez Tellier, la surveillance jalouse au milieu des fièvres du monde, les promenades du Mesnil-Rouge. A mesure qu'il parlait, il s'éclairait lui-même, il s'expliquait tout, il devinait ce que son ami lui avait caché. Sa voix devenait tremblante et ses yeux se mouillaient.

Enfin, Georges parla des lettres. Il avoua la vérité, dépeignit l'amour de Daniel, ouvrit devant Jeanne ce cœur saignant. Et c'étaient eux qui avaient brisé ce cœur sans le savoir! En récompense de ses dévouements, ils venaient de lui imposer un sacrifice suprême.

Lorsqu'il eut fini, Georges se sentit plus calme. Il releva la tête, il regarda la jeune femme, qui s'était dressée, frémissante.

Elle se rappelait la dernière conversation qu'elle avait eue avec Daniel, et elle était épouvantée des souffrances qu'elle avait dû lui causer. Elle venait de voir, comme dans un éclair, la vie du malheureux; elle se sentait une pitié immense, un besoin de se faire pardonner.

— Nous ne pouvons permettre ce meurtre, dit-elle d'une voix rapide. Il faut savoir nous sacrifier, nous aussi. Nous serions malheureux, voyez-vous, si notre bonheur coûtait tant de larmes.

— Que voulez-vous faire? demanda Georges.

— Ce que vous feriez à ma place. Dictez-moi vous-même mon devoir.

Georges la regarda en face, et, doucement :

— Allons retrouver Daniel, dit-il.

Le soir, il reçut une lettre de son ami qui l'inquiéta. Cette lettre fiévreuse ressemblait à un dernier adieu. Daniel se trouvait, disait-il, légèrement indisposé; il cherchait à rire, et des plaintes lui échappaient, malgré tout son courage.

Jeanne et Georges, effrayés, pressèrent leur départ.

Daniel, en quittant Paris, comprit qu'il en avait fini avec la douleur. Un accablement s'empara de lui pendant le voyage. Il ne souffrait plus, ses pensées elles-mêmes flottaient dans une sorte de crépuscule vague et réparateur. Son être était brisé ; il s'affaiblissait, s'abandonnait avec joie à cet engourdissement.

En arrivant à Saint-Henri, il loua son ancienne chambre, celle où son pauvre cœur avait tant saigné. Il ouvrit la fenêtre et regarda la mer. La mer, par un étrange effet, lui parut toute petite : c'est qu'il sentait en lui un vide plus immense encore. Il écouta le bruit des vagues, et il lui sembla qu'elles battaient les rochers avec des bruits de tonnerre : la passion ne grondait plus dans ses veines, et il entendait le flot dans le grand silence de son être.

Il recommença ses promenades sur la côte ; mais il se traînait maintenant, le souffle lui manquait à chaque pas. Il fut tout étonné de

trouver les horizons changés; par instants, il croyait marcher dans une contrée lointaine et inconnue. Il n'était plus le cœur brûlant qui jetait ses sanglots au vent du large, il n'enfiévrait plus l'immensité bleue de ses angoisses, et l'infini s'était voilé d'une brume.

Bientôt, il lui devint impossible de sortir. Il resta à la fenêtre des journées entières, regardant la mer. Il se prit d'un nouvel amour pour elle; il la regardait avec passion, et il savait qu'elle hâtait sa mort, car son bruit sourd frappait dans sa poitrine à le faire pleurer. Puis, il se soulageait, s'anéantissait, à se perdre dans l'infini bleu, l'infini des eaux et l'infini du ciel. Cette grande pureté sans tache charmait ses délicatesses de malade. Rien ne blessait ses regards affaiblis, dans ce large trou d'azur qui lui semblait s'ouvrir sur l'autre vie. Tout au fond, il voyait parfois des lueurs aveuglantes, où il aurait voulu s'anéantir.

Puis, il dut garder le lit. Il n'eut plus devant les yeux que le plafond blafard. La journée

entière, il regardait ce plâtre dur et froid. Il lui semblait qu'il était mort déjà et qu'il se trouvait couché dans la terre.

Alors, il fut pris de tristesse. Dans le silence et la solitude, les souvenirs s'éveillèrent. Il se rappela la vie, il ferma les yeux, et toute son existence passa. Dès ce moment, il n'aperçut même plus le plafond, il regarda en lui. Ce furent des heures sans amertume, car il ne trouva aucun remords dans sa conscience.

Ses rêveries lui présentaient toujours les visages souriants de Georges et de Jeanne. Ce spectacle, loin de lui rendre ses fièvres, le consolait et le charmait. Il se disait que leur bonheur était son œuvre; il s'en allait, heureux d'avoir uni à jamais les seuls êtres qu'il aimât au monde.

Dans les clairvoyances de la mort, sa mission lui apparaissait telle qu'elle avait dû être. Il comprenait qu'il avait accompli pleinement le vœu de la morte. A cette heure dernière, il sentait que son amour lui-même devait entrer

dans sa tâche. Il n'aurait pas veillé sur Jeanne avec un soin si jaloux, s'il ne l'avait pas aimée. En mourant, madame de Rionne avait dû prévoir l'avenir : elle se disait que Daniel aimerait sa fille, qu'il la garderait en amant, et que, lorsqu'il le faudrait, il saurait se sacrifier et mourir.

Un jour, un doute s'empara de Daniel. Il faillit retomber dans ses angoisses. Il se demanda si la morte n'avait pas eu une pensée secrète, si elle ne lui avait pas donné Jeanne comme épouse. Peut-être ne remplissait-il pas ses derniers désirs en mourant, en mariant sa chère fille à un autre que lui. Son cœur se mit à battre, il sentit la vie rentrer dans son être.

Mais il comprit que cette pensée était une pensée lâche, un dernier cri de sa passion. Il eut un sourire mélancolique, en se rappelant sa laideur, et il se répéta qu'il était né pour toujours aimer et pour jamais n'être aimé. Il avait agi sagement, il avait eu du courage et de la raison. Et le silence se fit de nouveau en lui. Il mourait grand et victorieux.

La fin approchait. Un matin, l'agonie le prit. Une vieille voisine vint s'établir près de son lit, pour lui fermer les yeux, quand il expirerait.

Daniel n'avait pas une parole de plainte. Il entendait encore le bruit des vagues; il se disait que la mer pleurait sur lui, et cette consolation lui était douce.

Comme il ouvrait les yeux pour voir une dernière fois la lumière, il aperçut devant sa couche Georges et Jeanne, qui le regardaient en pleurant. Il ne fut pas étonné de les trouver là. Il sourit et leur dit d'une voix faible :

— Que vous êtes bons d'être venus! je n'osais espérer de vous dire adieu... Voyez-vous, je ne voulais pas vous déranger ni vous attrister dans votre joie... Mais je suis bien heureux de vous voir et de vous remercier.

Jeanne le contemplait avec une émotion poignante. Elle regardait cette tête pâle que la mort rendait belle. Il lui semblait qu'il y avait de la lumière autour de ce front large; les yeux se creusaient dans une limpidité tendre, les

lèvres souriaient divinement. Et la jeune femme pensa qu'elle n'avait jamais vu ce visage où elle lisait une noblesse et une affection si hautes.

— Daniel, demanda-t-elle, pourquoi nous avez-vous trompés?

Le moribond se souleva. Il regarda ses amis d'un air de reproche.

— Ne dites pas cela, Jeanne, répondit-il, je ne puis vous comprendre.

— Nous savons tout... Nous ne voulons pas que vous mouriez, nous venons vous apporter le bonheur.

— Alors, si vous savez tout, ne gâtez pas mon œuvre.

Et Daniel se laissa retomber sur l'oreiller. Le peu de sang qui lui restait, venait de monter à ses joues. Jusque dans la mort, il restait l'enfant sauvage, aux abnégations cachées, aux adorations muettes.

Georges s'avança.

— Écoute, mon ami, dit-il, par pitié, ne me laisse pas de remords. Nous avons vécu dix-huit

ans ensemble; nous sommes devenus frères. Je ne veux pas que tu souffres... Tu le vois, je suis calme...

— Je suis encore plus calme que toi, mon pauvre Georges, reprit Daniel en souriant. Je vais mourir. Tout est bien fini, va... Je regrette maintenant que vous soyez venus, car je vois que vous n'allez pas être raisonnables. Vous dites que vous savez tout, et vous ne savez rien; vous ne savez pas que je meurs heureux et tranquille, que je suis bien content de finir ainsi, en vous regardant tous les deux... C'est moi qui vous demande pardon, car j'ai eu des moments de faiblesse.

Et, comme Georges pleurait en entendant ces paroles, il lui prit la main, et, à voix plus basse :

— Tu l'aimeras bien, n'est-ce pas? lui dit-il; moi, je vais me reposer, car je suis las.

Il regarda alors Jeanne avec une douceur tendre.

— Vous savez tout? continua-t-il. Alors, vous savez que votre mère était une sainte et que j'ai

adoré sa mémoire à genoux. Vous étiez toute petite quand elle est morte, vous jouiez sur le tapis. Je me souviens. C'est moi qui vous ai prise dans mes bras, et vous n'avez pas pleuré, vous vous êtes mise à sourire...

— Pardonnez-moi, murmura Jeanne au milieu de ses pleurs, j'ai été ignorante et cruelle.

— Je n'ai rien à vous pardonner, je n'ai qu'à vous remercier des joies que j'ai goûtées en vous aimant... Ma reconnaissance n'a pu égaler le bienfait de votre mère. C'est vous qui avez été bonne en supportant un pauvre être comme moi. Que de longues et douces heures j'ai passées à vous regarder! Vous ne pouvez savoir. Vous m'avez largement récompensé, allez; je n'éprouve aucun regret, je meurs paisible et bienheureux.

Ses yeux devenaient vagues, sa voix s'éteignait. Il allait expirer. Il regardait Jeanne avec extase, il s'anéantissait dans une adoration dernière.

— Mais vous ne pouvez mourir ainsi! mais je vous aime! cria follement la jeune femme.

Daniel eut un brusque réveil. Ses yeux s'agran-

dirent, il se dressa sur son séant, et d'une voix effrayée :

— Ne dites pas cela, reprit-il. Vous me faites du mal, vous êtes méchante. Ayez pitié !

— Je vous aime, je vous aime ! répétait Jeanne avec force.

— Non, non, cela ne peut être. Vous mentez, vous croyez que je souffre, et vous voulez me consoler. Je vous dis que je suis heureux... Vous voyez bien que j'étouffe maintenant... Il ne fallait pas dire cela.

Il se calma, il sourit de nouveau. Une clarté blanche semblait sortir de son visage. Il avança ses pauvres bras amaigris.

— Venez, dit-il, tout près de moi... Donnez-moi vos mains, je le veux.

Et, lorsque Jeanne et Georges furent devant lui, il prit leurs mains et les mit l'une dans l'autre. Il les tint ainsi serrées, jusqu'à ce que le sacrifice fût achevé, jusqu'à ce qu'il fût mort.

Et, comme il expirait, au seuil de l'infini, il entendit, du fond de la lueur aveuglante dans

laquelle il entrait, une voix connue, une voix joyeuse, qui lui disait : « Vous la mariez à un homme digne d'elle, et votre tâche est accomplie... Venez à moi. »

FIN

# ESQUISSES PARISIENNES

## LA VIERGE AU CIRAGE

### I

Elle est encore au lit, demi-nue, souriante, la tête renversée, et les yeux pleins de sommeil. Un de ses bras se perd dans ses cheveux ; l'autre pend hors de la couche, la main ouverte.

Le comte, en pantoufles, debout devant une des fenêtres, soulève du doigt le rideau et fume un cigare, d'un air absorbé.

Vous la connaissez tous... Elle a eu vingt ans hier, elle en paraît à peine seize. Elle porte au front la plus magnifique couronne que le ciel

ait jamais accordée à un de ses anges, une couronne d'or bruni, une chevelure royale d'un blond fauve, épaisse et forte comme une crinière, douce comme un écheveau de soie. L'onde de feu ruisselle sur son cou; chaque mèche a des révoltes, se tord, s'allonge puissamment; les boucles tombent, les tresses glissent et s'enroulent, la tête entière resplendit, pareille à une aurore. Et, sous cet incendie, dans cette splendeur, apparaissent une nuque blanche et délicate, des épaules pâles, une poitrine laiteuse. Il y a d'irrésistibles séductions dans ce cou pur, qui se montre discrètement au milieu de ces cheveux d'une insolente rougeur. Une passion s'allume et brûle, lorsque le regard s'oublie à fouiller cette nuque aux lumières tendres, aux ombres dorées; on y trouve de la bête fauve et de l'enfant, de l'impudeur et de l'innocence, une ivresse qui fait monter aux lèvres de terribles baisers.

Est-elle belle?... On ne sait : la face entière disparaît sous la chevelure. Elle doit avoir un

front bas, des yeux minces et longs, presque gris; le nez est sans doute irrégulier, capricieux; la bouche, un peu grande, d'un rose pâle. Qu'importe, d'ailleurs? On ne saurait détailler ses traits, arrêter le contour de son visage. Elle grise à première vue, comme un vin puissant grise au premier verre. On ne voit qu'une blancheur dans une flamme rouge, un sourire rose et un regard au reflet d'argent dans un rayon de soleil. La tête tourne, et on lui appartient trop déjà pour pouvoir étudier une à une ses perfections.

Elle est de taille moyenne, je crois, un peu grasse et lente dans ses mouvements. Elle a des mains et des pieds de petite fille. Tout son corps exprime une volupté paresseuse. Un seul de ses bras nus, plein et éblouissant, donne un vertige de désir. Elle est la reine des soirées de mai, la reine des amours qui s'apaisent en une nuit.

## II

Elle repose sur son bras gauche, plié mollement. Elle va s'éveiller tout à l'heure. En attendant, elle soulève à demi les paupières, regardant, pour s'habituer au jour, le rideau bleu-ciel de son lit.

Elle est là, perdue au milieu de la dentelle de ses oreillers. Elle paraît abîmée dans la moiteur et dans la fatigue délicieuse du réveil; son corps s'étend blanc et inerte, à peine soulevé par un léger souffle. On aperçoit des pâleurs rosées aux endroits où la batiste s'écarte. Rien n'est plus riche que cette couche et cette femme. Le cygne divin a un nid digne de lui.

La chambre à coucher est une merveille, d'un bleu tendre, douce, discrète; les couleurs et les parfums y sont attiédis; l'air y est languissant, agité de courts frissons. Les rideaux ont de larges plis paresseux, les tapis s'étendent sourds

et muets. Le silence de ce temple, la douceur des lumières, la discrétion des ombres, l'ameublement simple, d'une distinction suprême, font songer à une déesse qui unit toutes les grâces à toutes les élégances, âme d'artiste et de duchesse vivant en plein ciel.

Certes, elle a été élevée dans des bains de lait. Ses membres délicats témoignent de la noble oisiveté de sa vie. On se plaît à penser que son âme a toutes les blancheurs de son corps.

Le comte achève son cigare sans se retourner, intéressé vivement par la vue d'un cheval, qui vient de s'abattre dans l'avenue des Champs-Élysées, et que l'on essaye en vain de remettre sur ses jambes. Imaginez-vous que la pauvre bête est tombée sur le flanc gauche et que le timon doit lui briser les côtes.

## III

Au fond de la chambre, sur sa couche parfumée, la belle créature s'éveille peu à peu. Maintenant, elle a les yeux grands ouverts; et elle reste indolente, sans un mouvement. L'esprit veille, la chair sommeille. Elle songe.

Dans quelle sphère lumineuse vient-elle de monter? Quelles légions angéliques passent devant elle et mettent un sourire à ses lèvres? Quel projet, quel œuvre agite son âme? Quelle première pensée, aube blanche de cette intelligence, vient la surprendre au réveil?

Ses yeux grands ouverts regardent le rideau. Elle n'a point encore remué; elle est perdue dans son rêve, et seules ses paupières battent par instants. Longtemps elle caresse sa chimère.

Puis, brusquement, comme obéissant à un appel irrésistible, elle allonge les pieds et saute sur le tapis. La statue s'est faite créature. Elle

écarte de son front sa chevelure, qui se tord flamboyante sur ses épaules de neige; elle ramène ses dentelles, met ses pantoufles de velours bleu, croise les bras avec un geste charmant. Alors, demi-courbée, les épaules levées, faisant une moue d'enfant sournoise et gourmande, elle trotte à pas pressés, sans bruit, soulève une portière et disparaît.

Le comte jette son cigare, en poussant un soupir de satisfaction. Le cheval de l'avenue vient d'être heureusement relevé : un coup de fouet a remis la pauvre bête sur pieds.

Le comte se tourne et voit le lit vide. Il le regarde un moment, s'avance avec lenteur; puis, s'asseyant sur le bord du matelas, il se met à son tour à contempler le rideau bleu-ciel.

## IV

Le visage de la femme est un masque d'airain; le visage de l'homme est comme une fontaine

claire qui livre tous les secrets de sa limpidité.

Le comte regarde le rideau et se demande machinalement combien peut coûter le mètre de cette étoffe. Il additionne, il multiplie, par pure distraction, et arrive à un gros chiffre. Puis, sans le vouloir, entraîné par la relation des idées, il évalue la chambre à coucher entière, et il trouve un total énorme.

Sa main s'est posée sur le lit, au bas de l'oreiller. La place est tiède. Le comte oublie le temple pour songer à l'idole. Il regarde la couche, ce désordre voluptueux que laisse toute belle dormeuse ; et, à la vue d'un fil d'or qui brille sur la blancheur de la toile, il se perd dans la pensée de cette femme douce et terrible.

Puis, deux idées se rapprochent et s'unissent dans son esprit : il songe à la femme et à la chambre, tout à la fois. Il trouve que l'une est digne de l'autre. Sa pensée se complaît dans une longue comparaison entre la femme et les meubles, les tentures, les tapis. Tout y est harmonieux, nécessaire et fatal.

Ici, la rêverie du comte s'égare ; et, par un de ces mystères insondables de la pensée humaine, il en arrive à songer à ses bottes. Cette idée, que rien n'amène, envahit soudain son esprit. Il se souvient que, depuis trois mois environ, chaque matin, lorsqu'il sort de cette chambre, il trouve ses bottes admirablement nettoyées et cirées. Il se berce mollement dans ce souvenir.

La chambre est splendide, la femme est divine. Le comte regarde de nouveau le rideau bleu-ciel et le fil d'or sur le drap blanc. Il s'approuve, il déclare qu'il a réparé une erreur de la Providence, en mettant dans le satin cette reine de grâce que la fatalité a fait naître d'un égoutier et d'une portière, au fond d'une loge noire de la barrière Fontainebleau. Il s'applaudit d'avoir donné un nid sans tache à cette merveille, pour la bagatelle de cinq ou six cent mille francs.

Le comte se lève et fait quelques pas. Il est seul, il se rappelle que, depuis trois mois, il a ainsi chaque matin un grand quart d'heure de

solitude. Alors, sans curiosité, simplement pour marcher, il soulève la portière et disparaît à son tour, en quête de son cher amour.

## V

Le comte visite toute une enfilade de pièces, où il ne trouve personne.

Comme il revient sur ses pas, il entend, dans un cabinet, un bruit de brosse violent et continu. Pensant qu'une servante est là, et désirant la questionner sur l'absence de sa maîtresse, il pousse la porte, passe la tête. Et il s'arrête sur le seuil, stupéfait, béant.

Le cabinet est petit, peint en jaune, avec un soubassement brun, à hauteur d'homme. Il y a, dans un coin, un seau et une grosse éponge ; dans un autre, un balai et un plumeau. Une baie vitrée jette une lumière crue sur la nudité de cette sorte d'armoire très haute et très étroite. L'air y est humide et frais.

Au milieu, sur un paillasson, est assise la belle aux cheveux d'or, les pieds ramenés sous elle.

A sa droite est un pot de cirage, avec un pinceau et une brosse noircie par l'usage, encore grasse et mouillée. A sa gauche est une botte, luisante comme un miroir, chef-d'œuvre de l'art délicat du décrotteur. Autour d'elle sont semés des éclats de boue, une fine poussière grise. Plus loin, gît le couteau qui a servi à décrotter les semelles.

Elle a, entre les mains, la seconde botte. Un de ses bras disparaît tout entier dans le fourreau de cuir ; sa petite main tient une énorme brosse aux crins longs et soyeux ; et elle frotte avec acharnement le talon qui s'obstine, paraît-il, à ne pas reluire.

Elle a emmailloté, dans ses dentelles, ses ambes nues, qu'elle tient écartées. Des gouttes de sueur roulent sur ses joues et sur ses épaules ; et, par instants, il lui faut s'arrêter une seconde, pour rejeter avec impatience des boucles de che-

veux qui tombent sur ses yeux. Sa poitrine et ses bras d'albâtre sont couverts de mouches, les unes minces comme des piqûres d'aiguilles, les autres larges comme des lentilles : le cirage, chassé par les crins de la brosse, a constellé cette blancheur éclatante d'étoiles noires. Elle pince les lèvres, les yeux humides et souriants ; elle se courbe amoureusement sur la botte, paraissant plutôt la caresser que la frotter ; elle est toute à sa besogne, et s'oublie dans une jouissance infinie, secouée par ses mouvements rapides, attentive jusqu'à l'extase.

La baie vitrée verse sur elle sa lumière froide. Un large rayon blanc tombe droit, enflamme la chevelure, donne des tons rosés à la peau, bleuit tendrement les dentelles, montre cette merveille de grâce et de délicatesse étalée en pleine boue.

Elle est là, gourmande et heureuse. Elle est fille de son père, fille de sa mère. Chaque matin, au réveil. elle songe à sa jeunesse, cette belle jeunesse passée dans l'escalier gluant, au milieu

des savates de tous les locataires. Elle songe, et il lui prend des envies féroces de décrotter quelque chose, ne serait-ce qu'une pauvre petite paire de bottes. Elle a la passion du cirage, comme d'autres ont la passion des fleurs ; c'est son goût honteux à elle ; elle y trouve d'étranges délices. Alors, elle se lève et va, dans son luxe, dans sa beauté immaculée, gratter les semelles du bout de ses mains blanches, et vautrer sa délicatesse de grande dame dans la sale besogne d'un laquais.

Le comte tousse légèrement, et, lorsqu'elle a levé la tête, surprise, il lui prend les bottes des mains, les chausse, lui donne cinq sous et se retire tranquillement.

## VI

Le lendemain la vierge au cirage se fâche et écrit au comte. Elle réclame un dédit de cent mille francs.

Le comte répond qu'il reconnaît en effet lui devoir quelque chose. Un nettoyage de bottes à vingt-cinq centimes par jour fait vingt-trois francs au bout de trois mois. Il lui envoie vingt-trois francs par son valet de chambre.

# LES VIEILLES AUX YEUX BLEUS

## I

Vous les avez certainement rencontrées, les vieilles aux yeux bleus, qui marchent à petits pas sur les trottoirs, le long des boutiques. Çà et là, parmi la foule des passants affairés, on les voit se traîner doucement.

Elles ont des chapeaux en paille noire, très profonds, sans rubans, attachés sous le menton à l'aide d'une ficelle. Elles sont vêtues de robes sombres, collées sur leurs membres maigres, et des châles verdâtres sont pendus à leurs épaules pointues, comme accrochés à deux clous. Les pieds engourdis glissent avec un bruit pleurard, les mains frileuses se cachent sous les coins du châle, un des bras porte un cabas efflanqué.

Elles marchent, baissant la tête, songeuses et remuant les lèvres, ainsi qu'un enfant qui prie. Au fond du chapeau noir, leurs faces sont flétries comme des fruits séchés ; la chair s'est dissoute, la peau seule reste, pareille à un parchemin humide ; et, dans une brume, nagent leurs yeux bleus, comme liquides et morts. Ces yeux ont une douceur effacée, une extase aveuglée et recueillie.

Les vieilles aux yeux bleus ont certainement rapetissé : elles sont redevenues enfants. A les voir passer, lorsque le chapeau noir cache leur visage baissé, on les prendrait pour des petites filles qui vont à l'école ; elles en ont la taille mince, les bras frêles, les allures paresseuses et jeunes. Puis, lorsqu'elles dressent le front, on est épouvanté de voir, sur le corps d'une enfant, cette tête blafarde, creusée, détruite par toute une vie de passion ou de misère.

## II

Les garçons de vingt ans suivent les jeunes mollets qu'un coup de vent montre dans leur blancheur. Moi, j'aime à suivre les vieilles aux yeux bleus qui vont tout droit devant elles, sans tourner la tête, d'un pas régulier de somnambule.

Elles sont toujours seules. Elles ne marchent pas comme les belles de seize ans, par bandes, tenant la largeur de la rue, riant à pleine bouche. Elles se montrent isolées, humbles et discrètes, et glissent dans la foule qui ne les voit même pas.

Je les connais toutes, celles des hauteurs du Panthéon et celles des hauteurs de Montmartre. Par les clairs soleils, par les froids secs, dès que j'en vois une, je règle mon pas sur le sien, je me plais à accompagner ce joli petit être si vieux et si délicat. Autrefois, lorsque j'étais encore

naïf et que je ne savais pas à quelles créatures mystérieuses j'avais affaire, je m'étais donné la tâche de découvrir le domicile des vieilles aux yeux bleus. Elles irritaient ma curiosité, avec leurs regards morts; j'avais le besoin de connaître leur vie, et j'étais décidé à monter chez chacune d'elles, comme on monte chez les belles filles qui veulent bien vous conter leur histoire.

Je les ai suivies trois ans, et je n'ai jamais pu savoir d'où elles sortaient ni où elles rentraient. Brusquement, dans une rue, j'en apercevais une. Elle semblait surgir des pavés. Je me mettais à marcher patiemment sur ses talons; elle, toujours morne, avançait comme poussée par un mouvement d'horloge. Puis, tout à coup, lorsque je m'endormais, bercé par la vue de sa marche lente, elle disparaissait, elle m'échappait. Elle était sans doute rentrée dans les pavés.

Toutes m'ont ainsi glissé entre les mains, et jamais je n'ai pu contenter mes curiosités. Lorsque je songe à la chasse vaine que je leur ai faite, je suis prêt à croire que les vieilles aux

yeux bleus sont les ombres de celles qui sont mortes d'amour et qui reviennent se promener sur les trottoirs, où elles ont tant aimé. Aussi, la sagesse me venant, je me suis promis de ne plus chercher à connaître leurs demeures; je préfère croire qu'elles n'en ont pas et qu'elles s'éveillent de la mort, chaque matin, pour mourir de nouveau, chaque soir.

## III

Depuis dix ans, je les rencontre toujours aussi jeunes, sans qu'une nouvelle ride ait pu trouver place sur leur visage. C'est à croire qu'elles sont immortelles, dans leur silence. Que de romans j'ai rêvés, par les tendres matinées de mai, lorsque je les suivais, le cœur inquiet et vide! Elles allaient au soleil, s'éveillant un peu sous les tièdes caresses de l'air; elles s'arrêtaient même parfois pour respirer et regarder devant elles.

Quelles pensées de jeunesse emplissaient alors ces pauvres corps amincis par l'âge? Quels souvenirs des printemps lointains donnaient un soupir à ces lèvres fermées?

Et, alors, je me demandais quelles jeunes filles avaient jadis été les vieilles aux yeux bleus. Il devait y avoir en elles des histoires terribles et douces. D'où venaient-elles, toutes semblables, avec leurs chapeaux noirs, leurs châles verts? Qui les avait mises ainsi sur le pavé de Paris, isolées, toutes sœurs de visage et de vêtements? Elles arrivaient du mystère, elles ne paraissaient point se connaître, et cependant, à les voir, on aurait juré qu'elles appartenaient à une même et lamentable famille.

Qui sait? peut-être étaient-elles nées ainsi, vieilles et courbées. Ou peut-être avaient-elles eu une même jeunesse, ardente, qui, après avoir brûlé leurs chairs, les conservait immortelles, sèches et rigides.

Je me plaisais à cette dernière pensée. Je les voyais, vêtues de mousseline blanche, avec des

rubans roses, les yeux rieurs, les lèvres humides, dansant dans les Closeries du dernier siècle et envoyant des baisers aux hommes.

## IV

Un soir de juin, à l'heure où l'ombre transparente tombait des marronniers du Luxembourg, une vieille aux yeux bleus est venue s'asseoir sur le banc de pierre où je rêvais.

Comme elle s'asseyait, sa jupe est remontée, et j'ai aperçu, dans un gros soulier lacé, le plus mignon petit pied qu'on puisse voir.

Elle baissait la tête, le chapeau noir me cachait son visage. Elle avait ramené ses pauvres mains de petite fille malade, et se serrait dans son châle, toute maigre. On aurait dit une enfant de douze ans.

Elle eut peut-être conscience de la pitié qui navrait mon cœur, car elle leva la tête et me regarda de ses yeux vagues et noyés.

Ce regard, qui rencontra le mien pendant une seconde, me conta une longue histoire d'amour et de regrets. Il y avait, dans ces yeux pâles, une tristesse tendre, tous les désirs de la jeunesse et toutes les lassitudes du vieil âge. Les nuits de plaisir avaient rougi les paupières, et les cils manquaient, brûlés par les larmes chaudes de la passion. Elle devait aimer encore, la pauvre vieille aux yeux bleus, n'être pas lasse, regretter les années rapides. Et elle tremblait au soleil, songeant aux baisers ardents d'autrefois.

Je crus avoir pénétré, jusqu'au cœur, une de ces créatures mystérieuses. Les yeux avaient parlé, et je me dis que, maintenant, je savais d'où venaient les vieilles aux yeux bleus qui, dans les rues, jettent parfois encore aux jeunes hommes des regards dévorants.

Elles viennent des amours de nos pères.

## V

Je regardais le petit pied dans le gros soulier de cuir....

Elle avait seize ans. C'était une mignonne fille, toute blanche et rose, avec de doux cheveux cendrés qui se pliaient mollement le long de ses joues. De grands cils d'or voilaient l'immensité bleue de son regard, et elle avait au menton un petit trou qui se creusait quand elle riait. Elle riait toujours.

Ses doux cheveux cendrés lui avaient fait donner le doux nom de Cendrine. D'autres la nommaient Risette, parce qu'ils n'avaient jamais vu ses lèvres sans le sourire qui creusait le petit trou de son menton.

Elle n'était pas comme les filles de notre âge qui ont trouvé le moyen de se vêtir de soie, sans tirer une seule aiguillée de fil par jour. Elle cousait la journée entière et ne portait que des

robes d'indienne. Mais quelle belle indienne, gaie, propre, toute chaste et candide! Un bonnet de linge au chignon, un mince foulard au cou, les bas blancs et les bras nus, elle vous accueillait en bonne fille, tendant les mains, la belle humeur dans les yeux et sur les lèvres. Toute sa petite personne exprimait une tendresse, une gaieté saine et forte. Il y avait, dans ses éclats de rire, une douceur amoureuse qui allait à l'âme.

Cendrine, il faut le dire, était un cœur capricieux. Mais ce cœur avait tant de franchise! Il aimait beaucoup, un peu partout, jamais dans deux endroits à la fois. Cette simple d'amour, qui se laissait bêtement conduire par ses tendresses, allait où allaient ses baisers, sans se défendre. Elle ne se cachait point, d'ailleurs, elle aimait en plein jour, elle disait : Je t'aime, et n'hésitait pas davantage pour dire : Je ne t'aime plus. Comme son dernier baiser était toujours aussi bon que le premier, aucun de ses amants n'avait songé à se fâcher contre elle.

Risette était bien connue des feuillages de la

banlieue, des bosquets des bals publics. Elle trouvait moyen de travailler toute la journée et de rire toute la nuit. Les uns assuraient qu'elle ne dormait jamais; les autres se moquaient doucement, en entendant ces paroles.

Elle menait ainsi une vie libre. Elle vivait dans la santé du travail, dans les voluptés tendres de l'amour. Elle donnait son cœur en aumône, ne comptant point ses baisers, croyant à l'éternité de sa jeunesse.

Cendrine, Risette, l'enfant aux cheveux cendrés, l'amante qui riait toujours pour creuser la fossette de son menton, chantait à haute voix la chanson de la seizième année, ayant hâte d'aimer, d'aimer beaucoup, pour ne point perdre le temps. Elle usait ses petits pieds à courir dans les herbes, sur le plancher des bals, partout où il y avait des baisers dans l'air.

## VI

La jupe est retombée sur le petit pied, qui dormait maintenant dans le gros soulier de cuir...

Mes regards sont lentement montés du pied au visage.

Le visage m'a paru effrayant, blafard et rouge-brique, avec des cheveux gris qui se collaient aux tempes. Les yeux ternes et liquides étaient d'un bleu sale. La fossette faisait un trou noir, au milieu de l'os saillant du menton.

Ah! la triste amoureuse qui grelottait au soleil de juin, dans sa vieillesse et dans son abandon! La jeunesse n'avait pas été éternelle, et les amants avaient frémi un soir, devant ses lèvres usées, comme je frémissais moi-même à la voir me regarder d'un œil éteint.

Eh bien! non, je t'aime, pauvre Risette, pauvre Cendrine! Je veux ne voir que ton petit

pied, te suivre dans les rues, éternellement, sans jamais te parler, comme un amant timide. Tu seras l'amoureuse de mes jours de tristesse, toi que j'ai rêvée sur un banc du Luxembourg, par un beau soleil.

Et ne venez pas me démentir, ô chères vieilles aux yeux bleus, lorsque j'affirme que vous êtes les fantômes désolés des jeunes amours d'autrefois!

# LES REPOUSSOIRS

## I

A Paris, tout se vend : les vierges folles et les vierges sages, les mensonges et les vérités, les larmes et les sourires.

Vous n'ignorez pas qu'en ce pays de commerce, la beauté est une denrée dont il est fait un effroyable négoce. On vend et on achète les grands yeux et les petites bouches; les nez et les mentons sont cotés au plus juste prix. Telle fossette, tel grain de beauté représentent une rente fixe. Et, comme il y a toujours de la contrefaçon, on imite parfois la marchandise du bon Dieu, et on vend beaucoup plus cher les faux sourcils faits avec des bouts d'allumettes brûlées, les faux chignons attachés aux cheveux à l'aide de longues épingles.

Tout ceci est juste et logique. Nous sommes un peuple civilisé, et je vous demande un peu à quoi servirait la civilisation, si elle ne nous aidait pas à tromper et à être trompés, pour rendre la vie possible.

Mais je vous avoue que j'ai été réellement surpris, lorsque j'ai appris hier qu'un industriel, le vieux Durandeau, que vous connaissez comme moi, a eu l'ingénieuse et étonnante idée de faire commerce de la laideur. Que l'on vende de la beauté, je comprends cela ; que l'on vende même de la fausse beauté, c'est tout naturel, c'est un signe de progrès. Mais je déclare que Durandeau a bien mérité de la France, en mettant en circulation dans le commerce cette matière morte jusqu'à ce jour, qu'on appelle laideur. Entendons-nous, c'est de la laideur laide que je veux parler, de la laideur franche, vendue loyalement pour de la laideur.

Vous avez certainement rencontré parfois des femmes allant deux par deux, sur les larges trottoirs. Elles marchent lentement, s'arrêtent aux

vitrines des boutiques, avec des rires étouffés, et traînent leur robe d'une façon souple et engageante. Elles se donnent le bras comme deux bonnes amies, se tutoient le plus souvent, presque de même âge, vêtues avec une égale élégance. Mais toujours l'une est d'une beauté sans éclat, un de ces visages dont on ne dit rien : on ne se retournerait pas pour la mieux voir, mais s'il arrive par hasard qu'on l'aperçoive, on la regarde sans déplaisir. Toujours l'autre est d'une atroce laideur, d'une laideur qui irrite, qui fixe le regard, qui force les passants à établir des comparaisons entre elle et sa compagne.

Avouez que vous avez été pris au piège et que parfois vous vous êtes mis à suivre les deux femmes. Le monstre, seul sur le trottoir, vous eût épouvanté; la jeune femme au visage médiocre vous eût laissé parfaitement indifférent. Mais elles étaient ensemble, et la laideur de l'une a grandi la beauté de l'autre.

Eh bien! je vous le dis, le monstre, la femme atrocement laide, appartient à l'agence Duran-

deau. Elle fait partie du personnel des *Repoussoirs*. Le grand Durandeau l'avait louée au visage insignifiant, à raison de cinq francs l'heure.

## II

Voici l'histoire.

Durandeau est un industriel original et inventif, riche à millions, qui fait aujourd'hui de l'art en matière commerciale. Il gémissait depuis de longues années, en songeant qu'on n'avait encore pu tirer un sou du négoce des filles laides. Quant à spéculer sur les jolies filles, c'est là une spéculation délicate, et Durandeau, qui a des scrupules d'homme riche, n'y a jamais songé, je vous assure.

Un jour, soudainement, il fut frappé par le rayon d'en haut. Son esprit enfanta l'idée nouvelle tout d'un coup, comme il arrive aux grands inventeurs. Il se promenait sur le bou-

levard, lorsqu'il vit trotter devant lui deux jeunes filles, l'une belle, l'autre laide. Et voilà qu'à les regarder, il comprit que la laide était un ajustement dont se parait la belle. De même que les rubans, la poudre de riz, les nattes fausses se vendent, il était juste et logique, se dit-il, que la belle achetât la laide comme un ornement qui lui seyait.

Durandeau rentra chez lui pour réfléchir à l'aise. L'opération commerciale qu'il méditait, demandait à être conduite avec la plus grande délicatesse. Il ne voulait pas se lancer à l'aventure dans une entreprise géniale, si elle réussissait, ridicule, si elle échouait. Il passa la nuit à faire des calculs, à lire les philosophes qui ont le mieux parlé de la sottise des hommes et de la vanité des femmes. Le lendemain, à l'aube, il était décidé : l'arithmétique lui avait donné raison, les philosophes lui avaient dit un tel mal de l'humanité, qu'il comptait déjà sur une nombreuse clientèle.

## III

Je voudrais avoir plus de souffle, et j'écrirais l'épopée de la création de l'agence Durandeau. Ce serait là une épopée burlesque et triste, pleine de larmes et d'éclats de rire.

Durandeau eut plus de peine qu'il ne pensait pour se former un fonds de marchandises. Voulant agir directement, il se contenta d'abord de coller le long des tuyaux de descente, contre les arbres, dans les endroits écartés, de petits carrés de papier sur lesquels ces mots se trouvaient écrits à la main : *On demande des jeunes filles laides pour faire un ouvrage facile.*

Il attendit huit jours, et pas une fille laide ne se présenta. Il en vint cinq ou six jolies, qui demandèrent de l'ouvrage en sanglotant; elles étaient entre la faim et le vice, et elles songeaient encore à se sauver par le travail. Durandeau, fort embarrassé, leur dit et leur répéta

qu'elles étaient jolies et qu'elles ne pouvaient lui convenir. Mais elles soutinrent qu'elles étaient laides, que c'était pure galanterie et méchanceté de sa part, s'il les déclarait belles. Aujourd'hui, ne pouvant vendre la laideur qu'elles n'avaient pas, elles ont dû vendre la beauté qu'elles avaient.

Durandeau, devant ce résultat, comprit qu'il n'y a que les belles filles qui ont le courage d'avouer une laideur imaginaire. Quant aux laides, jamais elles ne viendront d'elles-mêmes convenir de la grandeur démesurée de leur bouche, ni de la petitesse extravagante de leurs yeux. Affichez sur tous les murs que vous donnerez dix francs à chaque laideron qui se présentera, et vous ne vous appauvrirez guère.

Durandeau renonça aux affiches. Il engagea une demi-douzaine de courtiers et les lâcha dans la ville en quête de monstres. Ce fut un recrutement général de la laideur de Paris. Les courtiers, hommes de tact et de goût, eurent une rude besogne; ils procédaient suivant les caractères et les positions, brusquement lorsque

le sujet avait de pressants besoins d'argent, avec plus de délicatesse quand ils avaient affaire à quelque fille ne mourant point encore de faim. Il est dur, pour des gens polis, d'aller dire à une femme : « Madame, vous êtes laide; je vous achète votre laideur à tant la journée. »

Il y eut, dans cette chasse donnée aux pauvres filles qui pleurent devant les miroirs, des épisodes mémorables. Parfois, les courtiers s'acharnaient : ils avaient vu passer, dans une rue, une femme d'une laideur idéale, et ils tenaient à la présenter à Durandeau, pour mériter les remerciements du maître. Certains eurent recours aux moyens extrêmes.

Chaque matin, Durandeau recevait et inspectait la marchandise raccolée la veille. Largement installé dans un fauteuil, en robe de chambre jaune et en calotte de satin noir, il faisait défiler devant lui les nouvelles recrues, accompagnées chacune de son courtier. Alors, il se renversait en arrière, clignait les yeux, avait des mines d'amateur contrarié ou satisfait; il prenait lente-

ment une prise et se recucillait; puis, pour mieux voir, il faisait tourner la marchandise, l'examinant sur toutes les faces; parfois même il se levait, touchait les cheveux, examinait la face, comme un tailleur palpe une étoffe, ou encore comme un épicier s'assure de la qualité de la chandelle ou du poivre. Lorsque la laideur était bien accusée, lorsque le visage était stupide et lourd, Durandeau se frottait les mains; il félicitait le courtier, il aurait même embrassé le monstre. Mais il se défiait des laideurs originales : quand les yeux brillaient et que les lèvres avaient des sourires aigus, il fronçait le sourcil et se disait tout bas qu'une pareille laide, si elle n'était pas faite pour l'amour, était faite souvent pour la passion. Il témoignait quelque froideur au courtier, et disait à la femme de repasser plus tard, lorsqu'elle serait vieille.

Il n'est pas aussi aisé qu'on peut le croire de se connaître en laideur, de composer une collection de femmes vraiment laides, ne pouvant nuire aux belles filles. Durandeau fit preuve de

génie dans les choix auxquels il s'arrêta, car il montra quelle connaissance profonde il avait du cœur et des passions. La grande question pour lui était donc la physionomie, et il ne retint que les faces décourageantes, celles qui glacent par leur épaisseur et leur bêtise.

Le jour où l'agence fut définitivement montée, où il put offrir aux jolies filles sur le retour des laides assorties à leur couleur et à leur genre de beauté, il lança le prospectus suivant.

## IV

AGENCE DES REPOUSSOIRS
L. DURANDEAU
18, rue M***, à Paris.

*Les Bureaux sont ouverts de 10 à 4 heures.*

*Paris, le 1er mai 18..*

« MADAME,

« J'ai l'honneur de vous faire savoir que je viens de fonder une maison appelée à rendre les

plus grands services à l'entretien de la beauté des dames. Je suis inventeur d'un article de toilette qui doit rehausser d'un nouvel éclat les grâces accordées par la nature.

« Jusqu'à ce jour, les ajustements n'ont pu être dissimulés. On voit la dentelle et les bijoux, on sait même qu'il y a de faux cheveux dans le chignon, et que la pourpre des lèvres et le rose tendre des joues sont d'habiles peintures.

« Or, j'ai voulu réaliser ce problème, impossible au premier abord, de parer les dames, en laissant ignorer à tous les yeux d'où venait cette grâce nouvelle. Sans ajouter un ruban, sans toucher au visage, il s'agissait de trouver pour elles un infaillible moyen d'attirer les regards et de ne pas faire ainsi de courses inutiles.

« Je crois pouvoir me flatter d'avoir résolu entièrement le problème insoluble que je m'étais posé.

« Aujourd'hui, toute dame qui voudra bien m'honorer de sa confiance, obtiendra, dans les prix doux, l'admiration de la foule.

« Mon article de toilette est d'une simplicité extrême et d'un effet certain. Je n'ai besoin que de le décrire, madame, pour que vous en compreniez tout de suite le mécanisme.

« N'avez-vous jamais vu une pauvresse auprès d'une belle dame en soie et en dentelle, qui lui donnait l'aumône de sa main gantée ? Avez-vous remarqué combien la soie luisait, en se détachant sur les haillons, combien toute cette richesse s'étalait et gagnait d'élégance, à côté de toute cette misère ?

« Madame, j'ai à offrir aux beaux visages la plus riche collection de visages laids qu'on puisse voir. Les vêtements troués font valoir les habits neufs. Mes faces laides font valoir les jolies faces.

« Plus de fausses dents, de faux cheveux, de fausses gorges ! plus de maquillage, de toilettes dispendieuses, de dépenses énormes en fards et en dentelles ! De simples *Repoussoirs* que l'on prend au bras et que l'on promène par les rues, pour rehausser sa beauté et se faire regarder tendrement par les messieurs !

« Veuillez, madame, m'honorer de votre clientèle. Vous trouverez chez moi les produits les plus laids et les plus variés. Vous pourrez choisir, assortir votre beauté au genre de laideur qui lui convient.

« TARIF : L'heure, 5 francs ; la journée entière, 50 francs.

« Veuillez agréer, madame, l'assurance de mes sentiments distingués.

« DURANDEAU.

« *N. B.* — L'agence tient également des mères et des pères, des oncles et des tantes. — Prix modérés. »

## V

Le succès fut grand. Dès le lendemain, l'agence fonctionnait, le bureau était encombré de clientes qui choisissaient chacune son repoussoir et l'emportaient avec une joie féroce. On ne sait pas tout ce qu'il y a de volupté pour une

jolie femme à s'appuyer sur le bras d'une femme laide. On allait grandir sa beauté et jouir de la laideur d'une autre. Durandeau est un grand philosophe.

Il ne faut pas croire pourtant que l'organisation du service fut facile. Mille obstacles imprévus se présentèrent. Si l'on avait eu de la peine à monter le personnel, on eut plus de peine encore à satisfaire les clientes.

Une dame se présentait et demandait un repoussoir. On étalait la marchandise, lui disant de choisir, se contentant de lui insinuer quelques conseils. Voilà la dame allant d'un repoussoir à un autre, dédaigneuse, trouvant les pauvres filles ou trop ou pas assez laides, prétendant qu'aucune des laideurs ne s'assortissait à sa beauté. Les commis avaient beau lui faire valoir le nez de travers de celle-ci, l'énorme bouche de celle-là, le front écrasé et l'air imbécile de cette autre : ils en étaient pour leur éloquence.

D'autres fois, la dame était horriblement laide

elle-même, et Durandeau, s'il était là, avait de folles envies de se l'attacher à prix d'or. Elle venait rehausser sa beauté, disait-elle ; elle désirait un repoussoir jeune et pas trop laid, n'ayant besoin que d'un léger ornement. Les commis désespérés la plantaient devant un grand miroir, faisaient défiler à son côté tout le personnel. Elle emportait encore le prix de laideur, et se retirait, indignée qu'on eût osé lui offrir de pareils objets.

Peu à peu, cependant, la clientèle se régularisa, chaque repoussoir eut ses clientes attitrées. Durandeau put se reposer dans la jouissance intime d'avoir fait faire un nouveau pas à l'humanité.

Je ne sais si l'on se rend bien compte de l'état de repoussoir. Il a ses joies qui rient en plein soleil, mais il a aussi ses larmes cachées.

Le repoussoir est laid, il est esclave, il souffre d'être payé parce qu'il est esclave et qu'il est laid. D'ailleurs, il est bien vêtu, il donne le bras aux célébrités de la galanterie, vit dans les voitures, mange chez les cabaretiers en renom,

passe ses soirées au théâtre. Il tutoie les belles filles, et les naïfs le croient du beau monde des courses et des premières représentations.

Tout le jour, il est en gaieté. La nuit, il enrage, il sanglote. Il a quitté cette toilette qui appartient à l'agence, il est seul dans sa mansarde, en face d'un morceau de glace qui lui dit la vérité. Sa laideur est là, toute nue, et il sent bien qu'il ne sera jamais aimé. Lui qui sert à fouetter les désirs, jamais il ne connaîtra le goût des baisers.

## VI

Je n'ai voulu, aujourd'hui, que raconter la création de l'agence et transmettre le nom de Durandeau à la postérité. De tels hommes ont leur place marquée dans l'histoire.

Un jour, peut-être, j'écrirai les *Confidences d'un Repoussoir*. J'ai connu une de ces malheureuses, qui m'a navré en me disant ses souf-

frances. Elle a eu pour clientes des filles que tout Paris connaît et qui ont montré bien de la dureté à son égard. De grâce, mesdames, ne déchirez pas les dentelles qui vous parent, soyez douces pour les laides, sans lesquelles vous ne seriez point jolies !

Mon repoussoir était une âme de feu, qui, je le soupçonne, avait beaucoup lu Walter Scott. Je ne sais rien de plus triste qu'un bossu amoureux ou qu'une laide broyant le bleu de l'idéal. La misérable fille aimait tous les garçons dont son lamentable visage attirait les regards et les faisait se fixer sur celui de ses clientes. Supposez le miroir amoureux des alouettes qu'il appelle sous le plomb du chasseur.

Elle a vécu bien des drames. Elle avait des jalousies terribles contre ces femmes qui la payaient comme on paye un pot de pommade ou une paire de bottines. Elle était une chose louée à tant l'heure, et il se trouvait que cette chose avait des sens. Vous figurez-vous ses amertumes, tandis qu'elle souriait, tutoyant

celles qui lui volaient sa part d'amour? Ces belles filles qui prenaient un méchant plaisir à la cajoler en amie devant le monde, la traitaient en servante dans l'intimité; et elles l'auraient brisée par caprice, comme elles brisent les magots de leurs étagères.

Mais qu'importe au progrès une âme qui souffre! L'humanité marche en avant. Durandeau sera béni des âges futurs, parce qu'il a mis en circulation une marchandise morte jusqu'ici, et qu'il a inventé un article de toilette qui facilitera l'amour.

## L'AMOUR SOUS LES TOITS

Les gens chagrins, ceux qui vieillissent et que fâche notre jeunesse, déclarent que les roses de leur temps sont fanées et que nous n'en avons plus que les épines. Ils vont disant à la jeune génération, avec une joie mauvaise : « La grisette se meurt, la grisette est morte ! »

Et moi je vous affirme qu'ils mentent, que l'amour et le travail ne sauraient mourir, que les gais oiseaux des mansardes n'ont pu s'envoler.

Je connais un de ces oiseaux.

Marthe a vingt ans. Un jour, elle s'est trouvée seule dans la vie. Elle était enfant de la grande ville qui offre à ses filles un dé à coudre ou des bijoux. Elle a choisi le dé, et s'est faite grisette.

Le métier est simple. Il demande seulement un cœur et une aiguille. Il s'agit de beaucoup aimer et de travailler beaucoup. Ici, le travail sauve l'amour, les doigts assurent l'indépendance du cœur.

Marthe, au matin de la vie, a pris son front entre ses petites mains, et s'est plongée bravement dans les plus graves réflexions.

— Je suis jeune, je suis jolie, et il ne tient qu'à moi de porter des robes de soie, des dentelles, des bijoux. Je vivrais grassement, nourrie de mets délicats, ne sortant qu'en voiture, oisive et assise toute la sainte journée. Mais, un jour, après avoir versé toutes mes larmes et surmonté tous mes dégoûts, je m'éveillerais dans la boue et j'entendrais les plaintes de mon cœur. Je préfère lui obéir dès aujourd'hui ; je veux en faire mon seul guide. Pour pouvoir l'écouter en paix, je porterai des jupes d'indienne, je le consulterai à voix basse, pendant mes longues heures de couture. Je veux être libre d'aimer qui mon cœur aimera.

Et la belle enfant se constitua ainsi citoyenne de la république des bonnes filles travailleuses et aimantes.

Depuis ce jour, Marthe habite sous les toits une petite chambre pleine de soleil. Vous le connaissez, ce nid que les poètes ont décrit. Le seul luxe du ménage est une propreté exquise et une gaieté inépuisable. Tout y est blanc et lumineux. Les vieux meubles eux-mêmes y chantent la chanson de la vingtième année.

Le lit est petit, tout blanc, comme celui d'une pensionnaire; seulement, à l'extrémité de la flèche qui supporte le rideau, se balance un Amour en plâtre doré, les ailes et les bras ouverts. A la tête de la couche, sourit un buste de Béranger, le poète des greniers; contre les murs, sont collées des lithographies, des perroquets jaunes et bleus, des gravures tirées du Voyage de Dumont-d'Urville; sur une étagère, s'étale tout un monde de porcelaines et de verreries, gagnées dans les fêtes foraines.

Ensuite, il y a une commode, un buffet, une

table et quatre chaises. La petite pièce est trop meublée.

Le nid est morne, lorsque l'oiseau n'y est pas. Dès que Marthe entre, le grenier entier se met à sourire. Elle est l'âme de cet univers, et, selon qu'elle rit ou qu'elle pleure, le soleil entre ou n'entre pas.

Elle est assise devant une petite table. Elle coud en chantant, et les moineaux du toit répondent à ses refrains. Elle a hâte de finir son ouvrage; elle se sait attendue, car elle doit le lendemain gagner les hauteurs ombreuses de Verrières.

Son cœur a parlé, s'il faut tout dire, et elle a parfaitement entendu ce que son cœur lui a dit. Voici deux mois qu'elle lui a obéi. Elle n'est plus seule au monde, elle a rencontré un bon garçon. Comme elle est une bonne fille, elle s'est laissé aimer, et elle a aimé elle-même.

Voyez-la dans la rue, son ouvrage à la main. Elle saute légèrement les ruisseaux, retroussant ses jupes, découvrant des chevilles délicates.

Elle a la démarche tout à la fois hardie et effarouchée, l'effronterie et la peur des moineaux du Luxembourg. Elle est l'oiseau alerte du pavé parisien; c'est là son terroir, sa patrie. On ne rencontre nulle autre part ce sourire attendri, cette allure décidée, cette élégance native. L'enfant, toute simple et toute rieuse, a le plumage modeste et la gaieté éclatante de l'alouette.

Le lendemain, quelle joie dans les bois de Verrières! Il y a là des fraises et des fleurs, de larges tapis d'herbe et des ombrages épais. Marthe prend de la gaieté pour toute une semaine. Elle s'enivre d'air et de liberté, touchée aux larmes par le bleu clair des cieux et le vert sombre des feuillages. Puis, le soir, elle s'en revient avec lenteur, une branche de lilas à la main, ayant plus d'amour et plus de courage au cœur.

C'est ainsi qu'elle s'est arrangé une vie de travail et de tendresse. Elle a su gagner son pain et se garder pour qui bon lui semble.

Qui oserait gronder cette enfant? Elle donne

plus qu'elle ne reçoit. Sa vie a toute la dignité de la passion vraie, toute la moralité du travail incessant.

Chantez, belle alouette de nos vingt ans, chantez pour nous, comme vous avez chanté pour nos pères, comme vous chanterez pour nos fils. Vous êtes éternelle, car vous êtes la jeunesse et l'amour.

FIN

# TABLE DES MATIÈRES

Le vœu d'une morte..... 1

Esquisses parisiennes.

La vierge au cirage..... 261

Les vieilles aux yeux bleus..... 275

Les repoussoirs..... 289

L'amour sous les toits..... 307

20403. — mprimeries réunies, A, rue Mignon, 2, Paris.

PQ
2521
V6
1890

Zola, Émile
Le voeu d'une morte. Nouv. éd.

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY